N° 815 43e Année T. CCXXXVI 1er Juin 1932

MERCVRE

DE

FRANCE

Paraît le 1er et le 15 du mois

DIRECTEUR ALFRED VALLETTE



—

PRIX DU NUMÉRO

France, 5 fr. — Étranger : 1/2 tarif postal, ***5 fr. 75;*** plein tarif ***6 fr. 50***

XXVI, RVE DE CONDÉ, XXVI

PARIS-VIe

JULES VALLÈS A NANTES

Jules Vallès a détesté Nantes de toute la force d'une âme blessée et qui savait haïr. Car il y passa, de 1846 à 1848, trois années qui furent malheureuses et dont le souvenir lui fut toujours amer. Mais elles ont été décisives pour sa formation intellectuelle : s'il n'y avait pas souffert, il ne serait pas ce qu'il a été; ou peut-être, s'il a souffert, c'est parce qu'il était déjà tel qu'il sera plus tard. Aussi, mettant à profit quelques publications récentes et restées peu connues, utilisant des documents encore inédits, croyons-nous utile de déterminer quelle fut exactement, dans la vie de Jules Vallès, l'importance de « l'épisode nantais ».

I

Lorsque M. Jean-Louis Vallez (1), bachelier ès lettres et professeur au Collège royal de Saint-Etienne, fut nommé à Nantes le 13 décembre 1845 (2) pour occuper la chaire de la 6e (3), son fils Jules, né au Puy le 11 juin 1832, accueillit avec une joie profonde la nouvelle de

(1) Telle est l'orthographe officielle, que l'on retrouve dans tous les actes officiels et à laquelle le père de Jules Vallès est resté fidèle. C'est l'auteur du *Bachelier* qui, pour mieux faire sonner son nom, changea le *z* final en un *s* et le fit précéder d'un *e* ouvert.

(2) Il avait alors 38 ans et comptait seulement 9 années de services passées au Puy (maître d'études) et à Saint-Etienne (professeur).

(3) Il entra en fonctions le 1er janvier 1846 et fit la 2e division de 6e jusqu'au 26 avril 1847. A cette époque, il fut chargé de la 1re division. Le 6 octobre 1851, il passait en 5e jusqu'au 30 septembre 1853 (registre du personnel du lycée de Nantes).

ce déplacement. Enfin l'on quittait Saint-Etienne, la ville morne et triste (4) d'où l'enfant avait voulu s'enfuir, s'y sentant exilé dans une atmosphère étouffante et, si l'on s'éloignait du Velay, dont les larges horizons uniformes et le paysage « désencombré » avaient ravi son enfance et endormi ses premières irritations, du moins on allait vers l'Océan et l'odeur saline, et l'on pourrait goûter près de la mer retentissante les perspectives fuyantes et les rêves indéfinis...

Car, dans son imagination de la treizième année, Jules Vallès se représentait Nantes comme un port de mer agité et tumultueux où les navires, glissant au long des quais, conservaient dans le creux de leurs voiles le charme étrange des « aventures » et toute la lumière radieuse des tropiques. Il comptait de nouveau s'échapper, se hasarder sur l'Atlantique dans la soute de quelque paquebot, surgir devant le capitaine au troisième jour loin de la côte, travailler comme matelot et pouvoir enfin se lever le matin sans l'angoisse de rencontrer ses parents, sans la douleur d'en être battu, sans le dégoût de les voir. Pendant les premiers temps de son séjour, il en voulut à Nantes de ne pas être situé à Saint-Nazaire, de ne pas réaliser ce projet puéril, de ne point briser les barreaux de sa prison.

D'autres désillusions l'attendaient au terme d'un voyage qui fut « plein de poésie » (5). Ce fut d'abord la diligence, puis le chemin de fer, les gares où les machines « renâclent comme des ânes ou beuglent comme des bœufs et jettent du feu par les naseaux », où il y a des coups de sifflet « qui fendent l'âme ». On prit le bateau à Orléans et l'on descendit une Loire admirablement bleue, dont les rives étaient semées de maisons

(4) « Le pays du charbon, avec ses usines aux pieds sales, ses fourneaux au dos triste, les rouleaux de fumée, la crasse des mines, un horizon à couper au couteau, à nettoyer à coups de balai. » (*L'Enfant*, 4e éd., Paris, Charpentier, p. 147.)

(5) *L'Enfant*, p. 217.

fraîches ourlant de vert et de rose le ruban du fleuve (6). Il regardait là-dedans se briser le soleil; l'écume qui bouillonnait autour des semblants d'écueils avait des blancheurs de dentelle qui frissonne au vent (7). Jules Vallès allait reprendre à Nantes le songe lamentablement interrompu à Saint-Etienne et, renouant la chaîne de ses chers souvenirs, il évoquait, en s'éloignant du Velay, les paysannes de son enfance aux coiffes pittoresques et richement ornées de dentelles.

La ville de Nantes le charma moins. Il aimait le bleu, et la Loire y devient glauque tout d'un coup : « il semble qu'elle roule du sable sale ou de la boue dans son flot clair. » Son père loua un appartement quai Richebourg n° 61 (8), une grande baraque avec une entrée sur une petite ruelle, « vieille maison replâtrée, repeinte, mais qui sent le vieux, et quand il fait chaud il s'en dégage une odeur de térébenthine et de fonte qui me cuit comme une pomme de terre à l'étouffée : pas d'air, point d'horizon (9) ». Par les cinq fenêtres donnant sur le quai, on apercevait tout un quartier sordide : des îles plates et basses isolaient le bras septentrional de la Loire, véritable « canal » plus triste encore sous le ciel « pâle et pur ».

Oh! ce quai Richebourg, si long, si vide, si triste!

Ce n'est plus l'odeur de la ville, c'est l'odeur du canal. Il étale ses eaux grasses sous les fenêtres et porte comme sur de l'huile les bateaux des mariniers, d'où sort, par un tuyau, la fumée de la soupe qui cuit. La batelière montre de temps en temps sa coiffe et grimpe sur le pont pour jeter ses épluchures par-dessus bord.

C'est plein d'épluchures, ce canal sans courant!

C'est le sommeil de l'eau. C'est le sommeil de tout.

(6) *L'Enfant*, p. 237.

(7) Cf. *Le Bachelier*, 4e éd., 1881, p. 343.

(8) C'est le numéro que donnent les documents administratifs, notamment les certificats médicaux de l'hospice Saint-Jacques (cf. plus bas). Jules Vallès indique le n° 2 (*Le Bachelier*, p. 9).

(9) *L'Enfant*, p. 244.

Pas de bruit. Trois ou quatre taches humaines sur le ruban jaunâtre du quai.

En face, au loin, des chantiers dépeuplés, où quelques hommes rôdent avec un outil à la main, donnant de temps en temps un coup de marteau qu'on entend à une demi-lieue dans l'air, lugubre comme un coup de cloche d'église.

A gauche, la prairie de Mauves, brûlée par le givre.

A droite, la longueur de la rivière, qui est trop étroite encore à cet endroit pour recevoir les grands navires. On y voit les cheminées des *vapeurs de transport*, rangées comme des tuyaux de poêle contre un mur; et les mâts avec les voiles ressemblent à des perches où l'on a accroché des chemises : — espèce de hangar abandonné, longue cour de blanchisseur, corridor de vieille usine, ce morceau de la Loire!

Le ciel, là-dessus, est pâle et pur : pureté et pâleur qui m'irritent comme un sourire de niais, comme une moquerie que je ne puis corriger ni atteindre... C'est affreux, ce clair du ciel tandis que mon cœur saigne noir dans ma poitrine...

Oh! ce silence! — troublé seulement par le bruit des conversations entre les mariniers! ou le *ho, ho!* lent de ceux qui tirent sur la corde, dans le chemin de halage, pour remonter un bateau (10)...

Combien ce lourd silence d'une petite ville de province ressemblait peu au large silence qu'il avait goûté jadis, étant tout petit, dans les campagnes vellaves où il buvait « la liberté et le vent » (11). A peine arrivé dans *Nantes la Grise*, il commençait d'étouffer, de se sentir mal à l'aise.

Pour trouver quelque animation, il fallait suivre la Loire jusqu'à la Fosse lointaine où se dressaient les hôtels délicatement sculptés de ces armateurs du XVIIIe siècle dont le trafic du bois d'ébène avait fait la fortune. Ou bien il fallait remonter la rivière de l'Erdre sur le bord de laquelle se tenaient « les marchés où l'on

(10) *Le Bachelier*, p. 143-144.
(11) *Ibid.*, p. 341.

fait tapage ». Il y a là des paysans qui apportent à la ville des odeurs de campagne. Mais Vallès n'aime pas les paysans à la ville, « avec leurs têtes de renards méchants ». Ils ne lui plaisent que dans la campagne, derrière les bœufs ou battant le blé dans la grange.

Ces meneurs de bateaux, ces porteurs de cottes, ces Bas-Bretons en veste de toile crottée, ces paysans du voisinage en habit de drap vert, tout cela n'est pas le peuple (12).

Petit paysan, amoureux de grand air et des libres espaces, Jules Vallès se révolte contre une ville où rien n'est accueillant, où tout lui semble mensonge. Il amasse en son cœur d'enfant des rancunes qui inspireront ses premières descriptions des hommes et des choses et, quand il « peindra », ce sera pour se venger, à la façon de Tacite.

II

L'enfant désespéré rencontre-t-il du moins auprès des siens la bonté souriante qui fait qu'on se confie, la chaude intimité du foyer qui fait oublier les mauvais jours? On sait assez que non. Jules Vallès nous a dit lui-même — avec quelle âpreté et quelle amertume! — comment ceux qui auraient dû être les conseillers et les guides de sa jeunesse s'étaient comme éloignés de lui, se faisant de plus en plus inaccessibles, hautains et méfiants. Ils ne comprirent pas son âme inquiète; il y eut entre eux de la dureté et d'injustes gronderies. Des scènes violentes mirent souvent aux prises le père et le fils et, comme il arrive toujours en pareil cas, des mots furent prononcés qui allaient plus loin que la pensée. Le fils nous les a transmis et, prenant le public pour confident, il dépassa, dit-on, la mesure. Peut-être lui avait-on conté, au Puy, l'histoire de ce brave imagier auvergnat que sa femme tyrannisait : ayant à re-

(12) *Le Bachelier*, p. 153. Cf. *L'Enfant*, p. 244-245.

présenter, sur un chapiteau de Notre-Dame du Port, la légende de nos premiers parents, il soulagea sa rancune en faisant infliger par notre père Adam à notre mère Eve, après la chute, une magistrale raclée.

Mais il faut en finir une fois pour toutes avec la légende d'un fils bafouant ses parents, devenus victimes. Dans la raideur du texte imprimé, les discussions paraissent plus âpres, les réponses plus insolentes qu'elles ne furent en réalité, et celui que ses parents battirent et ridiculisèrent jusqu'à sa majorité n'alla jamais jusqu'à la haine. Il était de ceux qu'on attendrit vite, et dont on a raison dans la vie avec un simple geste de bonté (13). Il fit plus : il proclama hautement que ses parents étaient maladroits plutôt que mal intentionnés. Il n'a jamais résisté aux prières — trop souvent impérieuses et blessantes — de son père, aux larmes de sa brave paysanne de mère.

Mme Vallès n'était pas une marâtre, mais elle était sans idéal et de sens pratique. Dans la pauvreté où le ménage se débattait, elle faisait peu de cas des questions d'orgueil et l'amour-propre de son fils lui paraissait vanité pure. Il s'agissait avant tout de faire des économies et l'on donnait à l'écolier des redingotes taillées, pour le corps, dans les caracos maternels et, pour les manches, dans les pantalons paternels. On lui faisait porter des manchons protecteurs sur les bras et des culottes reluisantes avec des rapiéçages multicolores dans les fonds. Quand, décidément, le vêtement n'était plus racommodable, sa mère l'emmenait chez un fripier de la place Bretagne : elle faisait descendre du grenier quelque vieux rossignol dont la couleur était devenue incertaine; mais, si la trame présentait encore quelque résistance, Mme Vallès marchandait, devant son fils rouge de honte : elle feignait de laisser l'objet, revenait enfin, obtenait un rabais de quelques sous, et l'on

(13) Cf. *L'Enfant*, p. 198.

emportait le paletot ou le pantalon sans même avoir mesuré la longueur des jambes ou des manches.

L'enfant souffrait de cet accoutrement grotesque, il se débattait à « monter la garde devant son amour-propre en danger » (14). Mais sa mère ne comprenait point, elle n'avait pas le sens du ridicule et portait elle-même des chapeaux de paysanne endimanchée. Sa coiffure préférée, nous rapporte Vallès, malicieux sans méchanceté, était un chapeau jaune avec des oiseaux se becquetant qui faisait sensation aux soirées du proviseur.

Il n'ose pas sortir, de peur qu'on ne le raille, et se renferme en lui-même. Au surplus, sa mère, qui avait commencé par être novice dans un couvent, se soucie plus de développer en lui l'humilité que de cultiver les sentiments virils. Sans songer à mal — il y a des mères comme cela — elle le blesse perpétuellement: il est « laid à partir du nez, empoté, maladroit » (il ne sait pas faire des 8 en arrosant le parquet de la salle à manger). Ne nous étonnons pas de rencontrer en Vallès une grande défiance vis-à-vis de lui-même, une sorte de honte qui lui fait oublier sa valeur propre, une timidité acquise qui lui donnera le sentiment de n'être jamais à sa place, d'être inférieur à tous. Même quand il prend de l'eau, il se fait l'effet d'un de ces pauvres « qui tendent la main vers une écuelle, aux portes des villages ».

Vraiment cet enfant ne doit à sa mère aucune reconnaissance : elle n'est pour rien dans ce qu'il est devenu et il a suffisamment fait pour elle en consentant à ne pas l'accabler. Il réussit même à nous la rendre sympathique en décrivant quelque part cette scène touchante : la mère cherche à marier son fils, elle lui donne des conseils timides, lui parlant avec ménagement et lui demandant pardon : « J'ai trop à me reprocher de ne pas t'avoir compris quand tu étais enfant (15). »

(14) *Le Bachelier*, p. 265.
(15) *Le Bachelier*, p. 352.

Si sa mère l'habille « comme un singe », son père le bat « comme un tapis ». Ce n'est pourtant pas un mauvais homme; mais il a été aigri par la vie, il est brutal et cruel. Le professorat a fait de lui « une vieille bête qui a besoin d'avoir l'air méchant et qui le devient, à force de faire le croquemitaine et les yeux creux » (16). Cet homme « à la maigreur osseuse, à la figure embroussaillée » (17) est la terreur des élèves qui le considèrent comme « un chien » et se croient obligés de prendre avec lui force répétitions. Même avec son fils, il a peur de blesser la discipline, le métier lui a « tanné le cœur ».

Et pourtant il aime ce métier, qui fait de lui un bourgeois et il est humilié de penser qu'après avoir tant lutté pour avoir « une toge roussie », il pourrait avoir un fils qui porterait une cotte, un bourgeron.

Je comprends, s'écrie Jacques Vintras avec amertume (18). C'est que j'insulte toute sa vie en déclarant que je veux retourner au métier comme nos grands-parents. Dire que je désire entrer en atelier, c'est dire qu'il a eu tort de lâcher la charrue et l'écurie.

C'est la condamnation de ces années de travail et de misère pendant lesquelles il conquérait des diplômes et poursuivait l'agrégation de grammaire, tout en donnant des leçons à 25 francs par mois. Le concours a été heureusement passé à la session de 1847 : désormais il peut travailler plus paisiblement, coiffé de ce bonnet grec avec un gland que son fils nous a décrit et se faire des années de 8.000 francs. Et voici qu'un « fainéant », un « drôle » (19) vient le déshonorer avec ses goûts vulgaires, ses instincts d'apprenti, ses manies d'ouvrier.

(16) *L'Enfant*, p. 393.

(17) Paul Eudel, *Le vieux Lycée de Nantes, souvenirs d'un septuagénaire* (*Le Livre d'or du Centenaire du Lycée de Nantes, 1808-1908*), p. 156. — Cf. *L'Enfant*, p. 263 : « sec, maigre, le nez en corne, le front comme un toit sur des yeux gris : on dirait deux chats sous une gouttière. Il a l'air peu commode. »

(18) *L'Enfant*, p. 378.

(19) *L'Enfant*, p. 169.

Tous mes penchants, écrit le bachelier malgré lui, heurtaient les siens, toutes ses idées repoussaient les miennes, nos cœurs ne battaient pas à l'unisson et nos regards, à la suite des discussions amères, étaient chargés, malgré nous, de douleur et de haine (20).

Sans doute, il a une sœur, de trois ans plus jeune, Marie-Louise-Julie, née au Puy le 23 juillet 1835. Joua-t-elle auprès de son père le rôle de douceur et d'apaisement qui fut celui de Lucile auprès de Chateaubriand? Il ne le semble pas. Jules Vallès en a peu parlé et nous savons seulement qu'elle deviendra folle et sera internée dans un asile d'aliénés en 1853 (21).

Il y a parfois des jours calmes, lorsque sa mère, rendant d'un seul coup ses invitations de trois ans, organise un grand dîner.

C'était presque toujours aux vacances de Pâques, quand renaissaient le printemps, les lilas, et j'étais chargé d'aller chercher des fleurs en plein champ. On en décorait la chambre, qui reluisait de fraîcheur et avait un grand parfum de campagne (22).

Ces bouffées d'air pur ne pénètrent que par exceptions dans le sombre logis où l'enfant doit travailler sans pouvoir lever les yeux vers la vie qui passe et qui l'appelle. Il ne pouvait agir, du moins il observa et, comme son jeune âge n'était pas environné de tendresse, il s'accoutuma de bonne heure à voir les choses avec sens, sévérité et brusquerie mordante. En lui se développèrent insensiblement cette « douleur blagueuse », cette « ironie de crocodile » (23) qui sont une des marques de son talent.

(20) *Le Bachelier*, p. 353.
(21) Plusieurs biographes de Vallès ont commis à ce sujet d'étranges erreurs. Ch. Godard (*Jules Vallès*, in-8, 66 p., Le Puy, 1905), après L. Séché, p. 25, en fait une sœur aînée morte folle à 16 ans (en réalité 24). Cf. plus bas.
(22) *Le Bachelier*, p. 176.
(23) *Ibid.*, p. 196.

III

Jules Vallès n'a donc pas connu les joies du foyer. Il ne se figurait un intérieur qu'avec un père et une mère qui se disputent « et se raccommodent sur le derrière ensanglanté de leurs enfants ». Pour lui la famille évoque l'air chagrin, l'air « maître d'école » (24). Il faut insister sur cette identification de la tristesse et de l'école : elle ne provient pas seulement de son expérience familiale et de la profession paternelle, mais du souvenir même qu'il a gardé de ses études au Collège de Nantes.

Vieux bâtiment, qui se dressait derrière le quai Richebourg, « menaçant » l'écolier de sa silhouette lugubre, de son silence monacal. Une ruelle longeait ses murailles : quatre fois par jour, il fallait monter et descendre ce chemin, « pavé de pierres pointues qui avaient la barbe verte ». Au milieu, quand il pleuvait, courait un flot vaseux qui entraînait des pourritures (25).

Au coude, à l'endroit où la ruelle tournait, se trouvait une maison gaie et vivante, avec des fleurs aux croisées. Mais il était défendu de s'arrêter, car cette maison était le nid d'un ménage immoral « où l'homme et la femme se couraient après pour s'embrasser ». Pour plus de sûreté, une vieille dame qui demeurait en face avait reçu mission d'espionner le jeune Vallès. De la maison au Lycée il n'avait même pas le loisir de respirer librement, d'ouvrir les yeux, de vivre.

Le Lycée lui-même lui faisait l'effet d'une prison, avec ses corridors, ses vestibules silencieux qui mènent aux études ou aux classes. « Le proviseur (26) passe avec

(24) *Le Bachelier*, p. 98.

(25) C'est la ruelle Saint-François, où venait se terminer la partie du lycée provenant de l'ancien couvent des Ursulines, et qui descendait au quartier de Richebourg. Elle a été supprimée en 1857.

(26) J.-B. Jullien (1802-1886), proviseur du Lycée de Nantes de 1839 à 1849, administrateur remarquable qui fit restaurer les bâtiments et construire l'infirmerie. Recteur de Lyon en 1849, il ne tarda pas, sur

l'économe (27), croisé par l'aumônier (28) qui rentre vite, comme si les péchés l'appelaient, et qui fait, avec un sourire mécanique et blanc, un grand salut. »

On le mit en 3e dans la classe d'Eugène Talbot. « Petit, actif, marchant rapidement à petits pas, la tête en arrière, le visage glabre et fin, le nez retroussé, les yeux vifs, les lèvres minces et pincées par un sourire moqueur, le front large et encadré par une chevelure un peu cendrée » (29), Eugène Talbot était un humaniste délicat et un professeur distingué. Quelques-uns de ses élèves ont gardé le souvenir d'un esprit qui s'exerçait souvent à leurs dépens.

Il adorait l'aphorisme, recueillait les jeux de mots orphelins, cultivait l'à-peu-près, lançait des pointes émoussées, créait des calembours instantanés et criblait de ses épigrammes les élèves qui donnaient prise à ses railleries (30).

Ainsi parle Paul Eudel qui fut, en 1852, six ans à peine après Jules Vallès, élève de Talbot au Lycée de Nantes. Le portrait tracé par l'*Enfant* répond absolument au modèle, mais combien il est plus pittoresque, plus spirituel et moins indulgent.

J'ai pour professeur un petit homme à lunettes cerclées d'argent, au nez et à la voix pointus, avec un brin de moustache, des bouts de jambes un peu cagneuses, — elles ne l'empêcheront pas de faire son chemin, — insinuant, fouilleur, chafoin, furet, belette, taupe : il arrive de Paris, où

sa demande, à devenir proviseur du Lycée de Marseille. Appelé à Paris en 1854, il y dirigea successivement les Lycées Napoléon (aujourd'hui Henri IV) et Louis-le-Grand. Dix ans plus tard, il fonda celui de Vanves, où il prit sa retraite.

(27) M. Cléquin.

(28) Il y avait deux aumôniers : un aumônier principal, M. Mahaison, né en 1803, à Nantes de 1838 à 1851, et un aumônier-adjoint, M. Robert, né en 1798, à Nantes de 1846 à 1854.

(29) Eugène Talbot (1814-1894), agrégé des lettres en 1845 et docteur en 1850. Il fut nommé, en quittant Nantes, professeur de rhétorique aux Lycées Louis-le-Grand, Rollin et Bonaparte. Sans parler de ses ouvrages destinés à l'enseignement, signalons sa *Petite géographie de la Loire-Inférieure* (en collaboration avec Guéraud).

(30) P. Eudel, *loc. cit.*, p. 168.

il a été reçu un des premiers à l'agrégation; il y a laissé des protecteurs que son esprit de gringalet amuse; il en a rapporté une femme amusante, jolie, et qui doit trouver tous ces provinciaux bien sots. M. *Larbeau*, c'est son nom, se fiche un peu de ses élèves... mais il n'est pas *rosse*... Pourvu qu'on rie de ce qu'il dit! — il fait des calembours et propose quelquefois des charades : on l'appelle le Parisien (31).

Jules Vallès était arrivé à Nantes trois mois après ses camarades : il n'en réussit pas moins à obtenir quatre nominations (32), dont trois avec M. Talbot : un 2e accessit de thème latin, un 2e prix de vers latins, un 1er accessit de « récitation classique et débit » (33). Rien en histoire. Cela tient en partie à la matière enseignée (le moyen âge) et en partie au professeur, Louis Grégoire (34). « Il sait beaucoup, déclare Paul Eudel (35) mais professe d'un ton peut-être trop dogmatique et monotone. » Il fut un des premiers à s'intéresser à l'histoire locale dont la connaissance aurait pu vivifier son enseignement (36); mais il se récréait aussi à composer des dictionnaires (37). Quant aux langues vivantes, elles formaient des cours « annexés aux classes de lettres ». Jules Vallès était entré dans le cours inférieur de langue anglaise : il eut un 3e accessit de thème. Le professeur, Plihon, était un ancien prisonnier des pontons : avec sa grosse tête, sa figure taillée à coups de serpe, ses sourcils touffus et son teint coloré, il avait un aspect

(31) *L'Enfant*, p. 242-243.

(32) P. Eudel (*Hôtel Drouot*, 1882) donne des renseignements inexacts que L. Séché (p. 19) et Ch. Godard (p. 14) ont reproduits sans se donner la peine de recourir aux palmarès du temps.

(33) Paul Eudel (*Livre du Centenaire*, p. 169) déclare que Talbot était un « lecteur incomparable ».

(34) L. Grégoire (1819-1897) fut professeur à Nantes de 1841 à 1854. Il avait succédé à Le Huérou. Il termina sa carrière au Lycée Fontanes et au Collège Chaptal.

(35) P. Eudel, p. 172-173.

(36) La Bretagne lui inspira d'importants travaux : *La Bretagne au XVIe siècle, La Ligue en Bretagne*, etc.

(37) *Dictionnaire encyclopédique d'histoire, de biographie, de mythologie et de géographie*. Cf. aussi sa *Géographie générale*, ouvrage très docte et très ennuyeux.

de vieux corsaire. Il avait formé un recueil de divers auteurs qu'il faisait acheter aux élèves. Peu capable de s'adapter à une méthode pédagogique quelconque, il donnait des versions trop longues dont on ne pouvait venir à bout qu'avec la collaboration des parents (38).

L'élève Jules Vallès eut en seconde six nominations. Le palmarès du 12 août 1847 nous le montre obtenant un 2e prix d'excellence, un 2e accessit de narration française, un 1er prix de thème latin, un 1er prix de vers latins, un 1er prix de thème grec, un 2e accessit de récitation classique et débit. C'est un excellent élève, mais son éducation est, comme il arrivait souvent jadis, presque uniquement « littéraire », au sens le plus strict du mot. Non seulement les mathématiques, mais les langues vivantes et l'histoire même ne semblent pas l'avoir intéressé.

Son professeur de seconde était pourtant un véritable « serin » (39). Il sort de l'Ecole Normale.

Il est jeune, un peu chauve, porte des pantalons à sous-pieds et fait une traduction de Pindare. Il dit *arakné* pour araignée, et, quand je me baisse pour rentrer mes lacets dans mes souliers, il me crie : « Ne portez pas vos extrémités digitales à vos *cothurnes!* » De beaux cothurnes, vraiment, avec des caillots de crotte et des dorures de fumier.

Il s'agit de Damien (40), « le type du pédant, le Joseph Prudhomme du professorat » — les expressions sont de Paul Eudel (41) dont la description, qui tourne presque à la charge, nous garantit la véracité des souvenirs de Jules Vallès. « Avec sa tête étroite et enfoncée dans un col droit, il avait l'aspect d'un séminariste. Pensif, onctueux, emphatique, lyrique, romantique, il nous acca-

(38) Cf. P. Eudel, *loc. cit.*, p. 163.
(39) *L'Enfant*, p. 285.
(40) Ancien élève de l'Ecole Normale Supérieure (promotion de 1837), fut nommé à Tours, mourut en 1891 professeur à la Faculté de Clermont-Ferrand.
(41) *Livre du Centenaire*, p. 181.

blait de citations et ne pouvait se résoudre à parler comme tout le monde. » Il abusait de la métaphore et de l'hyperbole, ayant à la bouche des termes qui lui revenaient sans cesse : « bon aloi », « moi chétif », « derechef », « mon ire ». Les souliers étaient « des cothurnes », le chat « un félin égoïste ». Il prononçait « arachné » pour araignée, il appelait Fénelon « le Maître de l'oreille », Bossuet « l'Aigle de Meaux », Ovide « le poète épicurien » et La Fontaine « le Fabuliste ». L'imagination représentait à son esprit « une douce fleur de la pensée », et Tacite « une source de limpidité toujours pure ». Il n'aimait pas les analyses « à fleur de peau ». Abreuvez-vous toujours, recommandait-il, « à la fontaine du beau ».

Il était le professeur qu'on « chahute ». Des projectiles fusaient à travers la classe, les vitres volaient en éclats, le chapeau culbutait sous les pois chiches, des boulettes de papier mâché s'écrasaient au plafond et sur le tuyau du poêle, laissant flotter en oriflammes le portrait du professeur et de sa femme Mina. On lui jouait une série de tours pendables.

Il avait l'habitude, pour appuyer ses démonstrations, de promener ses mains sur la tablette du premier banc de la classe. Un malin le badigeonna subrepticement d'encre. Sans défiance, Damien commença son manège habituel, retira ses mains tachées et, emporté par l'ardeur de son argumentation, les porta à sa figure. Il s'aperçut trop tard de son maculage et se répandit alors en amères doléances : « Pourquoi rire de pareilles puérilités? Plus souvent que moi, vous trempez vos extrémités digitales dans les flots lugubres du liquide épistolaire »...

Les pensums pleuvaient dans la classe et l'écolier note quelque part combien il a été puni au cours de ses études : puni s'il parle, puni s'il fait un gallicisme dans un thème, puni s'il ne peut réciter par cœur dix vers d'Eschyle, un morceau de Cicéron ou une tranche « de quel-

que autre mort ». Il trousse convenablement le vers latin (42); mais tous les exercices qu'on lui impose lui paraissent essentiellement factices, il ne peut pas se figurer qu'il est un Latin ou un Grec.

Je ne sais pas comment on vivait, moi! je fais la vaisselle, je reçois des coups, j'ai des bretelles, je m'ennuie pas mal; mais je ne connais pas d'autre consul que mon père, qui a une grosse cravate et des bottes ressemelées; et en fait de vieille femme (*anus*), la mère Gratteloux, qui fait le ménage des gens du second... Je me moque de la Grèce et de l'Italie, du Tibre et de l'Eurotas. J'aime mieux le ruisseau de Farreyrolles, la bouse des vaches, le crottin des chevaux, et ramasser des pissenlits pour faire de la salade (43).

Jusqu'à la fin pourtant, Jules Vallès reste l'excellent élève qu'il a toujours été. Il eut en rhétorique (1847-(1848) le premier prix d'excellence, deux prix de latin (2e en discours latin, 1er en vers latins), le premier accessit de discours français. Il ne nomme pas son professeur : M. Sivanne, homme consciencieux et méthodique, dont le nom est aujourd'hui oublié.

Un jour — c'était le 24 février 1848 — Jules Vallès, passant sur la Place Royale, entendit crier : Vive la République! Des gardes nationaux arrachaient les plaques des murs et Victor Mangin, du *National de l'Ouest*, qui les commandait, leur disait : « Oui, mes amis, nous avons la République, et j'espère bien que, cette fois, elle sera *sociale!* » Ce mot-là frappa beaucoup Vallès : c'était la première fois qu'il l'entendait prononcer. Ce fut la révélation de la vie publique.

La vie mondaine continue à lui faire horreur et il profite peu des leçons de maintien que ses parents lui font donner. On s'est adressé au professeur du Lycée, un certain Soubasson, « ancien soldat, qui boit beaucoup, qui bat sa femme, mais qui nage comme un poisson

(42) *L'Enfant*, p. 285.
(43) *Ibid.*, p. 288-290.

et a une médaille de sauvetage. Il a retiré de l'eau l'inspecteur d'Académie qui allait se noyer. On lui a donné une *chaire* de chanson et de danse au Lycée en manière de récompense et de gagne-pain (44). » Mais, quand on conduit le jeune Vallès dans le salon du proviseur, il fend le tapis d'un clou de son soulier, et son père, considérant dès lors son avancement « fichu pour 5 ans », renvoie M. Soubasson « comme un malotru ». Les soirées de M. David, qui préside à Nantes l'*Académie poétique,* lui causent un malaise infini à cause du costume excentrique de sa mère : elle a « une robe raisin avec une ceinture jaune; aux poignets, des nœuds jaunes aussi, un peu bouffants, comme des nœuds de paille à la queue troussée d'un cheval ». Et puis ne s'avise-t-elle pas de danser la bourrée avec son « homme », pendant que son fils, rouge de honte, disparaît dans les cabinets.

Il va quelquefois au théâtre et applaudit Mlle Masson dans *la Favorite,* dans *les Huguenots,* etc. Une voisine, Mme Devinol, dont le fils est dans la classe de M. Vallès père, s'offre à l'y accompagner, et bientôt une idylle s'ébauche, qui aboutit à une catastrophe : au cours d'une promenade sentimentale aux environs de Nantes, à Aigues-la-Jolie (45), ils sont surpris par une division d'élèves dans l'auberge — et presque dans la chambre — où ils s'étaient abrités. C'est un scandale. Il faut quitter la ville.

Jules Vallès est accepté à prix réduit dans une institution libre, dirigée par Lemeignen, 106, rue du Faubourg-Saint-Honoré, qui espère en faire un lauréat du concours général. Il suit sans grand enthousiasme les cours du lycée Bonaparte et subit les humiliations du patron à cause de sa pauvreté. Il se venge de « Legnagna », le maître de pension ridicule « avec son nez

(44) *L'Enfant,* p. 258.

(45) Il s'agit probablement de Saint-Sébastien, à 6 kilomètres de Nantes. Rabelais a célébré son vin capiteux, et ses auberges sont assaillies le dimanche par la foule des promeneurs. Autrefois *Aigne.*

rouge, ses joues bleues, ses jambes cagneuses, son air de sacristain » : le jour du grand concours, il passe son temps, au lieu de soigner sa composition, à parler politique avec le plus crasseux des élèves au lycée Charlemagne et à faire « un brûlot » derrière son dictionnaire.

Son père le rappelle à Nantes où il fera sa philosophie et préparera son baccalauréat qui, à cette époque — est-il besoin de le rappeler? — ne comportait qu'une partie et se passait au terme des études secondaires. Mais il est définitivement perdu pour l'Université et se relâche dans son travail. Au surplus, la philosophie lui apparaît plus factice encore que les autres disciplines, enseignement encore tout scolastique, empêtré de mots et d'idées diffuses avec tout un bagage théologique. Le professeur, M. Lemoine (46), est un « normalien idiot ». Sorti le premier de l'Ecole Normale, « il a été reçu à l'agrégation le premier; il arrive toujours le premier au cours, et il se présente toujours le premier à l'économat pour toucher ses appointements. Il loge au premier, dans une maison au fond d'une rue lugubre. Au théâtre, il va aux premières, et au premier rang (47). » Avec cela, d'une myopie extrême; les bonshommes se balancent impunément au plafond et quand un élève, interrogé sur les preuves de l'existence de Dieu, répond qu'effectivement « il y a un bonhomme là-haut », il prend pour une naïveté sublime ce qui n'est qu'une farce d'écolier.

Jules Vallès fait peu de progrès et se fait refuser au baccalauréat. Pour se procurer quelque argent, il donne quelques répétitions, il vend ses livres de prix : la *Poésie au XVI*e *siècle* de Sainte-Beuve, les œuvres de Bossuet et de Victor Cousin. La vie qu'il mène l'ennuie :

(46) Lemoine, ancien élève de l'Ecole Normale (promotion de 1844), devait y revenir comme maître de conférences de philosophie. Puis il entra dans l'administration (inspecteur d'Académie à Paris). Mort en 1874.
(47) *L'Enfant*, p. 367.

il sent en lui une plus grande activité, il affirme sa volonté d'être ouvrier. Des scènes violentes éclatent entre le père et le fils : Jules Vallès reçoit de brutales, de révoltantes corrections, et son père menace de le faire enfermer : il craint de perdre sa place, sous le régime de compression et d'odieuses délations qui commence avec Louis-Napoléon Bonaparte. Les gendarmes sont prévenus et viennent arrêter l'enfant indocile, sur qui le père a tous les droits jusqu'à sa majorité. Mais, quand ils se présentent au domicile paternel, celui qu'ils cherchent est au lit : il a provoqué en duel un jeune homme qui insultait son père, et il a été blessé...

IV

Il vaut mieux se séparer. Le 1er mars 1851, Jules Vallès prend la diligence Laffitte et Gaillard pour Paris. Il a 24 sous en poche; mais il recevra 40 francs tous les mois; il n'a pas à se préoccuper de son blanchissage dont sa mère se charge et, de temps à autre, il recevra « un habit et un gilet flambant neuf ». Ses 17 ans sont vigoureux : il a « des épaules de lutteur, une voix de cuivre, des dents de chien, la peau olivâtre, les mains comme du citron, et les cheveux comme du bitume (48) ».

Il tombe à Paris en plein bouillonnement d'idées nouvelles; mais ces idées doivent de plus en plus se cacher pour s'exprimer librement : le coup d'Etat se prépare dans l'ombre et s'accomplit le 2 décembre 1851. Mais Vallès a retrouvé à Paris d'anciens camarades du Lycée de Nantes : Matoussaint (Ch.-L. Chassin), Royannez (Royné), quelques autres encore. Il fait connaissance avec Renoul (Arthur Arnould) et Rock (Ranc). On forme le « Comité des Jeunes », on conspire... Et dans la fièvre, d'ailleurs inutile, des trois nuits de décembre où l'on a organisé un semblant de complot, son bras droit s'est

(48) *Le Bachelier*, p. 5-6.

glacé et un rhumatisme « bête » lui supplicie l'épaule gauche. Ce n'est pas une plaie glorieuse — et il s'en plaint avec amertume — mais il souffre...

Sur ces entrefaites, il est rappelé précipitamment par son père, qui tremble de perdre sa place de professeur (49) si l'on peut prouver que son fils a combattu au 2 Décembre. On prétend à Nantes que Jules Vallès figure parmi les insurgés et qu'il a été blessé à une barricade. « Il est destitué, si je n'arrive pas à démentir ce bruit par ma présence. » Jules Vallès n'hésite pas et part après avoir obtenu de son père un acompte de 50 fr. sur une dette de 100 fr. qu'il laisse en souffrance, et la promesse de recevoir le reste à son arrivée à Nantes.

J'ai pris le train, les troisièmes. Mon épaule se gèle dans ces wagons ouverts au vent. Je ne puis plus lever mon bras; il est comme mort quand j'arrive (50).

Il a vraiment l'air d'avoir été blessé, comme on le dit, et son père l'accueille avec une explosion de fureur. Non pas qu'il soit un méchant homme. Mais

la frayeur de perdre sa place — que serait-il devenu? —, la colère de me voir lui répondre comme un écolier rebelle — il se vantait de les mater tous, — la fièvre d'ignominie qui était alors dans l'air, et aussi — je l'ai su depuis — une aventure de femme à la suite de laquelle il avait été ridicule et malheureux, tout cela avait affolé cet homme qui avait déjà, de par son métier, l'âme malade et appauvrie.

Sa mère est plus affectueuse.

Depuis le jour où je lui avais crié combien ma vie d'enfant avait été douloureuse près d'elle, ma mère avait ménagé mon cœur avec des tendresses de sainte.

Bourgeoise honnête, elle ne comprend pas la conduite de son fils et ne cherche pas à le justifier; mais elle sait

(49) Il vient d'être nommé à la chaire de 5e.
(50) *Le Bachelier*, p. 139.

qu'il souffre; elle fait venir le médecin « pour qu'il voie bien que ce n'est pas une blessure : il le fera savoir dans la ville ». Et, l'ordonnance faite, elle le veille comme un agonisant.

Mais le jeune homme n'a qu'une pensée et qu'un souci : la dette qu'il a laissée à Paris et que M. Vallès a promis de payer dès que son fils l'aurait rejoint. Devant les résistances paternelles, l'enfant s'indigne. « Tu as menti » Et le père lève le poing.

Il ne l'a pas laissé retomber sur mon épaule endolorie, mais il a lâché ces paroles : « Tu sais que tu n'as pas 21 ans et que j'ai le droit de te faire arrêter. »

Ce n'est pas la première fois que le père clôt, par une menace pareille, des discussions douloureuses avec son fils. Il y songe plus sérieusement que jamais.

On me laisserait quelque temps en prison, le temps de laisser tomber les bruits qui ont pu courir sur mes folies barricadières de Paris.

Et Vallès raconte l'histoire de ce professeur, dont le fils a crié publiquement : « A bas le dictateur ! »

Qu'a fait le père? Il a dit qu'il fallait pour cela que son fils eût perdu la tête et il l'a fait empoigner et diriger sur l'hospice où l'on met les fous. Au bout de deux mois, on l'a délivré, mais sa sœur a été tellement émue d'entendre dire que son frère était fou qu'elle est tombée malade et va, dit-on, en mourir.

Où s'est passée cette cruelle histoire? L'auteur hésite : « Dans une ville de province, au Mans, je crois. » Au vrai, c'est sa propre histoire que Jules Vallès évoque ici. Il avait bel et bien été interné dans un asile d'aliénés, l'hospice Saint-Jacques, qui s'élève sur la rive gauche de la Loire, par delà le vieux pont de Pirmil, au long de la côte Saint-Sébastien. Cet internement est une

chose monstrueuse, une véritable infamie, dont Vallès ne se vengea pas et sur laquelle on n'avait jusqu'à présent que les allégations de Ranc et de Frantz Jourdain. On voudrait ne pas y croire. Mais le doute n'est pas permis en présence des documents d'archives.

Le 27 décembre 1851, les docteurs Lequerré et Malherbe certifient que Jules Vallès,

étudiant, âgé de 19 ans et demi, demeurant chez son père, rue de Richebourg, 61, est atteint d'aliénation mentale. L'état de ce jeune homme est par moments si exalté qu'il est à craindre qu'il se porte à des violences, soit envers les personnes qui l'entourent, soit envers lui-même. Je crois donc qu'il est urgent qu'il soit admis le plus promptement possible à l'hôpital Saint-Jacques (51).

Trois jours après ce certificat de complaisance, où il n'y a qu'une affirmation sans consistance, Jules Vallès était interné. Le 15 janvier 1852, un rapport plus précis justifiait la mesure prise : le préposé responsable certifiait :

que le nommé Jules Vallès, admis le 31 décembre d'après la demande de son père, est atteint d'aliénation mentale, caractérisée par une faiblesse d'intelligence avec lésion organique du cerveau et des désordres instinctifs de ses actions. Cet état exige des soins spéciaux et la séquestration dans une maison d'aliénés (52).

Il n'était pas fou; mais, quand il se vit enfermé, il crut vraiment que la raison allait lui échapper. Par deux fois il tenta de se briser le crâne contre une muraille. Un jour le gardien le trouva évanoui : un fou l'avait assommé d'un coup de sabot et, « accroupi sur son corps, lui léchait le visage comme un chien ».

La pitié d'un employé lui permit d'envoyer à ses amis Ranc et Arnould un appel désespéré qu'il avait griffonné

(51) Archives département Loire-Inférieure.
(52) *Ibid.*

« sur un papier grossier et tout sali ». On était à la fin de février : les deux jeunes gens écrivirent à M. Vallès une lettre menaçante, refusant de croire que leur ami fût atteint d'aliénation mentale et déclarant que, s'ils ne recevaient pas la nouvelle de son élargissement, l'un d'eux partirait immédiatement pour Nantes. Le père répondit, par retour du courrier, que son fils souffrait « d'une exaltation maladive » — il ne prononçait pas le mot de folie — et que, dans son intérêt même, on avait dû l'enfermer. Mais il allait mieux et on allait pouvoir le rendre à sa famille.

Il fut mis en liberté le 2 mars 1852 : son internement avait duré un peu plus de huit semaines (53).

La vie reprit, « sournoise et horrible », dans la maison Vingtras. Le père et le fils étaient comme deux ennemis : d'un côté, des observations toujours amères; de l'autre, des silences lourds de reproches. Jules Vallès, désœuvré, désespéré, accepte de faire un devoir grec ou latin tous les jours; il essaie de donner des répétitions, mais il doit y renoncer, car son père l'accuse d'avilir les prix. On le tient « comme un prisonnier » et on le traite « comme un mendiant ». La maison est d'autant plus triste que la santé de Mlle Vallès a été fortement ébranlée à la suite des scènes dont son frère a été la victime et de l'internement qui en a été la conséquence. Entre le silence écrasant du quai et le spectacle désolé de la rue, il se reprend à rêver aux pays « des aventures et du soleil ». Il « tourne et retourne dans le cercle bête où s'est écoulée une partie de sa jeunesse (54) ».

Le quartier Richebourg est un peu plus sale encore, mais à peine plus remuant. C'est le 17 août 1851 qu'a été ouverte, prairie de Mauves, au trafic de la ligne de

(53) Et non pas six, comme écrit Ranc (cité par Séché, *Jules Vallès*, Paris, 1886, p. 24, note).
(54) *Le Bachelier*, p. 147.

Nantes à Paris, la gare de Nantes (55); mais ce n'est qu'en 1857 qu'un train effectue pour la première fois la traversée de la ville.

Quand il sort, c'est pour aller au café Molière, le café de la jeunesse dorée. Là se trouvent toutes les têtes brûlées de la ville, des garçons qui mangent leur fortune. Ce n'est pas précisément le genre de vie de Jules Vallès; mais il se sent à l'aise dans ce milieu, avec ces gens qui « n'auraient pas l'idée de se moquer d'un paletot mal fait : ils ne s'amuseraient pas de si peu ».

Un événement inattendu allait mettre un terme à cette vie mesquine et comme ratatinée, pareille à celle d'« un crapaud dans une mare », et lui rendre la liberté. Mlle Balandreau, qui l'avait connu tout enfant au Puy et s'était prise d'affection pour cette nature aimante et trop rabrouée, mourait en juin 1852 en lui laissant 13.000 francs. Jules Vallès ne vit dans cette affaire que l'indépendance enfin conquise : il l'acheta, à parler franc, puisque de cette somme qu'il céda à ses parents il ne conserva qu'une pension de 500 francs. Cette insouciance vis-à-vis de l'argent atteste, plus que tout autre trait, la noblesse foncière et la générosité de son caractère. Le père eut un geste où se révélait la méfiance paysanne : il exigea de son fils un papier précisant l'abandon de toute réclamation ultérieure.

On hâta les préparatifs de départ et des larmes coulèrent :

Ma foi, dit-il (56), de les voir pleurer, j'en ai eu le cœur attendri et j'ai tout pardonné! J'ai passé avec eux la dernière soirée : « Je vous paie le spectacle, voulez-vous? »

(55) La municipalité nantaise avait dès 1838 examiné le projet de l'établissement d'une gare. Après bien des discussions, soit en commissions, soit au Conseil, au sujet de l'emplacement de la gare, il avait été décidé en 1851, malgré les observations de la Compagnie d'Orléans qui désirait voir les bâtiments installés au bas du cours Saint-André, que la gare occuperait — provisoirement — l'emplacement sur lequel elle se trouve encore aujourd'hui.

(56) *Le Bachelier*, p. 170.

Nous sommes allés au théâtre. Je les y ai menés en leur donnant le bras à tous deux. Il me semblait que c'était moi le père, et que je conduisais deux grands enfants qui m'avaient sans doute fait souffrir, mais qui m'aimaient bien tout de même.

V

Jules Vallès ne devait plus revenir à Nantes (57) : les années d'apprentissage étaient terminées ; elles l'avaient mal préparé à la vie véritable qui allait être pour lui singulièrement rude.

La liste du tirage au sort dans le 2e canton de Nantes pour 1852 nous apprend que Jules Vallès, résidant à Paris, où il est « étudiant en droit », est absent pour cause d'« affection rhumatismale ». S'agit-il d'une douleur que lui auraient laissée les nuits de complot de décembre 1851, suivies du retour précipité à Nantes? Toujours est-il que Vallès fut exempté du service militaire. La raison s'en trouve brièvement mentionnée : « atrophie du bras gauche ».

Pendant que Jules Vallès se débat contre la misère, acceptant toutes les besognes, forgeant des citations d'auteurs classiques pour des dictionnaires et des grammaires, à 1 centime la ligne, préludant à sa carrière de journaliste par des articles virulents, — là-bas, à Nantes, les malheurs fondent sur sa famille. Marie-Louise-Julie Vallès devient folle et, sur la demande de son père, elle entre à l'hospice Saint-Jacques le 1er février 1853 (58). M. Vallès père se compromet avec une veuve de censeur et Mme Vallès vient faire une scène à la maîtresse de

(57) En 1881, cependant, Vallès désira revoir « le théâtre de sa jeunesse » afin d'en rapporter « un chapitre émouvant pour son *Insurgé* ». Ce fut un pèlerinage douloureux qu'il accomplit avec Léon Séché (cf. Léon Séché, *Jules Vallès*, 1886 ; — Alphonse Séché, *Autour de Léon Séché, petits souvenirs littéraires*, I. *Jules Vallès*, dans le *Mercure de France*, 1er octobre 1931, p. 59-61).

(58) Elle en fut extraite le 10 juillet 1858 pour être conduite à l'asile de Montredon, près Le Puy, où elle mourut l'année suivante, à l'âge de 24 ans.

son mari à la porte même du lycée. Le scandale est énorme et, à la suite d'un rapport au ministre, M. Vallès est déplacé. Il est nommé, le 17 septembre 1853, professeur de sixième au Lycée de Rouen, en remplacement de M. Landais (59). Il mène une vie extrêmement effacée (60) et meurt presque subitement le 18 avril 1857, à 6 heures et demie du matin, « en son domicile, rue Beauvoisine, n° 17, âgé de 49 ans environ ». Le pauvre homme n'a même pas eu un collègue pour déclarer son décès : rien que le dépensier (pas même l'économe) et un colocataire de la rue Beauvoisine :

Constaté par nous, adjoint au maire de Rouen, officier de l'état civil, délégué, sur la déclaration des sieurs Eugène-Alexandre Marie, âgé de 25 ans, dépensier au Lycée impérial, y domicilié, et Wenceslas Chemin, âgé de 42 ans, professeur de musique, rue Beauvoisine, n° 17 (61).

Jules Vallès s'était hâté d'arriver à Rouen et, devant la dépouille mortelle, il put évoquer toutes ses années de souffrance et ses souvenirs de Nantes. Son père et lui avaient vécu comme deux ennemis, mais était-ce entièrement par la faute du fils? C'est parce qu'ils avaient vécu comme des déracinés, loin de la terre sur laquelle les ancêtres avaient peiné, hors du milieu auquel ils appartenaient par toutes les fibres de leur âme. On ne peut impunément refouler des aspirations par où l'individu s'affirme et toute contrainte est haïssable, même celle de la famille, lorsqu'elle va contre la nature et risque de

(59) Cf. *Journal de Rouen*, 11 septembre 1913 (beaucoup d'erreurs de détail).

(60) On sait surtout — et rien n'atteste mieux la gêne du professeur — ses perpétuels changements de domicile : 4 déménagements en moins de 4 ans! (Cf. le *Journal de Rouen* du 11 septembre 1913.) — Mme Vallès était rentrée dans le Velay. Elle mourut en 1872 au village de Farreyrolles, chez une de ses sœurs.

(61) Archives municipales de Rouen : registre des décès pour le 2e trimestre de l'année 1857, n° 709. Cf. aussi les registres du personnel et de la correspondance du Lycée de Rouen. — Je dois communication de ces renseignements à la parfaite obligeance de mon collègue André Lanier, qui professait au Lycée Corneille de Rouen au moment où je réunissais les matériaux de cet article.

tuer la sincérité. Nous nous sommes heurtés, constate Jules Vallès, nous ne pouvions pas ne pas nous heurter, « parce que nous avions lâché la terre, la belle terre de labour sur laquelle nous étions nés... J'aurais été un beau paysan! Nous nous serions bien aimés tous les trois : le père, la mère et le garçon!... »

C'était bien « du sang de village » qui courait sous sa peau « gourmande de grand air et d'odeur de nature », et voilà pourquoi ses années de collège à Nantes furent des années affreuses. Mais son père ne se douta point de son supplice. Il pensait que c'était grimaces d'enfant, et il le condamna à rester dans ce « bagne » pour faire de son fils un savant et un homme... Avec amertume, mais avec une vérité profonde, Jules Vallès a écrit ces mots douloureux, mais définitifs : « Je ne suis devenu savant que dans la douleur et, si je suis un homme, c'est parce que, dès l'enfance, je me suis révolté, — même contre vous (62). »

LOUIS VILLAT.

(62) *Le Bachelier*, p. 424.

SENTIMENTS DE BOB
SUR LA GRAMMAIRE DE L'ACADÉMIE

—

Au lendemain du jour où il devint indicateur, Bob (1) m'avait bien promis de me conduire dans des coins insoupçonnés. Je conservais de la sympathie pour ce flambeur basculé. Mais, moins zélé moi-même à hanter les tripots, je supposai que M. Paul astreignait son protégé à un noviciat très secret, car cinq mois s'écoulèrent sans que je rencontrasse le jeune homme. Enfin m'arriva ce pneu : « Serai chez moi ce soir. Maux de tête atroces. »

Rue de Picpus, au quatrième, la bonne mère de Bob m'ouvrit, en chaussons, l'air soucieux. Sous le plafonnier de fer forgé, Bob était accoudé à la table Henri II, devant la *Grammaire de l'Académie Française.*

— Salut! me dit-il. Cigarette? Grog? Va reposer, maman.

— Reposer quoi? dit-elle.

Il se dérida : « Au pieu! ma vieille. »

Elle lui baisa le front.

— Voilà, reprit-il; ou plutôt, voici. Si je vous rendis service, comme vous l'avez imprimé, ce pourrait être votre tour de m'être utile incomparablement. Mon mentor, M. Paul, est un drôle, je veux dire un habile, pour le flair et le muscle, mais beaucoup moins pour la pureté de la langue. Or, moi, je me sens fait pour les grands cercles : je dois donc parler et écrire correctement. Comprenez-vous? Sur ma première banque de la

(1) Voir *Bob et Bobette s'amusent* et *Traduit de l'argot,* par Francis Carco.

Maison, j'ai d'abord acheté de grosses grammaires, sans doute pour avocat, et puis celle-ci, mince, bien lingée, aux règles dénumérotées, toute mondaine.

— C'est régulier, consentis-je.

— Oui, mais c'est toute une affaire, que j'avais pensé qui irait chercher treize mois, et dont je ne verrai pas le bout, si j'ai fait fausse route. Eclairez-moi dans mes difficultés. Je ne me crois rien de moins qu'une noble ambition.

— Et tu n'es rien moins que gourde.

— Répétez voir?

— Tu as l'esprit le plus ouvert, dis-je en souriant.

— Merci. Mais pourquoi employez-vous ce confus *rien moins que*, par quoi Bossuet lui-même, un jour, se mit la plume dans l'œil?... Ceux-ci l'expliquent par *tout plus que* : ils changent les signes plus et moins comme en algèbre; mais ce *tout plus que* est du toc, et n'a pas d'existence! Leur opération, c'est comme si je louchais et que vous imitiez mes yeux, en verre, et que vous me posiez ça, celui de droite à gauche, et le gauche à droite; je loucherais encore, mais aveugle... Voilà de mes ennuis. Voici de mes embarras. Une proposition principale, *ne pas douter*, se construit « le plus souvent » avec le *ne* explétif : *Personne ne doute qu'il ne réussisse.*

— Hon! tombai-je d'accord.

— Oui, mais l'Académie écrit, préface, p. VI, qu'elle « ne doutait pas que le plus utile *fût* la Grammaire. Pourquoi ses « le plus souvent » nous obligeraient-ils, aussi souvent que possible, si, à la première belle occasion, elle les néglige, elle-même, et parlant de soi-même?

— Parlant *d'elle-même!*

— Votre « elle » est permis, p. 49; mais je puis ne pas user d'une permission démocratique... — L'Académie dit aussi, p. 221 : *ne pas nier que* veut « toujours »

le *ne* explétif : *Je ne nierai pas que je n'aie été étonné.*

— Hon... doutai-je.

— Si! Mais elle ajoute, au verso : « On dit toutefois correctement *Il ne nie pas que Dieu existe.* »

— Dans la Compagnie flotte encore quelque renanisme.

— De l'impiété?

— Non, non : du joli dans le contradictoire.

— Que penser maintenant de cette règle, p. 217, que, dans la construction *Il dit qu'il viendra,* « quand le premier verbe est à un temps passé, on met plutôt le second au conditionnel présent »? Plutôt, c'est plutôt. *Il a dit qu'il viendra* est donc innocent? et aussi *Il prophétisa qu'il apparaîtra sur les nuées?*

— Je ne t'y autorise point : c'est du langage de convulsionnaire en pleine anacoluthe.

— Ah?

— En plein digue-digue.

— J'ai de bien autres stupéfactions. On commence par ne faire qu'un plat des propositions causales et des temporelles, sous le prétexte étymologique que, souvent, l'heure qui sonne est une cause. Un tel prétexte est inactuel, un tel « souvent » est inexhaustif. *Puisque vous criez, je me tairai* : voilà, c'est exact, un mot de temps, *puis,* devenu expression de cause; mais s'il faut nous régler sur le sens ancien des locutions, nous allons inventer des propositions quantitatives : *Je me tais, tant que vous criez.* Et dans *Un coup qu'il crie, je la ferme,* une subordonnée de boxe... Et autres folles catégories. Or, faute de nous régler sur le bon sens actuel, nous arrivons, p. 230, à mélanger les propositions de but avec celles de conséquence, pour ce motif inavouable, souligné cependant, qu'il « serait souvent malaisé de distinguer l'une de l'autre ces deux sortes de propositions, le but étant une conséquence voulue de l'ac-

tion ». Je proteste qu'il n'est pas un apprenti-barbier qui ne discerne le but, dans : *Pour vous raser, je chauffe mon eau,* d'avec la conséquence, dans : *Je donne beaucoup de gaz, de sorte que l'eau bouillira vite.*

— D'ailleurs, un but n'est jamais une conséquence : c'est un vœu qui chevauche un moyen; mais la conséquence, c'est le rendement de la force déclenchée : but et moyen, cause et conséquence, ne font pas deux ménages à trois; quand la conséquence coïncide avec le but, les deux ménages s'entendent entre eux, et c'est ce qu'on appelle bonheur.

— Voyons si la confusion n'est pas dans la tête du grammairien plutôt que dans la langue des gens. Quand je dis : *Il a travaillé, de manière qu'il a été payé,* mon *que* annonce la conséquence; et quand je dis : *Tu te conduis bien, de manière à avoir ta réduction de peine,* mon *à* annonce le but. On jurerait que c'est pour n'avoir vu ni l'un ni l'autre que l'Académie, dupe du mot « manière », invente, ou accepte, une huitième sorte de proposition circonstancielle, avec « manière » pour étiquette. Certes, *Il travaille spontanément et les exhortations sont superflues,* et *Il travaille si spontanément que des exhortations sont de trop,* et *Il travaille sans qu'on ait à l'y exhorter,* tout cela est synonyme ; mais l'adverbe de manière *spontanément* joue là-dedans toujours avec *travaille,* même s'il reste dans la coulisse; et la manière n'est donc pas dans la subordonnée ; celle-ci commence avec le mot *que* et parle de conséquence. Par suite, et par une justice immanente, la définition des « propositions de manière » est aussi monstrueuse que la chose est inexistante : elles indiqueraient « les conditions particulières dans lesquelles s'accomplit l'action marquée par le verbe principal ». Eh! les conditions de l'action principale n'ont leur place que dans la principale. Si je dis : *Il travaille toujours, sans*

que..., *toujours* ne fait pas que la subordonnée consécutive devienne temporelle. Bien sûr que toute subordonnée est, en bloc, *dans* sa principale; mais l'appartement est dans la maison, sans que la maison soit dans l'appartement; le paratonnerre, la girouette, la colonne montante ne se fourrent pas dans une chambre; et ce qui est le propre de la principale n'est pas dans la subordonnée. Si je lis ici, p. 209 : « On ne peut ouvrir la bouche, qu'il ne vous interrompe », la conséquence *interrompre* a pour cause une quantité, *si peu*, qui opère, cachée, à côté d'*ouvrir*.

— Evident. Tu me remets en mémoire ce boniment de notre Bébert : « Il est moche qu'on en a mal au bide rien qu'à le voir s'amener », tellement moche, quantité, que, conséquence... (*Bob et Bobette s'amusent*, p. 92.)

— Bon souvenir. Au chapitre des propositions conditionnelles, on nous raconte que le temps du verbe subordonné, et les temps et mode du verbe principal, varient, suivant que la condition est seulement supposée possible, ou rejetée comme contraire à la réalité. Et cela se manifeste faux, par les exemples : *S'il pleuvait demain, nous renoncerions à notre projet* (condition supposée possible), et : *Si vous étiez attentif, vous comprendriez tout de suite* (condition contraire à la réalité), où vous constatez que, malgré la différence de pensée, ni temps ni mode n'ont varié.

— L'auteur aura transcrit sa règle d'une grammaire latine ou grecque.

— Je n'en suis pas encore au latin... En revanche, il fallait trier les *si* : à gauche, ceux que je viens de citer, accommodés de temps passés, et signifiant « au cas où »; — à droite, ceux qui signifient « supposé que » et s'accommodent de présent. Mais sur l'esprit de ces derniers, l'Académie babille à contre-sens. L'exemple : *Si*

tu veux réussir, tu dois travailler est commenté par la parenthèse : « Tu veux certainement réussir »; c'est *Supposé que tu veuilles réussir* (mais je l'ignore) ; comme dans ce raisonnement sur Dieu : *S'il existe, il est bon* (son existence reste en l'air); comme dans un polygone régulier qui, *s'il a une infinité de côtés* (je ne dis pas qu'il soit réel ni possible), *est une circonférence.* Et plus bizarre encore est l'autre commentaire : « Vous partirez sans doute », pour l'exemple : *Si vous partez à la fin du mois, je partirai avec vous;* votre départ est si peu hors de doute, que je sous-entends forcément, ou que j'ajoute : « Mais je ne partirai pas avec vous, si vous partez avant, ou après, et aussi si vous ne partez pas. »

— Palpable.

— On me permet de dire : « C'est la plus utile leçon qu'*il ait* reçue ou *qu'il a* reçue », p. 226. Mais moi, qui crois au subjonctif, je ne puis tolérer cette indifférence. Ou bien il reçut plusieurs leçons et ma mémoire me les représente toutes; alors je parle de la plus utile des leçons *qu'il a reçues.* Ou bien je sais qu'après telle leçon il s'est corrigé, et j'en infère que c'est la plus utile *qu'il ait reçue.* J'admettrais, au besoin : « Des trois hommes qui m'ont refusé ce service, il fut le premier *qui me l'a refusé* », mais en préférant élaguer cette fin; et je dois dire : « Des trois hommes à qui j'ai rendu ce même service, vous êtes le premier *qui me le refusiez* »; y en aura-t-il un autre? je ne le présume pas; « premier » vous classe, plutôt qu'il ne vous numérote; votre nature vous porte au refus, d'où le subjonctif, qui, de votre nature, sort votre geste.

— En somme, les latitudes, dans cette grammaire, te choquent plus que les intransigeances...

— Oui, quand ce sont des latitudes en balançoire. Mais elle a aussi des interdictions brutales, des verrous,

qui révoltent. Règle : *Il disait qu'un livre est un ami,* « le verbe de la proposition subordonnée reste toujours au présent quand il exprime une vérité générale », p. 219. Disons plutôt pensée générale; car la philosophie a pour raison d'être la vérité; mais la grammaire, l'agilité logique. Or, le susdit « toujours » ankylose mes jointures. En usant de *Pierre disait qu'un livre était un ami,* j'exprime l'intérêt qu'il y a que cette comparaison soit due à Pierre; avec *est un ami,* voilà Pierre jeté aux écorces vidées dont je ne retiens que le jus. *Il prouva que la Terre est ronde,* la rotondité seule me charme; *était ronde,* je ne révoque pas en doute la rotondité, je félicite l'arrondisseur. A parler en gros, souvent, quand cette Grammaire parle par « toujours » et par « il faut », un doute me vient qu'elle ait été votée par les Quarante, même à la majorité. Croyez-vous qu'il en aient, tous, tout discuté?

— On le croirait, puisqu'ils n'ont pas voulu en laisser à un seul « l'honneur en même temps que la responsabilité ».

— Je connais la phrase : elle se trouve, p. VIII, à propos d'un vieux grammairien; mais, là, elle serait à retourner; car l'Académie, trouvant la Grammaire du bonhomme « trop curieuse et trop remplie de préceptes », ne la prit pas, celle-là, à son compte, et préféra lui en laisser... quoi? la responsabilité, en même temps que (caresse consolatoire) l'honneur; ou bien encore... l'honneur, et (coup de patte centrifuge) la responsabilité... Mais je veux vous faire part d'une doctrine qui m'a outré; c'est à la page 11.

Il posa l'index : Les suffixes, « n'ayant pas de sens par eux-mêmes », prennent « une valeur différente suivant la racine à laquelle ils s'ajoutent ».

— La « racine » ! m'écriai-je. Que vient faire ici un fantôme d'indo-européen primitif? Lisons « radical ».

— Pas de sens, le suffixe! Alors : *viseur, visible, visée, vision,* c'est du seul et même « *vis-* » que ces mots dérivés prendront chacun son sens différent?

— Valeur différente suivant le radical! Mais c'est justement parce qu'*orange* ne signifie pas Citron, qu'il est clair que le *-ade* de *citronnade* signifie la même chose que celui d'*orangeade,* « Boisson au jus ».

— Pas de sens, le suffixe! Mais le *nobliot,* le *clériot,* le *négriot,* le *pégriot,* le *pantriot,* le *cafiot* sont le café, le pantre, le noble, le clerc, le pègre, le nègre de *maigriote* espèce.

— Le suffixe, pas de sens! Mais, parce que la *chaloupette* est une danse, et la *tanguette,* et la *canaillette,* une dernière sera la *crapulette.* Et les préfixes?

— Les préfixes, eux, modifient le mot par « l'apport » de leur « sens ». Ils ont un sens.

— « Car Dieu mit ces degrés aux fortunes humaines. »

— Ici-bas, il faut une Justice, prononça Bob.

Il tenait son browning à bout portant sur le bas de la page 11.

— Je tire?

— Bob! cria sa mère, apparue en chaussons et bigoudis. Bob, respecte les grandes institutions de ton pays! Et puis, tu te ferais d'un coup quarante ennemis immortels.

— Penses-tu? Trente-neuf amis.

Je voulus le ramener à des sentiments plus modestes.

— Sais-tu bien tes verbes irréguliers?

— Allez-y.

Je retrouvai un texte de romancier distingué, lu dans mon taxi : « Des pierres incluses dans la brique, qui saillissaient comme des cabochons. »

— Que penses-tu de *saillissaient*?

— *Saillir,* au sens Jaillir, se conjugue sur *finir.*

— Mais ces pierres-là ne jaillissaient pas, et ton *saillir* au sens Jaillir, c'est du français périmé. Il y a d'autres *saillir*, celui des étalons, celui des aspérités *saillantes*?

— Ne me questionnez pas sur ce qui n'est pas dans la Grammaire.

— Eh bien, *se départir*. Mets-moi à l'imparfait la phrase : « Fernand ne se départ pas de sa haine des bourriques. »

— Vous vous la payez doublement, ma tête... Il ne se *départissait*...

— *Départait!*

— *Départissait* : page 118.

J'avais hurlé mon *départait*. Mais hurler n'est pas convaincre. Bob n'allait-il pas douter de moi? Ou de tout? Il eut un rire amer.

Il ouvrit la fenêtre, et se pencha. Je frissonnai.

Sur l'asphalte mouillé, parmi les reflets roses du Ciné-Picpus, deux flics étaient cloués.

— Je vais la donner, souffla Bob.

Le livre s'envola comme un phalène blanc et, à mi-chemin des flics, fit plof!...

— Il y aura une seconde édition corrigée, dis-je; espérons...

— Espérer trois cents ans, un accouchement difficile et une souris ratée?

GASTON ESNAULT.

A M. FRANCIS CARCO.

Cher Monsieur, la céphalalgie de Bob n'est pas aussi grave que nous l'avions redouté. Sa complaisance demeure certaine; et j'en ai abusé. — G. E.

TROIS POÈMES

—

MIROIRS DU CIEL

Depuis l'Himalaya jusqu'aux Alpes de France
les nuées en tout ciel tissent leur trame immense.

Dominant les rochers et les bois immobiles
voguent leurs radeaux d'or et leurs mouvantes îles.

Et cette eau multiforme et voyageuse trace
un monde toujours neuf qui surgit puis s'efface

au-dessus de notre univers qui semble inerte
dormir, mais qui, des forêts nues aux forêts vertes,

ni le jour ni la nuit n'arrête ou ne repose
le rythme sûr et lent de ses métamorphoses.

*

Ainsi s'use et se meurt le plus beau paysage,
ainsi changent nos mains et changent nos visages;

ainsi nos pauvres vies aux peines innomées
se font et se défont comme vents et fumées

ou ces nuages bleus qui, ce soir, appareillent
par un ciel qu'on dirait d'eau vivante et vermeille.

—

SICUT PUERI

Les enfants veulent de la joie
encor de la joie, tous les jours...
Nous autres, vieux enfants, pourquoi
y renonçons-nous pour toujours ?

Pourquoi cultiver en nous-mêmes
ce goût pervers des larmes vaines,
pourquoi consentir à l'ennui ?
Le charme du monde suffit

à laver le cœur de soucis
comme à rendre nos nuits sereines.

Au matin pur, un chant d'oiseau
nous dit que le jour sera beau;
on pourrait danser sous les branches.
Oui. — Mais nos lugubres devoirs ?
Et nous arborons, sans les voir,
des fronts plissés, des regards noirs,
bref, des figures du dimanche.

La primevère à peine éclose,
ma fille réclame la mer,
avide dans les flots amers
de tremper ses pieds bruns et roses.
La mer océane me plaît,
mais aussi d'attendre juillet
en allant cueillir le muguet
dans les bois de Fausses-Reposes.

Je désire, comme un enfant,
chaque jour une joie nouvelle.
Si mon fils veut un éléphant,
pour ma part, je me tiens content
d'un pinson, d'une tourterelle,
d'un sourire de mon enfant,

voire, d'un baiser de ma belle.

—

LARGO

La harpe d'où ruisselle une eau mystérieuse,
les flèches des clochers dardant leurs jets étroits,
les labours que le soc d'acier retourne et creuse,
l'immense clair de lune assoupi sur les bois,

les modulations d'une voix triste et tendre,
les palmes balancées contre l'azur du ciel
ne sont qu'illusion, vaine poussière et cendre
au prix de l'ange noir qui garde ton sommeil.

GUY-CHARLES CROS.

LA VIE DOULOUREUSE D'IVAN TOURGUÉNEFF [1]

AVEC DES LETTRES INÉDITES DE TOURGUÉNEFF A SA FILLE ET A SA PETITE-FILLE

—

VIII

Paulinette mariée, Tourguéneff est plus libre et s'installe définitivement avec les Viardot à Bade. Il va de temps en temps en France voir sa fille, soit chez elle, à Rougemont, soit à Paris où il lui donne rendez-vous, et en Russie pour ses affaires littéraires ou personnelles (domaine, publications, etc.).

Il est en correspondance active et suivie avec ses amis et correspondants français et russes, grâce auxquels il est informé de tout ce qui se passe dans le monde des lettres et dans la vie publique russe, — en plus de ce qu'il apprend par les journaux et revues qu'il suit avec une attention soutenue et souvent passionnée.

A ses amis intimes il donne toujours des nouvelles des Viardot, comme, par exemple, à Botkine : « La famille Viardot est, Dieu merci, en bonne santé et te salue », ou : « Tout mon monde ici va bien. »

Il est toujours en correspondance suivie avec sa fille.

Bade, Schillerstrasse 7.
Ce 8 février 1868.

Chère fillette,

Je reçois à l'instant ta lettre de Rougemont et je commence par te dire combien la nouvelle que tu me donnes de

(1) V. *Mercure de France* des 15 novembre 1931 et 1er février 1932.

ton état m'a fait plaisir : j'espère que nous aurons cette fois-ci plus de chance, — toi d'être maman, moi d'être grand-père. J'avais écrit dès hier à ton nom à la rue de Bruxelles (2) (car je te supposais à Paris) que des affaires importantes à régler ici m'avaient retenu au moment même où j'allais me mettre en route et que je ne quitte Bade que le *16* — c'est-à-dire de demain dimanche en huit. — Je passe le lundi, mardi, mercredi à Paris; le jeudi je m'embarque pour Rougemont et j'y reste jusqu'à samedi. Tu peux compter là-dessus, à moins que le diable ne s'en mêle. Dès lundi j'irai à la rue de Bruxelles : si Gaston y est encore, nous arrangerons peut-être notre voyage ensemble. En attendant, je t'embrasse bien fort et te supplie d'être cette fois-ci plus que prudente. Il y a des femmes dans ton état qui *restent couchées* les quatre premiers mois.

Au revoir et bientôt.

I. TOURGUÉNEFF.

Bade, Schillerstrasse 7.
Samedi, 22 février 1868.

Chère fillette,

La maladie de Viardot ne prenant pas jusqu'à présent une tournure décidément favorable, mon départ est forcément retardé. J'espère pourtant pouvoir partir d'ici vers la fin de la semaine prochaine. Je te l'écrirai le jour de mon arrivée à Paris. — On a télégraphié au docteur Fresson de venir, — cela remontera la confiance du malade (3).

Je t'embrasse, ainsi que Gaston. Porte-toi bien.

I. TOURGUÉNEFF.

Bade, Schillerstrasse 7.
Jeudi, ce 5 mars 1868.

Chère fillette,

Tu peux me croire, sans que j'aie besoin de te l'affirmer par serment, que si je n'ai pas quitté Bade, c'est que je n'ai pas pu le faire jusqu'à présent. La maladie de Viardot est grave et traîne terriblement en longueur, avec une alternative de haut et de bas tout à fait désespérante. — Je dois à

(2) Demeure des beaux-parents de Paulinette.
(3) Il avait 68 ans.

notre ancienne amitié de ne partir que quand la convalescence se sera bien indubitablement établie. Cela peut avoir lieu d'un jour à l'autre; mais une rechute, une mauvaise tournure prise par la maladie peut arriver tout aussi vraisemblablement. Ainsi, ma chère fille, il faut que tout le monde prenne patience : je suis hors d'état, pour le moment, de préciser le jour de mon départ. Des affaires importantes m'attendent à Paris... Mais je les laisse attendre. Si tu as quelque chose à me demander, qui ne souffre pas de délai, écris-moi ici : je te répondrai immédiatement. — Patience! La mauvaise chance ne durera pas éternellement.

Je t'embrasse ainsi que Gaston et au revoir.

I. TOURGUÉNEFF.

Cette lettre montre que Mérimée se trompait, lorsqu'il écrivit à Mme Delessert, le 27 février : « Je pense que vous avez vu Tourguéneff qui a dû passer quelques jours à Paris. J'espérais presque qu'il viendrait me faire visite, mais je crains qu'on ne lui ait donné qu'un congé trop court. (Allusion à Mme Viardot.) *Lettres de Mérimée à la Famille Delessert*, p. 175.

Bade, Schillerstrasse 7.
Ce 13 mars 1868.

Chère Paulinette,

Ta lettre n'est pas gaie (4); mais j'ai pressenti jusqu'à un certain point ce que tu m'annonces. Dans des positions pareilles, ce qu'il y a de plus important, c'est de savoir en même temps persévérer jusqu'au bout et prendre résolument un parti décisif quand il le faut. Je ne doute pas de votre courage à vous deux : mais vous ne devez pas vous faire des illusions non plus. Voyons ce que je puis faire, moi.

Je commence par te dire que je vous paierai avant la fin du mois tous mes arriérés de rente; vous pouvez compter là-desssus, — ainsi que sur mon arrivée aux environs du *20 mars,* car Viardot va décidément de mieux en mieux et sa convalescence s'établit franchement. — Si mon oncle n'avait pas agi aussi indignement avec moi, j'aurais été en

(4) C'est la première annonce de la mauvaise tournure des affaires matérielles du jeune couple.

mesure de vous payer 50.000 francs; mais je viens d'en dépenser 75.000 pour racheter les lettres de change que je lui avais données, il y a onze ans (sans avoir reçu un sou de lui) pour être présentées en cas de ma mort; — et lui, non seulement il les a présentées, moi vivant, mais il s'est fait payer les intérêts et les intérêts des intérêts!! — c'est-à-dire, plus du double. Ce coup m'a été bien sensible — et avec l'état présent des affaires en Russie, ma fortune en a été passablement ébranlée. — J'espère me remettre à flot sous peu de temps; mais tu vois bien toi-même que je ne puis songer à faire des dépenses, puisque le retard du paiement de ta rente n'a pas eu d'autre cause.

Quant à *caser* Gaston, je ne demande pas mieux que de faire tout ce qui sera en mon pouvoir, et je profiterai de mon séjour à Paris pour frapper à toutes les portes : malheureusement je n'habite plus la France — et c'est naturellement en France qu'il faut trouver quelque chose... Tu vois que tout cela n'est pas chose facile.

Dans tous les cas, sois bien persuadée que votre bien-être à tous les deux me tient à cœur et que je ferai tout mon possible pour y contribuer.

Ainsi au revoir avant *dix jours* : je vous écrirai dès mon arrivée à Paris. Soigne-toi bien et sois prudente. Je vous embrasse tous les deux.

I. TOURGUÉNEFF.

Chère petite,

Je suis ici depuis ce matin, mais je ne puis partir que *vendredi,* à onze heures. Attendez-moi ce jour-là à dîner.

Je vous embrasse et au revoir.

I. TOURGUÉNEFF.

Bade, Schillerstrasse 7.
Ce 8 avril 1868.

Chère Paulinette,

Il y a juste une semaine que je suis arrivé ici; j'ai trouvé mon monde en bonne santé et je suis maintenant plongé jusqu'au cou dans le tracas de mon émigration, qui doit se faire avant le 15. — J'ai reçu ta lettre avec les photographies et je suis heureux d'apprendre que tu vas bien. Je continue

à te recommander la plus grande prudence et fort peu de mouvement.

J'ai remis à Mme Delessert le petit feuillet de Gaston; elle l'a pris en considération; mais elle a dû s'arrêter dans ce qu'elle voulait faire pour lui, du moment que vous vous êtes décidés — et fort raisonnablement, je crois — à tenter la fortune, encore cette année (5)...

M. Aignan doit venir à Bade vers le 15 avril, et il retourne à Paris 5 ou 6 jours après; je le prierai d'emporter le nouveau poids de coucou que j'ai changé chez Stuffer; s'il était un peu trop lourd et faisait aller les aiguilles trop vite — il n'y aura qu'à changer un peu de place le balancier du pendule.

Je te prie de faire mes compliments à M. Bruère et je t'embrasse cordialement. Porte-toi bien, c'est l'essentiel.

I. TOURGUÉNEFF.

Bade, Tiergartenstrasse, 3.
Ce 1er mai 1868.

Chère Paulinette,

Je viens de recevoir ta lettre dans ma nouvelle maison où je suis établi depuis une dizaine de jours. Je ne demande pas mieux que de te venir en aide; mais tu sais quelle année cela a été pour moi et combien de sacrifices j'ai dû faire. Aussi te prierai-je de spécifier la somme que tu désirais recevoir — et ce que peut coûter un berceau complet et une *pelisse,* — quoique je ne puisse pas trop comprendre à quoi peut servir une pelisse en *plein été.* Je le répète, nomme la somme — et je ferai tout ce qui me sera possible; mais mes moyens sont bien réduits.

En attendant, je te recommande la plus grande prudence pour mener à bon port cette autre vie qui t'est confiée — et je t'embrasse tendrement ainsi que Gaston. Fais-moi savoir l'époque *probable* de l'événement.

I. TOURGUÉNEFF.

Bade, Tiergartenstrasse, 3.
Ce 14 mai 1868.

Chère Paulinette,

Si je ne t'ai pas répondu sur-le-champ, c'est que je ne

(5) Gaston restera encore un an à la Cristallerie en qualité de directeur.

voulais pas le faire sans savoir avec exactitude ce qu'il m'était possible de t'envoyer. Pour le moment, je ne puis que faire les frais du berceau. Pomey, qui doit toucher l'argent à moi, t'enverra 150 francs : je le lui ai écrit. Je verrai ce que je pourrai faire plus tard. Si cette année a été dure pour vous, elle a été désastreuse pour moi. Tu sais qu'il n'entre pas dans mon caractère de parler de ce que j'ai fait : mais permets-moi de te rappeler qu'en te constituant une fortune de 8.000 francs de rente à peu près, je suis allé au delà de mes moyens. — Il ne peut donc pas être question de *couleur sombre* pour l'avenir; et si les affaires ne marchent pas aussi bien qu'on aurait pu le désirer — on pourra attendre des temps meilleurs, tout en ayant, comme on dit, du pain sur la planche. — J'espère que maintenant tout ira bien, vu que le mauvais moment est passé. Sois bien prudente, jusqu'au bout.

Je t'embrasse de tout mon cœur, ainsi que Gaston. Mes amitiés à toute la famille.

I. TOURGUÉNEFF.

P.-S. — Voici l'adresse de Pomey à Paris, 25, Quai Bourbon.

Bade, Tiergartenstrasse, 3.
Ce dimanche 15 juin 1868.

Chère fillette,

J'avais l'intention de faire mon voyage de Russie *après* l'événement attendu; mais des lettres et des informations reçues ont brusquement changé mes plans et je pars dès aujourd'hui même. J'espère être de retour vers la fin de juillet — et peut-être viendrai-je encore à temps; si pourtant je reste en Russie plus longtemps — et que l'enfant vienne bien et heureusement au monde — on pourrait, comme on dit, le faire *ondoyer* — et attendre mon retour pour le baptême. Dès mon retour à Bade, j'irai naturellement — et après avoir fait 2 ou 3 jours de repos — à Rougemont. — Je te souhaite bonne chance, courage et patience et je t'embrasse bien cordialement ainsi que ton mari.

Ton père qui t'aime,
I. TOURGUÉNEFF.

P.-S. — Voici mon adresse en Russie : Moscou, Bd. Pretchistenka, au Comptoir des Apanages.

Spasskoïé, 26/14 juin 1868.

Chère Paulinette,

Je viens de recevoir ici ta lettre du *15*, — et j'espère que quand tu recevras la mienne, tout sera heureusement fini, et je serai papa-grand-père. — Je prie Gaston, dans tous les cas, de m'envoyer un *télégramme* à Moscou, à l'adresse suivante : « Comptoir des Apanages, Bd. Pretchistenka Masloff. » Ce télégramme me sera transmis ici sur-le-champ si je ne suis pas encore de retour à Moscou. Je compte rester ici une dizaine de jours. (Je suis arrivé hier.) Je suis extrêmement content de mon intendant, mais mon oncle a laissé de terribles traces de son passage, et il faudra travailler beaucoup et faire beaucoup d'économies. — Tu peux employer cent francs, je te les rembourserai avec plaisir.

Si tout marche bien je serai de retour à Bade vers le 20 juillet, et je pourrai aller à Rougemont quand tu voudras, entre cette date et celle du 23 août, où commencent les chasses. Nous arrangerons cela.

En attendant, je t'embrasse de tout mon cœur, ainsi que Gaston — et ce petit être qui dans ce moment demande à vivre ou vit déjà.

Porte-toi bien et continue à être prudente.

I. TOURGUÉNEFF.

P. Mérimée écrivait à Mme Delessert à Aix de Paris, le 22 juin : « Tourguéneff est en Russie. Il m'a envoyé une nouvelle très courte, trop courte contre son ordinaire, intitulée le *Brigadier* (il semble, contrairement à ce que dit Halpérine-Haminsky, que Mérimée n'a pas traduit cette nouvelle)... Il a été honoré à Bade de la visite de la grande-duchesse qui ne paraît pas s'être mise en frais d'amabilité avec lui. Elle garde les façons gracieuses pour nous autres. » (*Lettres à la Famille Delessert,* pp. 182-183).

Bade, Tiergartenstrasse, 3.
Jeudi, le 30 juillet 1868.

Chère Paulinette,

Mademoisselle Delessert vient de m'informer, par une dépêche télégraphique d'abord et puis par une lettre après (dans mon inquiétude je m'étais adressé à elle), du résultat malheureux de tes couches. Pauvre enfant, tu n'as pas de chance! Et pourtant le long silence de ton mari m'avait déjà donné d'autres craintes. Enfin, Dieu merci, tu te portes bien, — et avec cela rien n'est perdu. — Je serais allé aussitôt vous voir et tâcher, non pas de vous consoler, mais de diminuer votre chagrin en le partageant; mais je suis condamné à l'immobilité depuis que je suis de retour à Bade; la goutte (6) m'a repris et je ne puis songer à faire un aussi long voyage. — Cela va mieux pourtant et certainement j'irai à Rougemont dès qu'il me sera possible de le faire...

Je reçois dans ce moment la lettre du 28. Je te remercie d'avoir pensé à moi et je suis heureux de voir que tu commences à te résigner. Comme tu le dis très bien, c'est déjà un pas en avant que d'être arrivée à terme, après tes deux premières fausses couches (7) et il faut espérer qu'avec des soins et de la prudence tu finiras par rompre ce mauvais sort. Ce qui t'arrive est pénible, bien pénible, mais ce n'est pas exceptionnel.

Remercie de ma part Mme Bruère (8) des bontés qu'elle a eues pour toi — et que j'attendais du reste de son excellent cœur. Embrasse aussi Gaston et qu'il prenne courage, ainsi que toi. Je te promets de t'écrire souvent et dès que je pourrai le faire tu me verras arriver. Pour le moment, c'est à peine si je puis tolérer les pantoufles; mais cela s'en va quelquefois aussi vite que cela vient. Je t'embrasse de tout

(6) Qui l'avait frappé pour la première fois à Bade en décembre 1866. A cette époque de Bade — années 60 — la plus heureuse, comme nous le verrons, de la vie de Tourguéneff, fréquentes sont ces plaintes contre le mal qui, sous différentes formes d'une malheureuse hérédité, faisait pressentir la terrible maladie qui devait l'emporter.

(7) Tourguéneff, en bon père de famille, tenait au courant de ces menus faits des amis de Paris, Flaubert entre autres.

(8) La belle-mère.

mon cœur et te prie notamment d'avoir bien soin de ta santé.

Ton père qui t'aime,
I. TOURGUÉNEFF.

Badé, Tiergartenstrasse, 3.
Ce 10 août 1868.

Chère fillette,

Ta lettre du 4 août m'a apporté de la consolation, tout en me montrant combien ton dernier malheur t'a profondément attristée : ta santé va bien, — et c'est l'essentiel. Ne crois pas que ce qui t'arrive soit tout à fait exceptionnel : c'est généralement la suite d'une première fausse couche. Mme Richter (9) est absolument dans le même cas que toi — et elle n'est même pas arrivée à terme. Ainsi résigne-toi et espère.

J'ai écrit à Moscou pour la lettre de Gaston; je ne doute pas qu'il ait partagé tous mes sentiments — et je lui serre bien cordialement la main.

Ma scélérate de goutte se retire à la façon des Parthes, en me lançant des traits. Je ne puis encore préciser le jour où je pourrai faire mon voyage de France. En attendant, je ne puis pas encore mettre de botte — et la chasse est ouverte sans moi (10).

Présente mes meilleurs compliments à toute la famille. Je t'avertirai l'avant-veille de mon départ. Je t'embrasse bien tendrement, ainsi que Gaston.

Ton vieux papa,
I. TOURGUÉNEFF.

Bade, Tiergartenstrasse, 3.
Lundi, septembre 1868.

Chère fillette,

Je ne t'ai pas répondu sur-le-champ, parce que je voulais attendre le moment où je pourrais te donner de meilleures

(9) La fille de Meyerbeer, Cornélie.

(10) Tourguéneff fut un chasseur passionné pendant toute sa vie. Ses chasses en Russie sont connues par ses livres. Il les continuait en Allemagne et en France, où il louait des chasses pour lui et pour ses amis, dont Viardot et Chamerot (mari de Didie).

nouvelles. J'ai eu une nouvelle rechute de ma goutte, qui m'a tenu au lit pendant cinq jours et ne puis encore poser le pied à terre! Malheureusement ce n'est pas encore fini : mon accès de l'année passée m'a duré trois mois avec quatre rechutes; je ne suis encore qu'à la fin de mon second mois, et ça a été ma troisième rechute : ainsi tu vois que la perspective n'est pas rose. Mon médecin me dit que j'ai une goutte *atonique*, c'est-à-dire que c'est une goutte moins aiguë que d'ordinaire, mais plus longue; voilà tout ce qu'il a pu faire jusqu'à présent pour ma guérison. Tu peux t'imaginer que je ne suis pas extrêmement radieux — nous sommes en pleine chasse — et je ne vois les perdreaux que sur la table, — pour ne pas les manger, car c'est défendu à un goutteux.

Les nouvelles que tu me donnes de ta santé me consolent un peu. Te voilà remise — c'est déjà beaucoup, — mais je ne vois pas pourquoi tu ne te paierais pas quinze jours de bains de mer; septembre est la vraie saison, — c'est le moment de l'arrivée du courant maritime le Gulf Stream. — J'applaudis fort à ta résolution de t'occuper de musique; dans toutes les situations de la vie — même dans celle de mère de famille et j'espère bien que tu finiras par y arriver — il est des moments où il faut savoir se suffire à soi-même et tirer ses occupations de son propre fond.

Tu comprends que je ne puis pas, à mon grand regret, fixer dès à présent l'époque de mon arrivée; cela sera *quando Dios quiere*. Je t'en avertirai immédiatement.

Je t'embrasse bien tendrement ainsi que Gaston et te prie de faire mes amitiés à tes parents.

Ton père,
I. TOURGUÉNEFF.

Bade, Tiergartenstrasse, 3.
Dimanche, ce 27 septembre 1868.

Je viens de recevoir ta lettre, chère Paulinette, et puis enfin t'annoncer que ma goutte m'a quitté et que j'ai déjà été deux fois à la chasse. Je serai bien content de te voir et ne demanderais pas mieux que de t'offrir l'hospitalité ici;

seulement la maison est à son terme et ce n'est pas le moment de voir Bade. Tu le connais, mais ton mari devrait y venir au moment de son plus grand éclat. Tu me parles de ton intention d'aller à Paris au mois de novembre : ce serait peut-être ce qu'on pourrait faire de mieux, si de mon côté j'allais y passer à cette époque une dizaine de jours : on pourrait s'amuser un peu. Si je partais dès à présent, il faudrait renoncer au meilleur temps pour la chasse et ce serait, je l'avoue, une privation pour moi. Ecris-moi tes idées définitives là-dessus et nous nous arrangerons.

J'ai écrit dernièrement à Mme Innis; présente mes amitiés à tes parents. Je t'embrasse, toi et Gaston, et suis fort heureux d'apprendre que tu vas bien.

Ton vieux goutteux de papa,

I. TOURGUÉNEFF.

Mérimée écrit de Montpellier à Mme Delessert le 11 octobre : « J'ai reçu les nouvelles de M. Tourguéneff. Il rapporte de Russie une nouvelle, autre que celle qu'il m'avait annoncée. » Le 10 octobre Mérimée écrit à Tourguéneff : « Vous me parlez du *Roi Lear de la Steppe* comme si j'en savais le premier mot. Il y a longtemps que je n'ai rien su de vos projets. » (Lettre inédite communiquée par M. H. Mongault. *Lettres à la Famille Delessert*, p. 189).

Bade, Tiergartenstrasse, 3.
Dimanche, 25 octobre 1868.

Chère fillette,

Je me hâte de te répondre que la date fixée par toi me convient parfaitement : j'arriverai à Paris le 10 ou le 11 du mois prochain — « si Dios quiere »; je t'écrirai l'avant-veille de mon départ à Rougemont. Je descendrai, comme d'habitude, à l'hôtel Byron, rue Lafitte.

Ma goutte a disparu et j'ai, je l'espère, de la santé pour quelques mois.

Je t'embrasse ainsi que Gaston — et au revoir — bientôt.

I. TOURGUÉNEFF.

Strasbourg, Hôtel de la Maison Rouge.
Ce 8 novembre 1868.

Chère Paulinette,

Je suis ici depuis hier soir pour assister à un concert qui a lieu ce matin et je retourne à Bade après-demain. Ta lettre m'a été remise hier au moment de mon départ. — J'ai à te dire que mon voyage à Paris est fixé *irrévocablement* pour le *15* dans une semaine (à moins de maladie) — et comme je compte rester à Paris une semaine en tout, vous seriez bien gentils, Gaston et toi, de retarder votre départ de deux à trois jours, pour pouvoir rester plus longtemps avec moi. Je descends à l'hôtel Byron et je viens d'écrire à *Mme de Virgile* pour me retenir un bon petit appartement.

Ainsi — à bientôt. Je t'embrasse de tout cœur — toi et Gaston.

I. TOURGUÉNEFF.

Paris, le 5 décembre 1868.

Ma chère fillette,

Nous ne pouvons pas nous livrer aujourd'hui — Gaston, toi et moi — aux folles aventures : il faut remettre cela à *lundi*. Venez chez moi ce jour-là, à *midi*; je serai de retour de Rouen (10) à 11 h. 30; nous déjeunerons ensemble, et puis nous arrangerons notre plan de bataille pour la journée. Mais comme je ne veux pas passer sans te voir, donnons-nous rendez-vous à l'hôtel Byron aujourd'hui à 3 heures. En attendant, je t'embrasse.

I. TOURGUÉNEFF.
Samedi, 8 h. 30 du matin.

Il est curieux de citer ces lignes de Tourguéneff écrites à Mme Marie Milioutine dans une lettre de Carlsruhe le 19 novembre (1er décembre) 1868 :

Ma fille m'attendait à Paris; nous ne nous étions pas vus depuis longtemps et passions presque tout le temps ensemble. La matinée — les affaires, les courses (commissions, achats), — et la soirée le théâtre d'Offenbach à chaque instant et d'autres folies. Je fus pris comme dans un engrenage

(10) De chez Flaubert.

et commence seulement à présent à revenir à mon état normal.

Les deux dates ne concordent pas : il ne pouvait pas être à Paris le 5 décembre et écrire à Carlsruhe le 1er décembre qu'il s'était amusé follement à Paris (avec sa fille et son gendre). La date de la lettre publiée dans le *Premier Recueil des Lettres de I. S. Tourguéneff* par « la Société de Secours aux Hommes de Lettres et Savants » (Saint-Pétersbourg, 1884, p. 144) ne peut pas être exacte.

Carlsruhe, Hôtel du Prince Max.
Mardi, 8 décembre 1868.

Chère fillette,

Me voilà installé ici; j'ai trouvé un assez bon appartement et j'ai bien l'intention de travailler : il faut tâcher de gagner de l'argent. — J'ai reçu ta lettre et je regrette beaucoup que tu ne sois pas contente de ta santé; seulement tu es probablement comme moi à ton âge, tu t'écoutes trop et tu t'effraies facilement. Moi aussi, je me croyais en possession de toutes sortes de maladies — et je ne soupçonnais pas seulement celle que j'ai. Ce qui n'empêche pas qu'il faille se soigner et prendre toutes les précautions nécessaires.

J'attends avec impatience le résultat de l'inventaire (11) et ce que dira M. Vimont. En attendant, je vous embrasse tous les deux et vous souhaite tout ce qu'il y a de meilleur au monde.

I. TOURGUÉNEFF.

Carlsruhe, Hôtel du Prince Max.
Vendredi, 25 décembre 1868.

Chère fillette,

Je m'empresse de répondre à ta lettre. J'avais eu l'intention de t'envoyer, comme je l'ai fait plus d'une fois, cent francs pour tes étrennes; mais puisque tu désires des objets, je le ferai; seulement, je ne suis pas très sûr que cela arrive pour le jour de l'an. Car on ne trouve rien d'aussi bon ici qu'à Bade; il faut que j'y aille demain, il ne restera plus

(11) De la Cristallerie.

que cinq jours. — On ne fait pas de lampes comme tu la désires; toutes les bonnes lampes viennent de Paris : mais un cabaret et deux porte-bouquets te seront expédiés. En même temps, je prendrai mes informations pour le kirsch; je crois pourtant que le meilleur ne se vend qu'en bouteille.

Je suis content de voir que les affaires marchent un peu moins mal : je désire de tout cœur une prompte solution de vos démêlés avec M. Vimont et je te souhaite, ainsi qu'à Gaston, une nouvelle année, bonne et heureuse.

Je vous embrasse tous deux bien cordialement.

I. TOURGUÉNEFF.

Nous trouvons l'explication de ce séjour à Calsruhe de Tourguéneff dans sa lettre à Botkine — malade — du 18 février 1869 :

Voici bientôt trois mois que je suis à Carlsruhe : je suis venu ici avec la famille Viardot qui se trouve ici pour donner à la fille aînée (12) la possibilité de prendre des leçons de peinture, dans laquelle elle fait des progrès exceptionnels. Je t'envoie sa photographie pour te donner une idée combien elle devient délicieuse. A propos, toute la famille Viardot te salue amicalement. — Notre seconde opérette (13) — *Le Dernier Sorcier* — sera représentée (en traduction allemande) au Théâtre de Weimar, le 8 avril : Liszt est fortement intrigué par la musique de Mme Viardot, laquelle est effectivement charmante, et il fait lui-même l'instrumentation de plusieurs numéros. J'irai — cela va sans dire — vers cette époque, je m'agiterai et tremblerai comme je ne l'ai jamais fait pour moi-même. Si l'opérette plaît, cela encouragera Mme Viardot et servira, peut-être, de début d'une nouvelle carrière pour elle — celle de compositeur.

Carlsruhe, Hôtel du Prince Max.
Dimanche, 3 janvier 1869.

Chère Paulinette,

A la suite d'un malentendu qui serait trop long à expli-

(12) Claudine (Didie).

(13) Tourguéneff a écrit les paroles de plusieurs opérettes que Mme Viardot a mises en musique et qui ont été jouées à Weimar et à Bade devant des grands personnages et têtes couronnées allemandes. Tourguéneff, lui-même, y jouait, ce qui lui fut reproché surtout par les Russes.

quer, Stuffer (le grand faiseur de bois sculpté à Bade) ne t'enverra la cave et les flambeaux que demain, — de façon que tu ne les recevras que dans une semaine. Ce retard est désagréable, mais tu ne perdras rien pour attendre.

Tiens-moi au courant de vos affaires et tâche de ne pas considérer l'avenir sous les couleurs trop sombres. Je t'embrasse ainsi que Gaston et suis pour toujours

Ton vieux bonhomme de père,

I. TOURGUÉNEFF.

Carlsruhe, Hôtel du Prince Max.
Ce 13 janvier 1869.

Chère Paulinette,

Tu te seras probablement fort étonnée en recevant une boîte à bijoux au lieu de *cave*; c'est que les *caves* qu'on a ici *viennent toutes de Paris*, et celles du cru que j'ai vues sont d'une laideur désespérante. Enfin, j'espère que tu n'es pas trop fâchée du change. — Ecris-moi si tout est bien arrivé à ton adresse (il y avait aussi les flambeaux pour ta belle-mère) et dis-moi ce que tu as payé pour les frais de transport et de douane : c'est naturellement moi que cela regarde. Le kirsch ne tardera pas à arriver non plus.

Donne-moi de tes nouvelles : comment allez-vous avec Gaston? Ma santé n'est pas mauvaise. Je travaille assez ferme et je t'embrasse.

I. TOURGUÉNEFF.

Carlsruhe, Hôtel du Prince Max.
Lundi, 22 février 1869.

Chère fillette,

Je suis en retard pour répondre à ta lettre du 12; mais j'ai travaillé tous ces jours-ci comme un nègre pour rattraper le temps perdu, et j'ai abattu furieusement de besogne. Je suis heureux d'apprendre que les affaires vont un peu mieux; quant au reste, il faut de la patience et encore de la patience!

Je viens à Paris entre le 15 et le 25 du mois prochain; tu seras avertie d'avance. Nous pourrons nous voir soit à Paris, soit à Rougemont.

Je suis tout étonné que tu n'aies pas reçu ton kirsch; je

vais sur-le-champ en écrire à Bade, à mon fournisseur ordinaire.

En venant en France, je t'apporterai de la bonne musique allemande, — mais l'aimes-tu?

En attendant, je vous embrasse tous les deux, Gaston et toi. Portez-vous bien et jouissez de la vie.

I. TOURGUÉNEFF.

Carlsruhe, Hôtel du Prince Max.
Lundi, 8 mars 1869.

Chère Paulinette,

J'ai reçu ta lettre et j'y réponds. J'arrive le 20 ou le 21 mars à Paris et j'y reste une dizaine de jours tout au plus. J'irai te voir à Rougemont dès que je serai arrivé et j'apporterai avec moi l'argent que je vous dois, de la musique allemande et ce que je pourrai trouver de mes livres à Paris. Quant au kirsch, tu le recevras *avant* mon arrivée.

En attendant, porte-toi bien, sois de bonne humeur et accepte la vie — telle qu'elle arrive.

Je vous embrasse tous les deux.

Ton père,
I. TOURGUÉNEFF.

Paris, Hôtel Byron, rue Laffitte.
Lundi, 29 mars 1869.

Chère fillette,

J'arriverai *jeudi* à Rougemont avec la bourriche d'huîtres et celle que me donnera ta belle-mère. J'apporterai aussi la musique. Mais je compte prendre le train de 6 h. 35 m. et venir à Rougemont pour le moment du déjeuner; je veux rester avec toi le plus longtemps possible, car je suis forcé de repartir dès le lendemain *vendredi*. Je *dois* quitter Paris *samedi*.

A bientôt, au revoir, je t'embrasse ainsi que Gaston.

I. TOURGUÉNEFF.

Bade, Tiergartenstrasse 3.
Vendredi, 23 avril 1869.

Chère fillette,

Je suis, en effet, un gros paresseux, d'autant plus inexcusable que la représentation à Weimar a été très belle, le

succès considérable et que le *Dernier Sorcier* nous a fait à nous-mêmes la plus agréable impression. La Reine de Prusse, le Grand-Duc et la Grande-Duchesse de Weimar ont été féliciter Mme Viardot, et le Grand-Duc lui a commandé pour la saison prochaine un véritable opéra en trois actes, dont je dois écrire le texte.

Je t'envoie un fragment de l'affiche; tu n'auras pas tellement oublié l'allemand que tu ne puisses la lire et la comprendre. Je t'envoie aussi deux photographies de Claudie et de Marianne; je n'ai pas sous la main celle de Paul (14).

Je suis de retour ici depuis cinq jours et j'héberge en ce moment toute la famille Viardot; on nettoye leur maison de fond en comble; cela durera encore trois ou quatre jours. Je ne quitterai plus Bade jusqu'à l'hiver.

Je serai très enchanté de te voir à Bade, mais à *une seule condition* : c'est que tu ne renouvelles pas tes caprices passés et que tu ailles visiter Mme Viardot. — Si tu n'as pas l'intention de le faire, il serait mieux de ne pas venir à Bade, car ce serait là une offense que je ne pourrais tolérer. — Je te le répète, *cette condition est indispensable* : tu ne voudrais pas toi-même me placer dans une situation impossible.

En attendant, je te souhaite ,ainsi qu'à Gaston, toutes les prospérités imaginables et je vous embrasse tous les deux cordialement.

I. TOURGUÉNEFF.

Bade, Tiergartenstrasse 3.
Jeudi, 5 juin 1869.

Chère Paulinette,

Je viens d'apprendre avec un vif chagrin le résultat peu heureux de votre affaire avec M. Vimont. Il est évident que si la Sté « Vimont et Bruère » n'a pas été publiée — ce qui m'étonne assez, je l'avoue — il ne peut manquer de gagner son procès, et il est presque inévitable que ce sera lui qui sera nommé gérant. Tu ne me dis pas positivement combien de temps durera la liquidation et à quelle époque aura lieu le bail; mais je pense bien qu'une fois sorti de Rougemont,

(14) Le dernier enfant de Mme Viardot.

le mobilier, etc., vendu ou transporté, vous ne penserez pas à vous y remettre de nouveau : ce serait trop de frais et d'embarras. Aussi attendrai-je avec anxiété le résultat du procès (15) d'après-demain — et je te prie de me l'écrire tout de suite. Tout cela est d'autant plus pénible que cela vous arrive au moment où les affaires commençaient à bien marcher. Je ferai tous mes efforts pour trouver quelque chose de convenable pour Gaston — quoique le peu de liaisons que j'ai en France et mon éloignement rendent la réussite assez difficile. — Tu sais aussi bien que moi que j'ai fait pour toi tout ce que j'ai pu; je n'ai aucun capital disponible en ce moment — et ce n'est qu'avec les plus grands sacrifices qu'il me serait possible de réaliser une petite partie des 50.000 francs que je te dois. Avec les six mille francs que te rapporte ta dot — et qui sont intacts — on pourra attendre des temps meilleurs. — En tout cas — il faut commencer par savoir si tout se décidera vendredi.

Je vous souhaite bonne chance et je vous embrasse tous les deux. Ecris-moi aussitôt.

Ton père,
I. TOURGUÉNEFF.

Bade, Tiergartenstrasse 3.
Mardi, 22 juin 1869.

Chère Paulinette,

Je commençais à m'inquiéter de ne pas recevoir de nouvelles, quand ta lettre est venue m'apprendre que tout est remis au commencement de juillet. Je voudrais, s'il était possible, que vous gardassiez le bail, à moins que les enchères ne montent trop haut; c'est au moins quelque chose d'assuré, d'autant plus que les affaires s'étaient améliorées dans les derniers temps. Gaston ne doit pas penser à s'expatrier; je ne vois rien qui puisse lui convenir, — hors de France; quant à lui trouver une place en France même, je ne demande pas mieux que d'user en sa faveur de mon faible crédit, — tout le temps regrettant le peu d'importance des relations que j'y ai conservées (16). Enfin, nous verrons ce

(15) Avec son associé.
(16) Ce n'est qu'au retour en France avec les Viardot, après la guerre de 1870, que le cercle des relations et des amitiés de Tourguéneff à Paris s'est développé et agrandi.

qu'il y aura à faire, et tu peux être sûre que je ferai tout ce qui dépendra de moi. — Mais tâchez de rester à Rougemont, dans une position nette et assurée.

Tu sais que j'avais l'intention d'aller en Russie, où ma présence est nécessaire; mais voilà que le docteur croit avoir découvert que j'ai une maladie de cœur et ne veut pas que je bouge d'ici. Le fait est que depuis quelque temps je me sens quelque chose de bizarre au cœur. Le docteur promet de me guérir, mais mon voyage est renvoyé aux Calendes grecques.

Cela me contrarie d'autant plus que c'était pour moi le seul moyen de rapporter un peu d'argent. L'année s'annonce fort mal; tout le seigle a péri, et, si le froid continue, on n'aura ni avoine, ni froment. Je me vois dans l'impossibilité de tenir la promesse que je vous ai faite, avant l'hiver. Je le regrette beaucoup, mais à l'impossible nul n'est tenu.

J'espère encore que tout ira bien et que vous resterez à Rougemont.

En attendant, je vous embrasse tous les deux bien cordialement et vous souhaite santé et bonne humeur.

I. TOURGUÉNEFF.

Badè, Tiergartenstrasse 3.
Lundi, 12 juillet 1869.

Chère Paulinette,

J'avais reçu le télégramme et j'attendais avec impatience la lettre. Je suis heureux de voir que tout s'est *assez bien* arrangé : dans la vie, c'est tout ce à quoi l'on doit prétendre; le mieux doit être reçu avec reconnaissance, comme un cadeau inattendu. J'espère que les affaires iront assez bien à Rougemont pour que vous y restiez : au moins, c'est du certain. Je vais faire tous mes efforts pour pouvoir tenir ma promesse dans le courant de cette année et vous aider à payer les 15.000 francs dus au premier janvier.

Je te prie de faire mes amitiés à toute la famille et je vous embrasse tous les deux bien cordialement.

I. TOURGUÉNEFF.

Bade, Tiergartenstrasse 3.
Dimanche, 22 août 1869.

Chère fillette,

Par je ne sais quelle fatalité, la lettre que tu m'avais écrite de Pornic le 13 ne m'arrive qu'en ce moment : elle a eu des malheurs à la poste. Comme tu m'écris que tu ne restes à Pornic que jusqu'au 23 ou 24, je doute fort que ce mot que je t'écris à la hâte puisse t'arriver et cela me chagrine, d'autant plus que je ne puis y mettre les 100 francs que tu me demandais, vu l'incertitude. Si pourtant tu étais encore à Pornic, emploie 100 francs à te faire des achats et je te les rembourserai dès que tu seras à Rougemont.

Je suis content de voir que tu vas bien; quant à moi, mon cœur me laisse à peu près tranquille; mais ce qui est bien ennuyeux, c'est qu'on ne veut pas me permettre de chasser! Enfin, il faut se résigner. Quant à la goutte, il n'en est plus question.

Ecris-moi dès que tu recevras ce mot; je ne sais pas encore quand je pourrai venir à Paris. Je t'embrasse ainsi que ton mari, et j'espère que vos affaires vont bien.

I. TOURGUÉNEFF.

Bade, Tiergartenstrasse 3.
Mercredi, 13 octobre 1869.

Chère fillette,

J'ai reçu ta lettre et je suis très content de voir que vous allez bien tous deux et que les affaires, aussi, ne vont pas mal. Avec de la patience et de la persévérance on finit souvent par triompher.

Je compte venir à Paris vers la mi-novembre, et puisque la montagne ne vient pas à Mahomet, Mahomet ira à la montagne, c'est-à-dire que j'irai à Rougemont. Mais pourquoi ne veux-tu pas que j'aille rue de Bruxelles avant de t'avoir vue? C'est mystérieux (17) : mais je m'y conformerai, sans très grande peine.

(17) Les premières difficultés dans les affaires de son gendre furent aplanies grâce à son aide en 1869, quatre ans après le mariage. Cette année est le début des malentendus de Paulinette avec ses beaux-parents ou plutôt avec sa belle-mère qui ne cachait pas sa *préférence partiale* pour son second fils. L'année 1870, année de la guerre, ébranlera définitivement la situation de Gaston et de Paulinette ainsi que les relations de Paulinette avec sa belle-mère. Et ce sera l'origine du second drame de Tourguéneff, — celui de sa fille.

Je ferai tout mon possible pour venir à votre aide à l'échéance du 31 décembre, — sinon pour toute la somme, du moins pour une partie.

Ma santé est passable et de temps en temps je me risque d'aller à la chasse.

Je t'embrasse, ainsi que Gaston : au revoir!

I. TOURGUÉNEFF.

IX

Bade, Tiergartenstrasse 3.
Vendredi, 28 octobre 1870.

Ma chère Pauline,

Ta lettre est bien désolée — et je le conçois; ta position est très dure et je partage toutes tes terreurs, surtout quand je vois ton mari obligé d'aller à la guerre : aussi ne veux-je pas relever les reproches que tu me fais de ne plus songer à toi. Je veux te prouver par des faits que je songe à toi plus que jamais. Je commencerai par des conseils.

Tes beaux-parents ont fort mal agi en te retenant la moitié das obligations russes : mais c'est le cas — ou jamais — de faire bonne mine à mauvais jeu. Tu ne peux pas les forcer à te les rendre et, si tu te brouilles avec eux, c'en est fait de l'héritage de Gaston. Ainsi, renferme en toi ta colère, d'autant plus qu'avec la fin de la guerre il n'y aura plus de raisons pour eux de garder ces obligations, car je ne puis supposer que M. Bruère veuille dépouiller son fils (18).

Reste là où ton mari te dira de rester : à Vendôme ou au Mans — et s'il te dit de rester avec tes beaux-parents, fais-le. Crois-tu que tu pourrais aller quelque part loin de ton mari? Mais tu mourrais d'inquiétude. En supposant même que je puisse pénétrer jusqu'à toi — et que je t'emmène à Bade, — vois quelle vie ce serait pour toi. — Ainsi, je le répète, reste dans le voisinage de ton mari et là où il te dira.

Vient la question d'argent. Ta pension est toute prête entre mes mains, et je l'aurais envoyée immédiatement à M. Griffin, si tu n'avais ajouté dans ton post-scriptum : « *Nous sup-*

(18) L'espoir de Tourguéneff ne fut pas réalisé. Cette année de la guerre fut le début de la vie de déboires de Paulinette.

posons qu'il est bien — mais nous ne le connaissons pas » — et s'il n'avait écrit dans sa lettre à moi les mots suivants : « We have already assured Madame Bruère we shall be happy to pay at sight any drafts she may draw upon us for the amounts of all the invoices — and that we do not wish *any credit* upon the last sendings. »

Tu m'écris qu'il vous doit 2.000 francs : demande-les-lui; de mon côté, je lui écris dans le même sens; et quant aux 2.400 francs, je te les enverrai moi-même, soit par son entremise, soit par celle d'un banquier, quand je serai à Londres, ce qui aura lieu au plus tard dans dix jours d'ici. — Si Griffin t'envoie les 2.000 francs, tu auras de quoi subvenir à tes dépenses pendant la première quinzaine; et s'il ne te les envoie pas, malgré sa promesse, ce sera une preuve qu'on aura bien fait en ne lui confiant pas les 2.400 francs. — Je ne puis encore te donner mon adresse à Londres, mais tu peux m'écrire à l'adresse de Mme Viardot qui y est déjà : « Londres, 8 Upper Seymour Street, Portman Square ».

Maintenant, je te répète encore une fois, et crois-moi, je t'en prie, malgré les « flammes » de Châteaudun : *là où l'on ne leur résiste pas à main armée, les Prussiens ne touchent à rien et ne font pas de mal* (témoins Reims, Nancy, Lunéville — et une foule d'autres endroits). Aussi je ne crois pas Rougemont menacé le moins du monde — et ce ne sont pas les Prussiens qui dévasteront ta maison. Tu as assez de terreurs réelles pour ne pas t'en créer d'imaginaires.

To be troubled in the trouble
Only makes the trouble double (19).

Ainsi reste tranquille, autant que cela est possible — et ne doute pas de mon attachement pour toi. Je t'enverrai encore par l'intermédiaire de ce M. Griffin avant de quitter Bade, et je t'écrirai le jour de mon arrivée à Londres.

Attends, du courage, — je vous embrasse tous les deux et au revoir dans des temps meilleurs.

I. TOURGUÉNEFF.

(19) Qui se trouble lors des troubles —
Rend le trouble double.

Londres, 4 Bentinck Street,
Mancheter Square.
Ce 22 novembre 1870.

Voici une semaine que je t'ai écrit, chère Paulinette, pour t'avertir qu'il y a 45 livres (1.125 fr.) à la disposition de Gaston chez les banquiers frères Gouin à Tours (j'ai remis ici l'argent au banquier Coutte) et je n'ai pas encore reçu un mot de réponse de toi! — D'après les dernières nouvelles, les Prussiens sont tout autour de Châteaudun et cela me donne beaucoup d'inquiétude. Je crains fort que ma lettre ne se soit égarée en route et j'écris de nouveau aujourd'hui à tout hasard. — J'ai reçu la lettre que tu m'avais envoyée à Bade. J'approuve fort ta résolution de ne pas te séparer de ton mari et je te prie de croire que c'est une erreur de plume qui m'a fait écrire 2.400 au lieu de 2.500. Je sais bien que je te dois 50.000 francs à 5 %. Ton mari et toi, vous vous trouvez maintenant dans une position difficile qui doit te faire prendre en pitié les terreurs que tu avais au temps jadis, quand tout était pacifique et prospère. J'espère que vous sortirez plus forts et meilleurs de cette épreuve — et dans tous les cas, tu dois savoir que tu as un père qui ne te laissera pas manquer de pain. Ainsi, l'important est de conserver la bonne santé et la bonne humeur. Avec cela, on traverse tous les dangers.

J'attends avec impatience un mot de toi pour savoir si je puis t'envoyer de l'argent par la même voie. Je crains fort que les Prussiens ne s'emparent de Tours avant une semaine, — et alors où ira le gouvernement?

Je t'embrasse avec tendresse ainsi que ton mari. J'ai maintenant deux chambres confortables et je vais rester ici encore six semaines.

Un père qui t'aime,
I. TOURGUÉNEFF.

Londres, 4 Bentinck Street,
Mancheter Square.
Mercredi, 21 décembre 1870.

Chère Paulinette,

Ta lettre, que je n'ai reçue qu'avant-hier (elle a mis

13 jours à m'arriver), m'a rempli de mécontentement; je commençais à m'inquiéter beaucoup sur ton compte, voyant qu'on se battait (et qu'on se bat encore) constamment autour de Rougemont. Je suis très heureux que tu aies touché l'argent que je t'ai envoyé; je tiens le reste de la somme à ta disposition et je te l'enverrai dès que tu me diras de le faire. Je reste ici encore trois semaines — peut-être un mois — ainsi tu as de la marge. J'espère qu'il n'est arrivé et qu'il n'arrivera rien de désagréable à ton mari. C'est une terrible épreuve qu'il faut tâcher de traverser avec patience et courage. Je ne crois pas que cela puisse durer aussi longtemps encore que cela a duré, mais il est impossible de rien prévoir pour le moment.

Donne-moi de tes nouvelles aussi souvent que possible; embrasse Gaston de ma part et ne doute jamais de mon inaltérable affection pour toi.

I. TOURGUÉNEFF.

P. S. — Je ne sais si je t'ai dit que Mme Innis est allée en Russie avec une famille anglaise.

Londres, 4 Bentinck Street,
Mancheter Square.
Ce 2 février 1871.

Chère Paulinette,

Aussitôt après avoir reçu ta lettre, je suis allé chez M. Devaux et lui ai exposé la chose en question : il m'a répondu qu'en effet le reçu des 60 livres sterling s'était égaré pendant ce temps, *mais qu'il avait télégraphié à M. Naudin à Nantes et que tu as touché l'argent.* Cela me paraît louche et, avant que tu ne confirmes cette réception, je ne me risquerai pas à lui confier les 1.000 francs dont je t'ai parlé... Mais comme je dois quitter Londres dans quatre ou cinq jours au plus tard, je n'aurai plus le temps de recevoir ta lettre. Aussi voilà ce que je vais faire. Je laisse l'argent — 1.000 francs — *chez M. Viardot,* — tu lui écriras (Devonshire Place 30, Portland Place) et tu lui diras comment et en quel nom placer ou envoyer cet argent. Il remplira ta commission sur-le-champ.

Quant à moi, écris-moi à l'adresse suivante : A M. Paul

Annenkoff, Saint-Pétersbourg, rue Italianskaïa, Maison Ovsiannikof. — Pour remettre à M. I. Tourguéneff.

Je t'écrirai dès que je serai arrivé. Quant à ta nouvelle demande, faite par M. Bruère, elle est absolument inexécutable. J'avais déjà envoyé les deux lettres en question à Berlin, avant qu'on ne sût où était le prisonnier. Quant à l'interner en France, en présence des nombreux manquements à la parole donnée que les Prussiens reprochent aux Français, il ne faut pas y penser un seul instant. Du reste, comme on commence à avoir une lueur d'espoir et à entrevoir la possibilité d'une fin de guerre, ce n'est peut-être plus si urgent.

Portez-vous bien tous les deux — c'est là l'essentiel — tout le reste peut se réparer. Je t'embrasse ainsi que Gaston. Au revoir peut-être à la fin d'avril!

I. TOURGUÉNEFF.

Berlin, Hôtel Saint-Pétersbourg.
Mercredi, 5 avril 1871.

Chère Paulinette,

Je viens d'arriver ici; ta lettre m'a été remise il y a deux jours, à mon passage pour Saint-Pétersbourg. Les désastres que tu m'annonces sont très graves; Dieu merci, ils sont pourtant moindres qu'on me l'avait dit — et puis, ce qui est le plus important, vous êtes tous les deux en bonne santé! Maintenant, venons vite à la question d'argent. Mais avant je te supplie de te pénétrer bien d'une chose : c'est que je ne dis jamais que la vérité et que je suis persuadé, jusqu'à preuve du contraire, qu'on me dit la vérité! Aussi c'est pour le moins inutile de ta part de supposer que j'ai cru que « c'était pour rire » — tes demandes; je vois bien que vous avez besoin d'argent, mais écoute ceci : *il m'est impossible* de prendre 10 à 15 mille francs sur mon revenu annuel ; il faut donc ou vendre ou emprunter. J'ai essayé de vendre une partie de mon bien l'année passée et cette année-ci; l'année passée je n'ai pas réussi *du tout;* cette année-ci, je n'ai pas *encore* réussi, — de façon que j'ai été obligé de donner à mon ami M. Massloff un plein pouvoir pour achever la vente. *J'ai tout lieu de croire* qu'elle sera conclue — et alors

ce n'est pas 10.000 francs, c'est toute la somme que je pourrai te payer. Mais la chose n'est pas encore faite. J'ai voulu emprunter de l'argent à mon frère, qui est riche à millions (20). Il m'a refusé! Tout ce que je puis faire dans cet état de choses, c'est : 1° de t'envoyer de Londres, dès samedi ou dimanche, un acompte de 5.000 francs; 2° de t'exhorter à la patience. Venir moi-même avant que l'état de choses qui existe à Paris ait pris fin serait absurde; du reste, il est probable que cela ne durera pas longtemps. Dès que je pourrai, je viendrai. En attendant, écris-moi — 30, Devonshire Place, Portland Place, Londres. Et surtout aie de la patience : ces 5.000 francs te donneront un petit coup d'épaules, puis, peut-être, la grande vente se fera; alors nous serons hors de la bourrasque.

Je vous embrasse tous les deux tendrement et au revoir.

Ton père qui t'aime,

I. TOURGUÉNEFF.

P. S. — Je m'adresserai au même banquier de Londres ; pourtant si tu sais un meilleur moyen, écris-moi vite.

Baden-Baden, Villa Viardot.
Samedi, 18 novembre 1871.

Chère Paulinette,

Je suis encore ici grâce à une *troisième* rechute de goutte, mais je pars demain, je l'espère, et j'arrive à Paris lundi.

Je demeure ici, car ma villa est vendue et tout y est sens dessus dessous, le nouveau propriétaire, un banquier de Moscou, voulant la meubler à neuf, etc. A Paris, je demeurerai chez M. Viardot, rue de Douai, 48 (21). Je t'écrirai le lendemain de mon arrivée.

Je suis fort content de savoir que vous allez bien, — per-

(20) Le frère de Tourguéneff était très avare et dominé par sa femme; Ivan Tourguéneff ne comptait jamais sur lui. — Toutes les lettres de 1871 sont remplies de réponses aux demandes d'argent de Paulinette, les affaires de son mari allant de plus en plus mal. Tourmenté par ses demandes, par les accès de sa goutte, par les tribulations de l'après-guerre, Tourguéneff n'avait que le rare plaisir d'aller de temps en temps à Rougement voir sa fille et y chasser (il y avait loué une chasse), ainsi que d'attendre de nouveau de devenir enfin grand-père.

(21) Après la guerre, la vie des Viardot devint impossible en Allemagne. Le retour en France fut nécessaire. Tourguéneff revint avec eux à Paris.

sonnellement et comme affaires. J'espère vous revoir bientôt tous les deux.

En attendant, je vous embrasse très sincèrement.

I. TOURGUÉNEFF.

Paris, 48, rue de Douai.
Ce 1er décembre 1871.

Chère fillette,

Je suis ici depuis dix jours, mais comme j'ai eu une *quatrième* rechute de goutte le jour même de mon arrivée, je n'ai pas voulu t'en parler. Maintenant je crois que c'est passé pour tout de bon, mais je ne suis sorti pour la première fois qu'il y a trois jours. Je n'ai pas encore vu les grands-parents... J'irai demain peut-être. Je serais très heureux de te voir ainsi que Gaston, mais ne venez qu'à votre convenance. J'ai deux chambres dans la maison de Viardot — ou plutôt une, car l'autre n'est pas encore assez sèche — et toute la maison est encore sens dessus dessous. Tout s'arrangera petit à petit.

Je vous embrasse tous les deux et vous dis au revoir.

I. TOURGUÉNEFF.

P. S. — J'ai vu Mme Innis qui part demain pour Londres. J'ai vu aussi Mme Delessert qui va très bien.

Paris, 48, rue de Douai.
Ce 15 décembre 1871.

Chère Paulinette,

J'aurais dû te répondre plus tôt, mais j'ai été comblé de travail tout ce temps-ci, ce qui m'arrive rarement, comme tu sais. J'avais à achever de copier tout un petit roman, que mon éditeur de Pétersbourg réclamait sur-le-champ. Cela n'a pas été une petite besogne et pendant dix jours je ne me couchais qu'à 2 ou 3 heures du matin. Maintenant c'est fini; ma goutte aussi semble vouloir m'abandonner, et j'ai repris mon petit train-train habituel.

Je serai très heureux de te revoir au 31 décembre et nous tâcherons de passer gaiement ensemble la nouvelle année.

Je suis aussi très content d'apprendre que vos affaires marchent.

En attendant, je vous embrasse tous les deux et au revoir. Mes amitiés à M. Bruère.

I. TOURGUÉNEFF.

Installé à Paris et dans la suite à Bougival « dans la maison de Viardot », sa vie est entièrement confondue avec celle des Viardot, sauf pendant ses voyages presque annuels en Russie et ses visites personnelles chez ses amis, Zola, Flaubert, les Tourguéneff et quelques autres.

Paris, 48, rue de Douai.
Vendredi, 22 mars 1872.

Ma chère Paulinette,

Cela ne m'a pas amusé non plus de rester si peu avec toi, mais tout droit de la gare du chemin de fer je suis allé chez le dentiste qui m'a abîmé, de façon que j'ai été obligé d'aller chez un autre et cela n'est pas fini encore, et je souffre toujours de ma maudite dent, où une inflammation de périoste s'est déclarée, C'est fort ennuyeux, je t'assure, mais il n'y a d'autres remèdes que la patience.

J'espère que tu te soignes beaucoup; je te promets d'aller voir les beaux-parents avant Pâques et je réitère ma parole de ne pas partir sans aller te voir. En attendant, je vous embrasse tous les deux.

I. TOURGUÉNEFF.

Paris, 48, rue de Douai.
Mercredi, 27 mars 1872.

Chère fillette,

Voici les 2.000 francs promis. Tu m'en accuseras réception immédiatement. Je n'ai pas encore vu les beaux-parents, mais j'irai demain.

Je vous embrasse tous les deux.

I. TOURGUÉNEFF.

Moscou, Boulevard Pretchistenskoï,
Au Comptoir des Apanages,
Vendredi, 26 mai 1872.

Chère Paulinette,

Je reçois à l'instant ta lettre et je me hâte de te répondre,

tout en me disant que je suis un gros paresseux de ne t'avoir pas écrit jusqu'à présent.

Je ne demeure pas chez mon frère, quoique je le voie tous les jours; sa maison est encore en voie de reconstruction et j'ai accepté la vieille hospitalité de mon ami Masloff, qui est le chef du Comptoir des Apanages de Moscou. Mon frère se décide à quitter la Russie. Aussi tous mes plans sont tombés à l'eau. Je remercie beaucoup ce bon Gaston pour tout le mal qu'il s'est donné et de la lettre très détaillée et exacte qu'il a écrite et qui, par parenthèse, a lambiné en route. Je te prie de m'excuser de lui avoir donné tous ces tracas inutiles, vu la décision probable de mon frère; pourtant la chose peut encore être faite, si ce n'est pas pour ce lieu — pour un autre et si ce n'est pas pour le compte de mon frère — pour le mien. Pour le moment, tout est encore dans le vague. J'espère que la santé de Gaston est complètement remise; ce n'est pas le moment d'être malade.

Tu peux compter sur moi pour le baptême (22); quant aux 3.000 francs, je ne pourrai pas vous les envoyer avant la fin de juin; peut-être ne les rapporterai-je que moi-même avec la fameuse pelisse d'Astrakhan. Nous avons eu ici des sécheresses et des chaleurs terribles qui ont bien compromis les récoltes; il faut s'attendre à une mauvaise année et à de misérables petits revenus.

En attendant, je vous embrasse tous les deux de bon cœur et vous dis : au revoir!

I. TOURGUÉNEFF.

P. S. — Continue à m'écrire à l'adresse de mon frère : elle est plus facile, et la maison de mon frère est à deux pas d'ici.

Moscou,
Au Comptoir des Apanages,
Boulevard Pretchistenskoï.

Chère Paulinette,

J'ai reçu ton télégramme et j'ai envoyé immédiatement une réponse par l'entremise de Viardot, car on ne voulait pas recevoir ici de télégramme direct à Cloyes. A l'heure qu'il

(22) Du premier enfant, une fille, Jeanne.

est, tu dois être complètement tranquillisée; je m'étonne que tu n'aies pas eu de mes nouvelles. Je t'ai écrit deux fois : une fois de Pétersbourg et une seconde fois de Moscou. Je te disais dans cette seconde lettre qu'il fallait abandonner toute idée de voir mon frère venir s'établir en France et surtout de lui voir faire pour cela la moindre dépense (23); il est devenu plus avare que jamais — maintenant qu'il n'a plus personne : il empile ses écus, se refuse tout et ne changera pas de genre de vie. Chacun prend son plaisir où et comme il le trouve — et il n'y a rien à changer à tout cela.

J'avais compté aussi un peu sur lui pour ces 3.000 francs que je t'avais promis, mais j'avais compté sans mon hôte — et sans la mauvaise récolte qui s'annonce. Pourtant je ne désespère pas de t'apporter au moins une partie de cette somme, quand j'irai à Rougemont baptiser le gros poupon que tu ne manqueras pas de te donner.

En attendant, porte-toi bien et, le cas échéant, ne manque pas de m'envoyer un télégramme. Je vous embrasse tous les deux et je n'oublierai pas l'astrakan.

I. TOURGUÉNEFF.

Moscou, Boulevard Pretchistenkoï,
chez M. Massloff.
Mercredi, 14/26 juin 1872.

Chère Paulinette,

Je reçois ta lettre à l'instant. Je suis content de voir que tes inquiétudes se sont calmées — et j'attends avec impatience quelque bon télégramme bien joyeux.

Je reste ici encore cinq ou six jours grâce à un accès de goutte qui est venu comme la foudre il y a une semaine et qui me cloue au sopha. Je ne m'y attendais pas, après la longue et dure attaque de septembre-octobre passée. Heureusement l'accès n'est pas trop fort et j'espère pouvoir mettre une pantoufle dès demain. Si rien ne vient se mettre au travers, j'arrive à Paris vers le 15 juillet — peut-être avant — et dare-dare j'irai chez toi.

Je suis chagriné de ne pouvoir t'envoyer l'argent que je t'avais promis, — bien spontanément — tu t'en souviens. Ni

(23) Paulinette espérait ainsi caser son mari chez son oncle.

Gaston ni toi, vous ne m'aviez rien demandé. Malgré tout, je ne désespère pas de pouvoir le faire, c'est-à-dire de t'apporter quelque argent. Nous avons une *très mauvaise* année qui s'annonçait magnifiquement; je n'y puis rien et il faut se résigner. Quant à mon frère, qui est certainement très riche, il ne me prêterait pas *50* francs — et tu parles de 50, 60.000! ! Mets-toi en tête qu'il a toujours été avare et que c'est maintenant un Harpagon qui donnerait des points à celui de Molière. De ce côté-là c'est fini, fini — et il ne faut jamais y penser un seul instant.

J'ai rempli jusqu'à présent tous mes engagements — et au delà — et je ne demande pas mieux que de continuer ainsi, mais on ne peut faire que ce qui est faisable.

Allons, à bientôt, je vous embrasse tous les deux très fort — et Dieu veuille que je te revoie en grand-père!

I. TOURGUÉNEFF.

Paris, 48, rue de Douai.
Mercredi, 10 juillet 1872.

Chère Paulinette,

Me voilà enfin de retour, boiteux grâce à la goutte, mais du reste bien portant. J'ai fait prendre de tes nouvelles chez les beaux-parents; on dit que tu vas très bien, j'en ai été enchanté; mais j'avais espéré que le grand pas avait été franchi. Dis-moi quand il faut que je vienne. J'ai apporté 1.500 francs. Veux-tu que je te les envoie ou bien pourrai-je les remettre ici? J'attends une réponse.

Je t'embrasse bien tendrement ainsi que Gaston.

I. TOURGUÉNEFF.

Saint-Valéry-sur-Somme,
Maison Ruhaut.
Mercredi, 23 juillet 1872.

Chère Paulinette,

J'ai eu le plus grand plaisir à recevoir la lettre du bon Gaston et je rends avec usure à la chère petite Jeanne le baiser qu'on m'envoie en son nom. Je suis très content de voir que tout marche bien; continue à être prudente et sage, et rien ne manquera à ton bonheur et au nôtre. Ma vilaine horreur de goutte me tient avec plus de ténacité que

jamais, et je t'écris de mon lit, ce que tu peux reconnaître à mon écriture, et ce qui fait que je ne puis encore fixer avec certitude mon arrivée à Rougemont; mais je ne tarderai pas une minute à t'annoncer ma convalescence. Encore un peu de patience et tout s'arrangera.

En attendant le plaisir de vous revoir tous, je vous embrasse tous les *trois* avec tendresse. J'espère pouvoir t'écrire bientôt.

I. TOURGUÉNEFF.

Saint-Valéry-sur-Somme,
Maison Ruhaut.
Ce 13 août 1872.

Chère Paulinette,

Je viens de recevoir ta lettre; je suis heureux d'apprendre que tout va bien. Ma goutte aussi fait mine de vouloir me quitter, après m'avoir tenu plus de deux mois. Je commence à marcher tout seul, comme une grande personne.

Je te prierai de choisir pour le baptême une autre époque que le 1er au 16 septembre : ce sont les seuls jours de chasse possibles et je ne veux pas encore abandonner tout à fait cet espoir. On pourrait baptiser la petite Jeanne soit plus tôt, soit plus tard. Un jour entre le 25 et le 28 ou 30 août serait peut-être ce qui me conviendrait le plus. Ou bien alors ce serait après le 10 septembre.

Dans tous les cas, j'espère te revoir et t'embrasser bientôt — et en attendant je vous embrasse tous les trois très tendrement.

I. TOURGUÉNEFF.

Saint-Valéry-sur-Somme,
Maison Ruhaut.
Ce 7 août 1872.

Chère Paulinette,

Je reçois ta lettre et voici à quoi je me suis arrêté et ce que je te propose : je viens à Rougemont le 10 septembre sans faute; si le baptême peut se faire à cette époque, tant mieux; sinon, il se fera plus tard, et je reviendrai faire mon office de parrain, mais dans tous les cas, je viens à Rougemont le 10.

En attendant, je t'embrasse tendrement, ainsi que Gaston et la petite Jeanne.

I. TOURGUÉNEFF.

P. S. — Mes amitiés à Mme Bruère.

X

Nous omettons quelques lettres où nous lisons toujours les demandes d'aide, d'argent et l'attitude étrange de la famille du mari.

Paris, 48, rue de Douai.
Mercredi, 5 mars 1873.

Chère Paulinette,

Décidément et plus que jamais je suis baptisé d'eau de morue. Voici bientôt une semaine que je ne sors pas; j'ai attrapé une abominable grippe avec toux, insomnie, etc. Je vais un peu mieux maintenant, mais il n'y a plus à manger à aucune bête fauve. Mon fusil ne retentira dans vos parages pas avant le mois de septembre.

Cela ne veut pas dire que je ne te verrai auparavant. J'espère bien arriver à Rougemont vers la fin de ce mois ou au commencement d'avril.

En attendant, je vous embrasse tous les trois avec tendresse. Portez-vous bien, c'est l'essentiel.

I. TOURGUÉNEFF.

Paris, 48, rue de Douai.
Ce 1er avril 1873, Mardi.

Chère fillette,

J'allais t'écrire pour t'annoncer que j'irai enfin te voir et voir aussi ma petite-fille, — qui, à ce qu'il paraît, fait des progrès étonnants, — vers le *milieu de la semaine* de Pâques, quand j'ai reçu ton billet. J'ai mérité les reproches qu'il renferme et je tâcherai de m'amender. Dans quelques jours je t'écrirai pour fixer la date précise de mon arrivée.

Je vous embrasse bien tendrement tous les trois.

I. TOURGUÉNEFF.

P. S. — C'est aujourd'hui le 1er avril; mais ma promesse n'est pas un poisson.

Paris, 48, rue de Douai.
Ce 4 avril 1873, Vendredi.

Chère Paulinette,

Voici mon plan! Samedi prochain, G. Flaubert et moi nous partons pour *Nohant*, le château de Mme Sand. J'y reste 3 jours jusqu'à mardi de la semaine de Pâques. Mercredi je pars et je voudrais arriver à Rougemont. Cela peut-il se faire? Pour aller chez Mme Sand, il faut prendre le chemin d'Orléans jusqu'à Châteauroux; au retour j'irai jusqu'à Orléans et je vois qu'il y a là un chemin de fer (celui de Chartres) qui traverse *votre* chemin de fer à la station de Voves. De Voves il faudrait redescendre à Châteaudun et à Cloyes. Tout cela est-il faisable? Sans rester des heures et des heures soit à Orléans soit à Voves? Je prie Gaston de prendre là-dessus les informations les plus précises et de m'envoyer le résultat de ce qu'il aura appris sur la possibilité. Ou bien serait-il plus simple de retourner à Paris et de repartir le lendemain pour Rougemont? — quoique le détour soit diablement grand. Je t'en prie, fais que Gaston me donne des renseignements exacts et sans tarder.

A revoir à bientôt dans tous les cas; je suis trop honteux d'avoir tardé si longtemps.

Je vous embrasse tendrement tous les trois.

I. TOURGUÉNEFF.

Paris, 48, rue de Douai.
Dimanche, 19 avril 1873.

Chère Paulinette,

Je ne t'ai pas écrit jusqu'à présent parce que je n'étais pas encore sûr du jour où je pourrai aller à Rougemont. Tu peux être parfaitement convaincue d'une chose : c'est que je ne partirai pas pour la Russie sans aller préalablement te voir; et il est plus que probable que ce sera dans le courant de cette semaine. Tu en seras avertie la veille.

Ainsi à bientôt, porte-toi bien. Je vous embrasse tous les trois.

I. TOURGUÉNEFF.

Paris, 48, rue de Douai.
Lundi, 21 avril 1873.

Chère fillette,

Ne m'arrache pas les yeux, avant tout! et sache que j'arrive chez toi — non pas demain — mais *Vendredi,* à 3 h. 40 (en partant de Paris à 11 h. 10 m.).

J'apporterai *toutes* les commissions et il y aura de l'argent pour la bourse de Jeanne.

Aie un peu de patience, il n'y a plus longtemps à attendre maintenant. Ce voyage à Nohant (24) m'a tellement éreinté que je n'ai pas eu le courage de repartir immédiatement.

Je vous embrasse tendrement tous les trois et au revoir!

I. TOURGUÉNEFF.

Paris, 48, rue de Douai.
Mercredi, 23 avril 1873.

Ta patience n'est pas à bout, chère fillette; toute la maison est malade ici; mais je suis grippé et par ce temps si froid je n'ose me mettre en route. Mon arrivée se trouve forcément remise à *Lundi.*

Ne te fâche pas trop; je finirai bien par arriver. En attendant je vous embrasse tous les trois.

I. TOURGUÉNEFF.

Paris, 48, rue de Douai.
Mercredi, 31 décembre 1873.

Chère fillette,

Je suis fort content que mes envois t'aient plu et je te remercie de l'envoi du lièvre et du lapin qu'on a trouvés très bons.

Si je n'ai pas pu tenir ma parole, c'est qu'il s'est produit dans la maison Viardot un événement auquel j'ai pris la plus grande part. Depuis hier Claudie est la fiancée de M. Georges Chamerot, propriétaire d'une grande imprimerie à Paris.

(24) Où il est allé avec Mme Viardot et ses enfants. Il y est retourné la même année en septembre, et il écrivait à Fet, le 13 septembre : « Je suis ici l'hôte de Mme George Sand... La maîtresse de céans est charmante et intelligente à l'extrême; à l'heure qu'il est, elle est une bonne petite vieille; elle est très affectueuse pour moi, et je lui suis cordialement attaché. »

C'est un bon et loyal garçon et je crois que le mariage sera heureux. C'est ce qui m'a retenu à Paris et ce qui m'oblige à t'envoyer d'ici mes meilleurs vœux pour l'année 1874, — à toi, à Gaston et à tous les trois.

Lundi, si Dieu me prête vie, je viens à Rougemont avec mon fusil et mon chien. Il faut pourtant que je chasse encore une fois avant la clôture. J'arriverai avec le train de 11 heures.

En attendant, je vous embrasse tous les trois.

I. TOURGUÉNEFF.

Cette année, comme les années précédentes et les années suivantes, les demandes d'argent et les annonces de son envoi se suivent, alternant avec des explications pénibles et des tendresses du père.

Le lecteur a pu juger par les dernières lettres de Tourguéneff à sa fille que les affaires de son mari périclitaient, que sa dot à elle s'en allait peu à peu pour payer les dettes de la cristallerie de Rougemont, et que Tourguéneff recevait de sa fille de fréquentes demandes d'argent. L'année qui va commencer — la dixième après le mariage de Paulinette — va montrer au pauvre Tourguéneff que sa fille et sa petite-fille risquent de « ne pas avoir de quoi subvenir à leurs besoins »... C'est le début du 2e drame de la vie de Tourguéneff : le malheureux sort de sa chère fille.

Paris, 50, rue de Douai.
Mardi, 14 décembre 1875.

Chère Paulinette,

Je t'avertis que s'il n'arrive quelque chose d'absolument imprévu, nous arrivons, le vieux papa Chamerot et moi, *samedi* à Rougemont pour y chasser dimanche. Nous prendrons le train de 11 heures; nous serons à Cloyes à 4 heures et quelques minutes. Dis à Gaston d'avoir la complaisance de prendre les mesures.

Je vous embrasse tous.

I. TOURGUÉNEFF.

Toutes ces années 70, Tourguéneff, à l'exception de ses voyages en Russie pour ses affaires littéraires et personnelles, tout en restant en contact avec son pays et ses amis russes, vivait en « parisien » avec les Viardot, formant avec Mme Viardot le centre de la « maison ». La vie heureuse de Bade n'est plus qu'un souvenir. La vie commune avec la « bien-aimée » s'est transformée, à peu près vers cette époque, en « habitude » que deux grandes *figures d'artistes,* d'un certain âge toutes deux, ne rompront pas, y sacrifiant même leurs tempéraments.

Le drame de Paulinette se précipite. Elle est peu à peu dépouillée — avec ses enfants — de tout ce qu'elle possède (sa dot). Elle est obligée en 1882 de fuir avec ses enfants. Pour que son mari ne puisse pas la trouver, elle s'enfuit, sur le conseil de son père, en Suisse, l'hôtel de la Couronne, à Soleure.

Tourguéneff, déjà gravement malade et lié par la vie régulière et disciplinée des Viardot, fera tout ce qu'il pourra, — mais pas tout ce qu'il aurait dû faire dans d'autres conditions, — pour sauver sa fille dans le malheur qui s'abattait sur elle et ses enfants.

Nous donnons ici les quelques lettres, plutôt pénibles à lire, qu'il a pu encore écrire lui-même à sa fille en Suisse.

Paris, 50, rue de Douai.
Ce 3 janvier 1883.

Chère Paulinette,

Voici 500 francs, avec souhaits de bonne année. Demain ou après-demain je t'écrirai plus longuement ainsi qu'aux enfants, que j'embrasse.

I. TOURGUÉNEFF.

Paris, 50, rue de Douai.
Ce 5 janvier 1883.

Ton capital de 100.000 francs, donné par moi — et dont on te sert exactement la rente, — 5.000 francs par an; si tu

ne peux pas vivre de cela, eh bien! tant pis pour toi. Je ne puis rien y faire...

...Je m'arrête ici, ne voulant pas perdre mon sang-froid. Je me borne à te dire ceci : quand tu m'auras envoyé le chiffre exact de tes dettes, je vendrai une ou deux des obligations qui forment ton capital — et je t'enverrai le montant; ce qui diminuera le chiffre de ta pension annuelle! Tu ne pourras naturellement plus toucher les intérêts de la part de ton capital que tu auras dépensée à payer tes dettes. Je ne puis pas faire autrement par la bonne raison que je n'ai pas un sou disponible...

...Alors, c'est assez. Envoie-moi la liste de tes dettes et je t'enverrai le morceau de ton capital que tu entameras.

Je t'embrasse ainsi que tes enfants.

I. TOURGUÉNEFF.

Paris, 50, rue de Douai.
Vendredi, 12 janvier 1883.

Chère Pauline,

Comme je te l'avais annoncé, j'ai vendu deux de tes obligations, — et je t'envoie 1.000 francs. Dans quelques jours tu recevras les 400 qui restent. Ton capital sera diminué de 1.500 francs à peu près, ce qui fait de 75 francs de rente annuelle, qu'il faudra décompter, — car non seulement il m'est impossible d'augmenter ta pension (4.800 fr. de rente annuelle et 200 à la nouvelle année ou au mois de juillet, ce qui fait 5.000 fr. en tout), mais *je ne recourrai plus jamais* à l'expédient actuel, c'est-à-dire à la vente de tes obligations. Si 5.000 francs par an ne te suffisent pas, eh bien! arrange-toi comme tu voudras, rentre en France ou renvoie tes enfants. Cela ne me regarde plus : mais ne compte pas sur un sou de plus. C'est la dernière fois que je t'en parle, sois-en bien persuadée.

Je vous embrasse tous les trois.

I. TOURGUÉNEFF.

Paris, 17 janvier 1883.

Chère Madame,

Monsieur votre père me charge de vous envoyer les quatre

cents francs ci-joints, qui sont le complément de la somme que vous avez reçue.

Il ne peut pas vous écrire lui-même, parce qu'il est au lit à la suite d'une petite opération qu'on lui a faite et qui a très bien réussi.

Je joins mes amitiés aux siennes et embrasse vos deux petits enfants.

G. ARNHOLT.

Paris, 50, rue de Douai.
Dimanche, 5 mars 1883.

Chère Paulinette,

Voici les 400 francs du mois de mars. Ma santé ne s'améliore guère et je passe mes journées au lit. Je t'embrasse ainsi que tes enfants.

I. TOURGUÉNEFF.

XI

LA MORT

Après cette dernière lettre nous n'avons qu'à donner les billets qui suivent, tantôt anonymes, tantôt signés, et qui se passent de commentaire, pour comprendre le drame dont Paulinette fut l'héroïne et la victime :

La santé de M. Tourguéneff est toujours de même. Voici quatre cents francs dont vous êtes priée d'accuser réception, le 2 mai 1883.

Paris.

Il est impossible à maman de répondre à votre lettre; mon père est gravement malade et elle ne peut en ce moment s'occuper d'autre chose que de lui. Votre père étant malade à Bougival, où il a été transporté d'après son désir, c'est maman qui vous envoie les 400 francs de votre pension.

CLAUDIE CHAMEROT.

Vendredi 4 mai 1883.

[*Une autre lettre écrite évidemment le même jour : comme la précédente, sans formule la plus anodine de politesse au début ni à la fin.*]

Ci-joints les 400 francs qu'on a omis d'ajouter à la lettre que je vous ai écrite et qui vient d'être remise à la poste. Maman, toute préoccupée qu'elle est de l'état très grave de mon père, ne peut vous écrire elle-même; c'est elle qui vous envoie les 400 francs, votre père étant à Bougival malade, où il a désiré être transporté. Je répète ceci dans le cas où le premier billet ne vous parviendrait pas.

CLAUDIE CHAMEROT.

Vendredi.

[*Billet anonyme sur chiffon de papier.*]

Voici 400 francs de la part de M. T.

Le 1er août 1883.

[*Billet — même caractère.*]

M. T. vous écrira lorsqu'il se sentira mieux.

Le 2 septembre 1883.

[*Idem.*]

Voici quatre cents francs pour le mois de septembre.

[*Sans un mot sur l'état du malade.*]

[*Sur papier de deuil, ce qui n'était pas le cas des missives précédentes.*]

Bougival, 3 septembre 1883.

Madame,

Depuis hier soir la maladie de M. Tourguéneff a fait de tels progrès que l'issue fatale est à redouter d'un moment à l'autre.

Nous nous ferons un devoir de vous en avertir par dépêche.

Nous sommes dans la plus profonde affliction.

Veuillez agréer mes bien sincères salutations.

CLAUDIE CHAMEROT.

Les Frênes, 8 septembre 1883.

Chère Madame,

Rassurez-vous, votre mari n'apprendra jamais par nous l'endroit où vous êtes.

Vous pouvez être également rassurée quant à la question matérielle; je vous continuerai l'envoi de 400 francs mensuels que vous faisait celui que nous regretterons toujours,

Recevez, chère Madame, je vous prie, mes compliments distingués.

PAULINE VIARDOT.

Tournez s. v. p.

P. S. — Vous recevrez prochainement le souvenir que vous demandez.

29 septembre, soir.

Chère Madame,

Les scellés sont levés. Tenez-vous pour avertie.

P. V.

Veuillez accuser réception.

Cette affaire des scellés, après la mort de Tourguéneff, est « illustrée » par les deux documents faisant partie de la collection d'autographes de mon confrère et ami, Grégoire Rimsky, qui m'a aimablement autorisé à les citer dans mon travail sur Ivan Tourguéneff.

Les voici (25) :

1100. 9/21 Novembre 1883.

G. CASTAIGNET
Succr de son Père
Avoué de 1re Instance
87, rue Neuve des Petits-Champs

Monsieur le Consul,

Je m'empresse, n'ayant pas eu la bonne fortune de vous

(25) Nous ne les commentons pas. Ils parlent par eux-mêmes. Nous les considérons comme des documents de première importance pour tous ceux qui veulent approfondir la question du sort de la fortune d'Ivan Tourguéneff après sa mort. A ce propos, ajoutons ici ce passage que le poète Fet consacre à la mort de Tourguéneff dans ses « Souvenirs » (p. 396, éd. 1890) :

« En août (vieux style) 1883 nous apprîmes la mort de Tourguéneff dont les souffrances ont tant duré. Bien que ceux qui le fréquentaient avant sa mort aient raconté ses adversités du dernier temps, étant donné que tous ces renseignements nous parvenaient de seconde main, tandis que je ne parle que de ce dont je suis sûr, — je dirai seulement que le rêve qu'il avait exprimé jadis « du talon féminin qui écraserait sa nuque, face dans la boue », s'est réalisé, dans un sens figuré, de la façon la plus brillante. — Afin de sauver pour la Russie un lopin du bien assez grand de Tourguéneff, transféré à l'étranger, je me suis empressé d'expliquer à ma nièce G...y ses droits sur Spasskoié. »

A présent, le gouvernement de Staline y a installé un « pèlerinage pour touristes étrangers » afin d'en obtenir de la « valuta » (monnaie de change) !

rencontrer aujourd'hui, de vous faire parvenir la date de l'ordonnance rendue aujourd'hui en référé sur la question des scellés à Paris. J'espère qu'il nous sera possible de l'accepter, ce qui simplifierait bien les choses.

Je ne sais pas s'il me serai [*sic!*] possible d'aller vous voir demain, mais je viendrai dans tous les cas à Bougival vendredi.

Votre dévoué serviteur,

PAUL MERCIER.

En présence des « parties prétendantes » — M. Gaston Bruère et Mme Viardot — et du consul général russe (ou leurs représentants).

Nous Président,

Attendu que s'agissant de la succession d'un sujet russe, les opérations de levée de scellés et d'inventaire doivent, aux termes de la convention diplomatique, être dirigées par le Consul de Russie.

Mais attendu que les prétendants droits à la succession sont français, que leurs qualités respectives sont contestées,

Qu'en outre il peut exister des héritiers du sang russe qui doivent être représentés,

Par ces motifs :

Disons que tous droits des parties réservés en la forme et au fond, les opérations de levée de scellés et d'inventaire auront lieu à la requête et sur les diligences du Consul de Russie dans la forme française en présence ou eux dûment appelés de M. Bruère ès qualité et de Mme Viardot se prétendant légataire universelle de M. Tourguéneff,

Disons qu'à défaut par le Consul russe de procéder aux susdites opérations, elles auront lieu à la requête de M. Bruère comme représentant l'héritier apparent quoique contesté en présence de Mme Viardot, légataire universelle, également contestée et du Consul de Russie ou eux dûment appelés.

Fait au Palais de Justice, le 26 septembre 1883.

907, 15/27 Septembre 1883.

PAUL MERCIER
Avoué près le Tribunal Civil de la Seine
Successeur de Mes Bujon et Bouissin
Rue du Sentier, 33

RAPPORTER LA PRÉSENTE. Paris, le 20 novembre 1883.

Monsieur le Consul général,

A la suite des différents incidents relatifs à la succession de M. Tourguéneff, j'ai été avisé qu'un référé était introduit aujourd'hui devant M. le Président Aubépin. Pour me conformer aux instructions que vous m'avez fait l'honneur de m'adresser, j'ai dû me présenter au référé, et en raison de votre absence et de l'impossibilité où j'étais d'avoir pu conférer avec vous de ce qui s'est fait et dit dans ces derniers jours, j'ai demandé la remise de la réunion à mardi prochain. J'aurai l'honneur de vous voir lundi entre deux et trois heures pour prendre vos instructions.

J'ai l'honneur d'être, monsieur le Consul général, votre très humble serviteur.

G. CASTAIGNET.

Le triste destin de Paulinette a voulu que son drame intime — drame de famille — continuât encore après la mort tragique de son père. Autour de son corps, à peine refroidi, se dressèrent des gens qui avaient joué un rôle — à titre inégal et différent, il est vrai — dans sa vie personnelle, pour se contester réciproquement les droits à l'héritage du défunt, cependant que Paulinette, la seule qui portât le nom de Tourguéneff, son seul enfant reconnu et aimé par lui jusqu'à son dernier souffle, est restée loin, quasi oubliée avec ses petits enfants.

Non, pas oubliée!... Car, arrivée de Suisse (où elle avait laissé les deux enfants aux soins de la bonne logeuse, Mme Hubermuller, propriétaire de l'hôtel de la Couronne, à Soleure) à Paris, elle dut défendre contre Me Caraby sa qualité de fille (27) du grand écrivain, son

(27) Elle trouva heureusement des gens de loi (tel par exemple Me Jules Champetier de Ribes) qui, dans l'étude de Me Caraby — représentant les

droit aux cent mille francs que lui avait légués Iv. Tourguéneff.

XII

CONCLUSION

LA REPRISE

Nous avons vu que la persévérance d'Ivan Tourguéneff fut couronnée de succès : il obtint — au début des années 60 — la « reprise ». Je ne puis, en toute conscience, avoir recours à aucun autre terme. Réconciliation? Non. Car il ne s'étaient jamais brouillés. Il est resté en relations d'amitié intime avec tous les membres des familles Viardot-Garcia, en correspondance constante avec M. Viardot (son trésorier ou correspondant financier pour toutes ses affaires personnelles — Paulinette et autres — en France), avec les parents et les enfants, mais avec des « pauses » de silence, — comme nous l'avons vu, de la part de Mme Viardot seule. La « rupture du silence » vint enfin au début des années 60, comme en 1856; à l'appel de la grande Pauline il accourut à Bade, comme il était accouru à son appel en 1856. Mais en 1856 il avait retrouvé sa fille Paulinette qu'il ne connaissait presque pas. A présent il laisse cette même Paulinette — qu'il aime tendrement — seule avec sa gouvernante, la brave Anglaise, Mme Innis. Qu'on se rappelle sa lettre à Herzen, où il s'excusait, en réponse aux reproches de ce dernier, d'avoir été absent — lui, Tourguéneff — de Pétersbourg au moment de l'Affranchissement des Serfs en disant qu'il ne pouvait pas laisser seule à Paris *sa fille à marier* (*en 1861*), et en 1863-4-5 il laisse bien sa fille à Paris pour Mme Viardot qui est installée à Bade, où il va résider définitivement lui-même avant d'avoir marié cette même fille bien-aimée. La grande Pauline

intérêts de Mme Viardot — défendirent le pauvre legs que lui avait laissé son père...

a fait ce qu'aucune amitié, aucun Idéal, ni même l'Affranchissement n'ont pu faire. Et si je le constate — par devoir d'historien, ce n'est pas pour juger — Dieu m'en préserve! — Tourguéneff, mais pour établir un fait méconnu ou plutôt inconnu des tourguénevistes qui ne se doutaient même pas de l'existence des *Lettres de Tourguéneff à sa fille* et ne pouvaient par conséquent pas connaître quelle influence cette seconde « reprise » avec la grande Pauline pouvait avoir sur ce second drame de Tourguéneff, celui de sa fille!...

Je ne juge pas et —encore moins — je n'accuse personne. Je garde toujours mon culte pour Tourguéneff, — culte de toute ma vie. Je partage en tous points l'apologie (pour ne pas dire la *défense* contre toutes les calomnies, fausses accusations et inventions contre le grand écrivain) — si éloquente et si substantielle — de Tourguéneff, faite par le savant professeur Zavadsky. Mais ayant bien étudié la question et longuement réfléchi sur les documents que j'avais entre les mains (Lettres à Paulinette, aux Tourguéneff, à Botkine, à Fet, à la Comtesse Lambert, à Stassouliévitch et autres) que j'ai attentivement confrontés, je dois dire, en toute conscience, que sans la grande soi-disant « captivité » de Tourguéneff durant les derniers vingt ans de son existence, la vie de Paulinette eût tout autrement évolué.

Et le drame de sa fille, qui a empoisonné les dernières années, déjà sans cela douloureuses, de sa vie, eût été peut-être évité. Et qui sait si Tourguéneff, dans ses longues nuits d'insomnie, en proie à des douleurs physiques atroces, ne voyait pas s'y ajouter encore des souffrances morales du fait de la vie brisée de sa fille.

En lisant ses lettres et certains souvenirs (par exemple ceux d'une des meilleures élèves de Mme Viardot, Mme Romm-Gourévitch), j'avais pressenti ces souffrances que j'ai eu le devoir de mentionner dans ces pages.

Mais revenons à la *reprise*.

Tourguéneff a donc quitté Paris pour Bade, et il l'annonce à son ami le poète Fet, auquel, en mars 1864, il écrit, en vers joyeux :

> Ayant quitté la cité de Paris
> Je courus à Bade...

Il y est heureux et content, tellement content qu'il signait certaines lettres à Fet :

...Habitant éternel de Bade.

I. TOURGUÉNEFF.

Il lui annonce (le 10 novembre 1864) qu'il construit à Bade « une maison style Louis XIII » où il a « l'intention évidente de passer le reste de sa vie », à côté de celle des Viardot. Le 10 novembre 1864, il remercie Fet de la charmante poésie que le poète lui avait envoyée et fait des réserves sur deux ou trois mots de la poésie, entre autres : « *ton soupir ne parvient pas jusqu'à nous* » — « d'abord ici je ne soupire pas »... Et le 2 janvier 1865 il écrit de Bade au même Fet : « Je vis bien, — je suis bien portant. »

Excepté les accès de plus en plus fréquents de la nouvelle maladie — la goutte, — l'affaire de l'oncle qui faillit le ruiner, le début des ennuis matériels de sa fille, tout allait bien, et la « période de Bade » — les années 1864-70 — fut la plus heureuse de la vie de Tourguéneff depuis la rupture de 1857. Les lettres à Botkine et surtout à Fet ne laissent aucun doute à cet égard. J'en donnerai encore un témoignage des plus décisifs. Ce sont les souvenirs (1880-82) d'une des meilleures élèves de Mme Viardot, Mme S. Romm (née Gourévitch) — alors jeune fille encore — publiés, sous le titre : « Du Passé Lointain » dans le *Messager d'Europe*, décembre 1916.

Mme Romm donne beaucoup de détails intéressants sur la vie commune de Tourguéneff et des Viardot à Paris et à Bougival. Elle a vu pour la première fois

Tourguéneff et la famille Viardot dans un des concerts Pasdeloup, auquel prenait part aussi le jeune Paul Viardot (fils), violoniste de grand talent.

Tourguéneff se détachait [dans le groupe], raconte Mme Romm, par sa haute stature et sa belle tête blanche... La haute stature de Paul et les gros traits expressifs de son visage attiraient, malgré nous, notre attention : par tout son extérieur il contrastait d'une manière tranchante avec les autres membres de la famille Viardot...

Mme Romm avec deux de ses camarades (élèves, comme elle, de Mme Viardot) non seulement fréquentait les « jeudis » de Viardot-Tourguéneff, mais était souvent invitée à dîner. Le rôle de Tourguéneff dans la maison commune, à table, aux soirées, pendant les jeux au jardin, etc. le montre comme le maître de céans, ce que d'ailleurs me disait récemment aussi un des habitués des jeudi, l'éminent ancien bibliothécaire de l'Opéra, M. Bouvet.

Un jeudi, pendant le souper, Mme Romm aperçut à table une dame qu'on lui présenta sous le nom de Mlle Arnhold, allemande, que nous connaissons déjà, gouvernante des enfants de Mme Viardot, avec laquelle elle est restée plus de vingt ans : la famille Viardot était la sienne.

Je me suis liée — raconte Mme Romm — par la suite avec Mlle Arnhold qui me racontait beaucoup de choses intéressantes sur le passé de la famille Viardot, de la vie à Baden-Baden, où, paraît-il, s'étaient écoulées les années les plus heureuses de Mme Viardot. Les Viardot habitaient à Baden-Baden leur propre maison, luxieusement meublée. On venait de tous les pays du monde pour prendre des leçons de chant avec Mme Viardot. Elle organisait, pendant la saison, des matinées musicales auxquelles assistaient tous les puissants du monde : têtes couronnées, ministres, diplomates, célébrités du monde artistique. Mlle Arnhold me racontait comment Ivan Sergueïevitch jouait les rôles comiques dans les opérettes composées par Mme Viardot...

Le vieux Viardot assistait rarement aux « jeudi ». Mais nous

le voyions au dîner et le soir quand il n'y avait pas de monde : il était de vingt ans plus âgé que Mme Viardot, un vieux taciturne, courbé...

Quand il m'arrivait de voir ensemble M. Viardot — petit vieux — et Tourguéneff — cet aigle — je me demandais, malgré moi : quelles étaient les relations qui liaient ces trois êtres? Ils ont vécu, eux, toute une vie ensemble, ils avaient été jeunes, ils ont aimé...

Tout ce qu'on disait autour, ce qu'on ne disait pas, ce qu'on écrivait soufflait la réponse. Je savais que la poésie de Nekrassoff :

Je t'envie, toi, ton voyage et ton destin...

se rapportait à Tourguéneff parti avec Mme Viardot pour l'étranger après ses triomphes en Russie en 1845...

La vie de Tourguéneff et de la famille Viardot ces années-là était pleine de beauté, d'intérêts sublimes, de beaux sentiments et d'attitudes magnanimes envers ceux qui les entouraient. Nous décidâmes alors qu'il y avait [dans cette vie commune] « beaucoup », qu'il y avait « tout ».

§

Le bonheur de Bade finit avec la guerre de 1870-71. Après la guerre il fallut rentrer — toujours ensemble — en France.

Pour ce qui concerne Tourguéneff, rien n'a changé. « Bonheur trouble » cependant, comme dit si justement André Maurois dans sa conférence prononcée à la « Société des Conférences » le 14 mars 1930 (*Revue Hebdomadaire* du 29 mars 1930, p. 543) :

Car Tourguéneff aimait Mme Viardot et trouvait pénible de vivre « au bord d'un autre nid »... Quant à Mme Viardot, personne mystérieuse, elle restait calme. Elle était maternelle avec Viardot, maternelle avec Tourguéneff, et elle avait de nombreuses amitiés passionnées, entre autres pour un chef d'orchestre allemand, Jules Rietz... A Rietz, elle écrivait : « Je dois vous confesser très bas, à l'oreille, que les petits voyages que j'ai faits seule cet hiver ont été pour moi des

vacances très rafraîchissantes. D'une part ils ont été un repos pour mon cœur, si fatigué quelquefois d'un amour qui ne peut être partagé. D'autre part, l'absence n'a fait que fortifier mon estime et mon respect pour cet homme si noble et si dévoué »... Il s'agissait, affirme Maurois avec raison, de son mari, mais aussi de Tourguéneff qu'elle disait souvent, — comme on sait, — « être l'homme le plus ennuyeux au monde »... Ayant échoué en amour, elle avait le culte de l'amitié. « Sans l'amitié sacrée, je serais morte depuis longtemps. » Evidemment, Tourguéneff ne pouvait s'en contenter, mais il dut s'y résigner (p. 543).

Ce n'était pas seulement l'avis de ses amis russes qui affirmaient que le grand écrivain était le « captif » de la grande cantatrice française. Les amis français étaient du même avis. Et nous pouvons le lire dans telle lettre de Mérimée ironisant sur le court passage à Paris (pendant la période de Bade) de son ami Tourguéneff auquel *on* (Mme Viardot) n'avait pas donné un plus long congé!

La seule différence de ces *avis* — russes et français — fut dans l'appréciation : tandis que les Français considéraient le fait comme très naturel (n'oublions pas que la grande Pauline était admirée et courtisée depuis sa prime jeunesse — Alfred de Musset l'avait même demandée en mariage — jusqu'à son âge mûr), les Russes, au contraire, ne purent jamais pardonner à Pauline Viardot d'avoir « asservi » Tourguéneff et de l'avoir pris à la Russie.

Lequel des deux *avis* est le plus juste?

En toute sincérité, nous croyons que les amis français voyaient plus clair dans les affaires intimes de Tourguéneff. Quelque opinion qu'on puisse avoir de la « faiblesse de caractère » de l'écrivain russe, ce n'est pas cette faiblesse de caractère qui fut la raison de la soi-disant « captivité » de Tourguéneff. Ce fut avant tout et plus que tout le profond amour, l'admiration devant le grand art, le superbe talent et l'intelligence d'une des

plus merveilleuses artistes que la scène française ait jamais connues. Il le dit lui-même non seulement dans ses lettres, dans ses entretiens avec ses amis qui *de visu* pouvaient d'ailleurs s'en convaincre. Et nous n'avons aucune raison de ne pas croire ses amis, ni lui-même. Rappelons les témoignages de Polonsky, de Mme Romm-Gourévitch et de tant d'autres qui nous décrivent l'enthousiasme, la fascination avec laquelle Tourguéneff écoutait Mme Viardot chanter, même aux environs de 1880, presque la veille de sa mort...

Rappelons aussi le cas que Tourguéneff faisait de l'avis de Mme Viardot sur les œuvres écrites par lui lors de leur vie commune. Si l'œuvre plaisait à Mme Viardot, tout allait bien; dans le cas contraire, elle ne valait pas grand'chose, aux yeux de Tourguéneff.

Et puis il y a autre chose, quelque chose de très important encore peut-être, comme élément d'appréciation pour résoudre la question que nous soulevons ici. C'est l'atmosphère, l'ambiance, le foyer intellectuel, artistique et littéraire, le centre de civilisation dont le grand artiste que fut Tourguéneff, cette nature d'élite, cet Européen de grande race, avait tant besoin pour respirer, pour vivre et qu'il ne trouva, ne put trouver qu'au foyer de Mme Viardot.

Et si cette artiste géniale a souvent fait souffrir le grand écrivain, le grand Européen, le grand Civilisé que fut Tourguéneff; si elle fut la cause directe, consciente ou involontaire des deux drames de sa vie que nous venons de retracer si imparfaitement, je dis : Le temps a passé sur ces douleurs et ces souffrances; qu'elles soient pardonnées à la mémoire de cette grande artiste qui a tout de même contribué à soutenir et à conserver le génie de Tourguéneff, l'orgueil et la gloire la plus pure de la Grande Russie malheureuse qui — c'est la conviction de tout homme vraiment civilisé — revivra.

E. SÉMÉNOFF.

LA PRÉSIDENTE DE LA THÉOSOPHIE
ANNIE BESANT

—

Voilà plus de quarante ans qu'Annie Besant détient le sceptre de la théosophie qu'elle avait recueilli à la mort de Mme Blavatsky en 1891. Elle avait alors un peu plus de quarante ans; elle en a maintenant près de quatre-vingt-cinq, et sa longue existence se confond désormais avec l'histoire même de la théosophie dont sa longue présidence a prodigieusement favorisé l'essor.

Bien que née à Londres, elle se revendique irlandaise par la plus grande partie d'une longue descendance maternelle et grand-paternelle et par son cœur tout entier. Et cela explique le côté mystique de sa nature, développé par l'éducation d'une mère fort tendre et qui se souvint assez de ses origines purement irlandaises pour prolonger la douce enfance d'Annie au pays des rêves et du merveilleux.

Cependant, une bonne fée veillait sur la destinée de l'enfant. Par ce commerce prolongé avec l'irréel, elle pouvait sombrer dans la contemplation inactive; une femme de haute intelligence amie de sa famille se chargea de lui faire connaître le monde des réalités en associant son éducation à celle de sa propre nièce; elle soigna aussi son instruction, lui ménagea de nombreux et utiles voyages d'études en Allemagne et en France, et l'on suppose bien que cette bonne semence tombant sur un terrain heureusement préparé devait faire germer plus tard d'abondantes moissons. Sa mère lui avait fait une âme tendre et sensible : elle eut bien vite à l'employer pour les grandes misères sur lesquelles un vieux philanthrope,

mentor de sa jeunesse, voulut faire porter ses précoces regards et dont la moindre n'était pas la répression barbare des troubles politiques dans sa malheureuse patrie.

Ainsi cette adolescence studieuse, mûrie par une précoce observation des hommes, éveilla vite dans cette nature sérieuse le goût des choses élevées et d'ardentes inquiétudes sur les questions sociales.

Rendue à sa mère, elle pousse d'abord à son gré son développement personnel. Bientôt son ardeur à se dévouer aux autres lui fera accepter la direction spirituelle d'un pasteur dont le prosélytisme religieux et social satisfaisait à la fois son goût de mysticisme et ses aspirations humanitaires.

Un mariage allait s'ensuivre, qui ne fut pas heureux; car le pasteur, dans le privé, était loin de posséder les vertus apostoliques dont il préconisait hautement la pratique, et la désillusion fut si vive pour la jeune femme, qu'elle sentit s'effriter bientôt ses belles croyances, tout en continuant à vivre avec ce mari qu'elle n'aimait plus, mais dont elle avait deux enfants.

Cependant, vint un moment où la séparation devint inévitable entre ces deux êtres si différents et qui finissaient par se haïr. Une sorte de compromis intervint entre les deux époux : Annie Besant, emmenant sa petite fille, se retirait chez sa mère, résolue à affronter seule désormais le dur combat pour l'existence.

L'avenir cependant apparaissait bien sombre à cette femme assez audacieuse pour se libérer de conventions sociales puissantes à son époque, et la future théosophe ne nous cache pas dans son autobiographie qu'elle fut terriblement tentée par le suicide : elle tenait déjà dans sa main le flacon libérateur lorsque sa foi mystique intervint sous la forme d'un impérieux reproche : « Oh! doublement lâche, toi qui rêvais de martyre et n'es pas

même capable de supporter quelques années de souffrances! »

Cette révolte de sa conscience intérieure agit en elle à la façon d'un révulsif puissant : elle lui rendit confiance en elle-même et lui insuffla cette belle ardeur combative qui ne devait plus l'abandonner dans sa longue carrière et l'amener, après bien des péripéties cependant, à ce havre de plénitude intellectuelle et morale auquel elle prétend avoir depuis longtemps abordé.

Dès ce moment, elle accepte courageusement la lutte et décide de demander aux lettres un difficile gagne-pain; mais prudemment elle s'est assurée d'un maigre salaire dans un emploi de gouvernante qui cependant aliène tout le jour sa liberté. Et c'est pendant la trêve du soir et de la nuit qu'elle écrit contes et nouvelles qui, dénotant une sensibilité très vive et une grande puissance d'imagination, la font accueillir d'enthousiasme dans de célèbres publications et lui donnent l'espoir de conquérir bientôt, grâce à sa plume, une relative aisance.

Travailleuse acharnée, elle compose aussi des études sociales pour ne pas faillir à la mission qu'elle s'est imposée jadis envers les déshérités de l'existence, et c'est par ce canal qu'elle va entrer en relations avec le célèbre leader libéral Bradlaugh, avec lequel elle sympathisait si bien de tendances qu'après l'avoir entendu une seule fois elle s'inscrit aussitôt au groupe du *National Reformer* dont Bradlaugh était le fondateur et l'âme.

Elle ne devait pas accepter d'emblée toutes les croyances de Bradlaugh, qui professait à la fois le matérialisme et l'athéisme. Elle n'allait pas cependant tarder à y accéder à la suite d'une redoutable crise morale, suscitée par la mort presque subite d'une mère adorée, suivie de la maladie grave d'une fille non moins chérie, mais aussi grâce à l'influence grandissante sur son esprit d'un penseur libéré qui n'imposait à personne ses con-

victions, et d'un homme de cœur qui savait délicatement panser ses anciennes blessures. Il n'empêche cependant que ces avatars successifs et cette curieuse courbe de vie qui la fait passer d'une foi religieuse ardente au matérialisme absolu, pour la ramener finalement à une forme nouvelle de mysticisme dans lequel elle trouvera sa voie définitive, ne jettent sur la psychologie de Besant un jour tout à fait curieux.

A ce moment, et sous la direction spirituelle de Bradlaugh, elle dompte une naturelle réserve et, se faisant oratrice de réunion publique, escalade la tribune devant d'immenses auditoires, pas toujours sympathiques, affronte même les mineurs de Northumberland ou de Durham pour développer devant eux les idées politiques et morales de la libre pensée.

Propagandiste, elle l'est aussi par sa plume, puisqu'elle écrit des opuscules de combat comme *De la nature et de l'existence de Dieu* (1874) et, en 1876, *l'Evangile de l'athéisme*. On lui attribua même un moment une brochure plus tendancieuse encore et dans laquelle elle aurait sapé l'institution du mariage et préconisé la restriction de la natalité.

Certes, à côtoyer tant de misères et de déchéances comme elle le fit longtemps, A. Besant pouvait raisonnablement souhaiter une réglementation empêchant la procréation de nombreux êtres voués de par leur origine à la pire des existences; mais elle s'est toujours défendue d'avoir inspiré ou composé un libelle aussi révolutionnaire que celui qu'on lui attribuait. Sur le moment, on ne voulut pas donner créance à ses démentis, et l'affaire causa un tel scandale dans l'Angleterre piétiste de l'époque, que le pasteur Besant en profita pour demander et obtenir par voie de justice la restitution de sa fille jusqu'alors demeurée avec sa mère. A vrai dire, Annie Besant devait obtenir plus tard, et des mêmes juges

mieux avertis, sa réhabilitation complète. En attendant, elle continuait sa noble lutte pour de justes revendications sociales, en liaison avec W. Stead, le célèbre éditeur de la *Pall Mall Gazette,* avec lequel elle fonda bientôt un organe d'avant-garde, *The Link* (La Torche), destiné à soutenir par la tribune et par le journal les droits méconnus des faibles et des opprimés.



Et ce fut cet associé de sa pensée et de son œuvre qui allait engager Besant dans sa nouvelle voie en lui remettant pour compte rendu la fameuse *Doctrine secrète* de Blavatsky, qui venait à peine de paraître. Ce fut pour Besant, elle le dira elle-même, une révélation. Elle trouva dans ce livre une raison de croire qu'elle avait perdue, mais surtout elle y découvrit l'affirmation d'une nature multiforme, où la vie apparaissait en perpétuelle transformation, mais aussi en ascension constante sur des plans de plus en plus élevés, quoique toujours dominée par la loi inexorable et féconde du Karma assurant à l'homme, qui avait jeté des semences, d'en récolter la moisson dans des vies successives, et jusqu'à complet épanouissement de sa destinée.

Dans son enthousiasme de commentatrice, elle voulut connaître l'auteur d'une doctrine qui avait éveillé dans son âme tant de résonances secrètes, et un soir de printemps — pourquoi ne pas évoquer peut-être l'influence d'une révolution saisonnière? — elle vint frapper à la porte de Mme Blavatsky, laquelle habitait alors à Londres même : Landsdowne Road. Cette dernière ne fut guère étonnée d'une visite qu'elle attendait, car sa perspicacité psychologique n'avait pas eu de peine à déceler dans l'enthousiaste rédactrice une âme inquiète et que les seules vérités intellectuelles ne pouvaient satis-

faire, et une future adepte pour la secte commençante et assez pauvre en personnalités!

Fort habilement, d'ailleurs, elle n'aborda pas de front son plan d'investissement; mais, s'adressant surtout à l'imagination très vive d'Annie Besant, elle lui traça le plus séduisant tableau de son séjour dans l'Inde, berceau de sa première initiation, et même, — ce qui a d'ailleurs été controuvé, — aux sanctuaires les plus cachés du mystérieux Thibet. A la fin seulement, vint cette adjuration pressante : « O mistress Besant, si vous vouliez seulement venir parmi nous! »

Mais Annie Besant répondit froidement à ces premières avances, ce que Blavatsky prit en elle tout d'abord pour révolte de l'orgueil. C'était plutôt hésitation chez une femme supérieure qui, de propos délibéré, avait adopté la libre pensée, puis l'athéisme, et qui, amie de Bradlaugh et associée de Stead, tous deux réalistes décidés, pouvait, à bon droit, craindre de rompre brusquement des liens aussi étroits avec des amis de combat qui lui pardonneraient difficilement ce qu'ils considéraient comme une apostasie.

Ajoutons que Blavatsky, thaumaturge autant que mystique, jouissait d'une très mauvaise presse, et que l'importante *Société pour les recherches psychiques* de Londres était en train de dresser un réquisitoire très serré contre les soi-disant miracles accomplis par la fondatrice de la Société théosophique.

Mais ce furent justement ces vives attaques qui balayèrent les dernières hésitations de Besant, et ne voyons pas là, comme on pourrait le croire, un mystère du cœur féminin, mais un respectable scrupule d'une âme noble qui pressentait l'hostilité d'une assemblée de bourgeois timorés contre une personnalité supérieure, douée à son sens d'une force de suggestion quasi surnaturelle. Et la

rude franchise de Blavatsky fit le reste et fut dans la circonstance le comble de l'habileté.

La fondatrice de la théosophie savait bien qu'elle reverrait Annie Besant, et qu'à la première entrevue elle avait planté un clou qu'il s'agissait maintenant d'enfoncer profondément dans le cerveau de sa visiteuse. Encore fallait-il ne pas se tromper et frapper au bon endroit. Dès les premiers mots de l'entretien, elle sut discerner chez son interlocutrice, à travers des scrupules faiblissants, le désir sincère de trouver Blavatsky indemne d'accusations fausses et intéressées. Froidement, elle lui tendit le Rapport des psychistes qui prétendaient l'écraser sous le lourd poids de leurs critiques. « Lisez cela, dit-elle avec assurance, et si vous revenez me voir, ce sera bien. »

Blavatsky ne s'était pas trompée. Quelques jours ne s'étaient pas écoulés que Besant était à ses pieds, soumise et émue comme une jeune catéchumène : « Faites-moi, lui dit-elle, l'honneur de vous proclamer mon instructrice à la face du monde. »

Cette scène se passait le 10 mai 1889, et de ce jour la nouvelle théosophe s'aggloméra au petit cénacle privé sur lequel Blavatsky exerçait une véritable dictature, maîtresse sévère, mais payant d'ailleurs d'exemple, et soumettant les autres comme elle-même à une stricte discipline, à la fois intellectuelle et morale, de nature à abolir chez ses disciples directs toute résistance comme tout sentiment d'orgueil ou de simple satisfaction de soi-même.



Cependant, A. Besant, du fait de son adhésion formelle à la théosophie, avait rompu les liens sinon sentimentaux, du moins intellectuels qui l'avaient si fortement liée à Bradlaugh, et ce dernier n'avait pas hésité à réprouver

ouvertement les tendances nouvelles de son ancienne collaboratrice dans un vigoureux article de son *Reformer* qui faisait suite d'ailleurs à l'article enthousiaste que Besant elle-même venait de consacrer à son nouvel idéal théosophique sous cette rubrique parlante : *Explication d'une adepte.* Elle pouvait même annoncer dans la Revue les deux conférences complémentaires qu'elle allait donner prochainement en public : *La Théosophie* et *Comment je devins théosophe.*

Avec W. Stead, elle put continuer sa propagande de socialiste militante et se pencher comme par le passé sur les innombrables misères offertes à sa vue dans les bas quartiers de Londres. Mais, tout en soulageant les infortunes, en s'intéressant notamment à la création d'hôtelleries ou de refuges pour les femmes accablées sous l'injustice des bas salaires, elle concevait mieux, affirme-t-elle, l'efficience de la loi du Karma théosophique, c'est-à-dire l'espérance donnée à ces malheureux, qui purgent, pour ainsi parler, leurs fautes passées, de s'assurer des existences de plus en plus heureuses au sein d'incarnation successives. Et c'était pour son âme sensible la meilleure des consolations!

C'est maintenant la dernière étape — c'est ainsi qu'A. Besant l'a nommée elle-même — avant l'absorption définitive dans la théosophie agissante, et le moment est arrivé où la nouvelle disciple va confondre sa vie avec celle de son instructrice. De Landsdown Road à l'avenue Road, un grand pas a été franchi, car, 19, avenue Road, c'est la propre demeure d'A. Besant, qu'elle vient de consacrer à Blavatsky, pour devenir le quartier général de la Société théosophique anglaise. Désormais, c'est dans ce home théosophique qu'A. Besant va passer la majeure partie de son temps, se préparant par son assiduité autant que par son travail à devenir la coadjutrice indispensable, puis l'héritière spirituelle de la grande ini-

tiée lorsque celle-ci quitta *son corps physique* en 1891. A vrai dire, par son testament, Blavatsky s'était choisi deux successeurs pour la direction d'un groupe qui commençait à s'étendre : le colonel Olcott, le premier et le plus docile de ses disciples, qui demeurait le président nominal de la société, tandis que Besant en assumait la direction spirituelle.

Heureuse chance pour la Société théosophique, qui, sous l'énergique et lucide impulsion de sa nouvelle directrice, tendait à se maintenir sur un terrain quasi rationnel, au lieu de sombrer aux abîmes du plus épais mysticisme où le colonel Olcott, l'historien convaincu des manifestations miraculeuses dues à Blavatsky, l'aurait certainement entraînée.

A. Besant, en effet, se montra longtemps assez sage pour résister au courant fétichiste qui tendait à créer une légende miraculeuse au sujet de la défunte présidente. Sans renier l'enseignement de Blavatsky, ni méconnaître les pouvoirs extraordinaires qui siégeaient en elle, elle se montra toujours réservée sur les aspects mystérieux de sa puissance quasi occulte; reconnaissant toute sa grande valeur de créatrice et d'organisatrice, elle laissait cependant la porte ouverte au doute sur sa mission de l'au-delà : n'écrivait-elle pas en effet, dans une de ses publications (*Lucifer*, décembre 1890), même avant la mort de sa fondatrice : « Ou elle est un messager des Mahatmas, ou c'est une fraudeuse, mais dans les deux cas la Société théosophique n'aurait pas eu d'existence sans elle. »

Et d'ailleurs tous les ouvrages que Besant a publiés depuis sa présidence, et ils sont nombreux — et son activité sur ce terrain a été grande — témoignent par leur titre et leur contenu qu'elle s'est ressouvenue de sa première formation scientifique, et qu'elle s'est efforcée de mettre la théosophie en connexion avec des philoso-

phies rationnelles ou des théories scientifiques reconnues, comme celle de l'évolution. Olcott étant mort en 1907, A. Besant n'eut pas trop de peine à réunir sur sa seule personne les deux pouvoirs, jusque-là divisés, et ce, malgré l'opposition de certains groupements théosophiques, qui n'avaient à lui opposer qu'un assez médiocre survivant des premières assises théosophiques tenues en Amérique.

Elle s'imposa de plus en plus au monde par l'autorité de son érudition autant que par son éloquence. En effet, bien qu'ayant quitté sa petite *Maison des Sages* pour établir son quartier général théosophique à Adyar, dans l'Inde, où il est constamment demeuré, elle n'hésita pas à entreprendre de longs voyages de propagande, au cours desquels elle multipliait ses conférences pour des auditoires de plus en plus nombreux et attentifs. L'Europe et surtout l'Angleterre la revirent fréquemment ; la France aussi l'accueillit avec cette déférence que lui assuraient sa haute culture et son éloquence, et le recteur de l'Université lui ouvrit même les portes du grand amphithéâtre de la Sorbonne.



L'autorité d'A. Besant s'était consolidée avec la croissance même de la Société et paraissait indiscutée jusqu'au jour où éclata au sein de l'état-major théosophique une scission grave, et la perturbation qu'elle suscita dans la secte alla jusqu'à mettre en péril l'unité même de la doctrine : *elle eut pour cause l'affaire Rudolf Steiner.*

Figure de premier plan sur l'horizon théosophique, métaphysicien notoire en son pays et savant d'une érudition profonde, en plus orateur doué d'une grande puissance de suggestion, Steiner avait acquis un grand ascendant, non seulement sur les adhérents du groupe alle-

mand, dont il était le secrétaire général, mais en outre sur un certain nombre de théosophes distingués, parmi lesquels se signala l'écrivain idéaliste et mystique Edouard Schuré.

Sans entrer dans le détail d'une querelle qui mit aux prises deux fractions importantes de la théosophie, le point de départ semblait être l'opposition de deux ésotérismes : l'un de tradition orientale, dont Besant après Blavatsky se faisait de nouveau l'apôtre, et l'autre d'inspiration occidentale, et d'un rationalisme plus exigeant, dont les œuvres de Steiner établissaient la formule, acceptée d'ailleurs dans une lettre manifeste par une élite de théosophes.

Quoi qu'il en soit, les foudres furent brandies des deux côtés, et les excommunications majeures se croisèrent : Steiner avait fait réclamer par son groupe la déposition de Besant; celle-ci riposta par le retrait de la charte théosophique à la Société nationale allemande. Elle avait décelé, disait-elle, dans Rudolf Steiner, et derrière le savant occultiste, un ambitieux avide de domination, et ses amis ajouteront, pendant la guerre, un pangermaniste dangereux résolu à ranger sous l'hégémonie de l'Allemagne la théosophie mondiale! Quoi qu'il en soit, l'alerte fut chaude et la présidente ne triompha pas sans perdre dans la lutte une part de son autorité.

Ce ne fut pas, en effet, le groupe allemand seul qui suivit Steiner dans sa révolte; l'ange rebelle recruta des adeptes de choix dans les différents cercles internationaux; il en profita pour fonder sous le nom d'*Anthroposophie* une théosophie plus humaine (son titre même l'indique) qui, acceptant certaines directives de la première, se donnait cependant pour tâche plus précise l'étude des possibilités spirituelles de l'homme, en rapport avec les forces occultes de l'univers.

Pour concrétiser sa pensée et ses aspirations, il fit

construire, avec l'aide de ses admirateurs, le *Gœtheum*, ou temple fameux de l'anthroposophie à Dornach, en Suisse, où il officia lui-même jusqu'à sa mort, en 1925.

Après la guerre, si la théosophie eut quelque peine, comme tous les groupements internationaux, à rassembler ses membres épars, A. Besant se trouva amenée à jouer un rôle politique, diversement apprécié par ses compatriotes, mais qui était bien dans sa ligne spirituelle, et qui témoigne à la fois de sa générosité de cœur et de la reconnaissance qu'elle avait vouée à cette civilisation hindoue à laquelle la théosophie avait demandé d'ailleurs la plupart de ses grands principes. Vivant depuis longtemps déjà au cœur de l'Inde, à Adyar, ayant assisté au début de ce mouvement d'indépendance qui a pris depuis une si formidable extension, elle crut bon de faire entendre sa voix dans le débat, et elle écrivit sous le titre suggestif de *Wake up India* (Eveille-toi, Inde) un pamphlet dans lequel elle appelait de ses vœux l'entière libération d'une nation qui lui semblait, et pour cause, dotée d'une civilisation plus ancienne et plus affinée que celle des peuples occidentaux. Ce quasi-appel à la résistance contre la domination anglaise, sous la plume d'un écrivain anglais, tout au moins de nationalité, ne fut pas du goût du gouverneur de Madras, qui fit tout bonnement arrêter la propagandiste et la fit enfermer dans une citadelle, à Otacamund. Il est juste d'ajouter que la détention fut de courte durée, grâce à la noble protestation de parlementaires anglais, et Besant, relâchée, fut même autorisée à regagner sa belle et tranquille demeure d'Adyar. Tout en maintenant le principe d'une collaboration loyale entre l'Angleterre et l'Inde, adoucit-elle à ce point la rigueur des exigences qu'elle émettait jadis pour le statut de l'Inde — elle se contente à présent d'une liberté limitée sous le protectorat de l'Angleterre, — toujours est-il que certains ouvrages

récents consacrés à Gandhi l'incriminent aujourd'hui d'avoir trahi la cause de l'Inde et d'être même devenue un agent de la politique anglaise.

Je suis loin de prendre à mon compte une telle accusation, que me semble plutôt démentir la dignité de vie de la présidente, et s'il y a véritablement erreur et contradiction assez pénible dans la vie d'A. Besant, je la chercherais dans la dernière aventure de sa longue carrière, et celle qui est de nature à jeter quelque discrédit sur son actuel principat : je veux parler de la mystérieuse réincarnation du Christ présentée sous les espèces d'un jeune Hindou : Krishnamurti.



A vrai dire, l'invention ne semble pas en revenir à Mme Besant elle-même, mais à un occultiste et théosophe anglais, en qui Mme Besant a mis une confiance peut-être un peu trop absolue, malgré les bruits fâcheux répandus sur ce dernier dans son propre pays. Ce qu'il y a de certain, c'est que ce jeune Eliacin fut élevé par cette famille spirituelle quelque peu hétéroclite, et, par des études suivies autant que par la méditation, savamment préparé pour la mission surnaturelle qu'il était appelé à remplir (1).

Cette mission, elle ne fut pas d'abord bien précise : était-il simplement un précurseur (ou, en langage théosophique, un Maître d'un rang supérieur) annonciateur de la fin de notre race, proclamée par Besant lors de la grande guerre, et chargé de guider l'humanité dans la laborieuse gestation d'un cycle nouveau sur un plan plus élevé?

(1) Le premier ballon d'essai de l'affaire Krishnamurti date de l'année 1912, et cela semble aussi être une des causes premières de la désaffection de Rudolf Steiner. Ce dernier, en effet, demeuré foncièrement chrétien quoique théosophe, travaillait à une conciliation sincère de la théosophie avec le christianisme, et il allait déjà s'élever avec force contre l'évidente entorse donnée aux Ecritures par l'audacieuse hypothèse de Besant sur les deux Christ.

Cette ambition, qui plaçait déjà Krishnamurti sur un plan supérieur, quoique presque humain, eût suffi à ses jeunes épaules, et probablement aussi la prévision d'une tâche assez lourde : devenir l'héritier présomptif d'A. Besant à la direction de la théosophie mondiale. Le jeune inspiré ne s'était-il pas déjà révélé comme le chef incontesté d'une sorte de congrégation nouvelle au sein de la grande famille théosophique : *l'ordre de l'Etoile d'Orient*, pour grouper tous ceux qui, tant dans le sein de la Société théosophique qu'au dehors, « croient à la venue de *l'Instructeur suprême du monde* » ?

Mais, après quelques années d'un relatif silence, un coup de théâtre vraiment inattendu se produisit : en 1925, A. Besant, probablement poussée par le zèle intempestif de quelques partisans avides d'étonner les foules, fit savoir à l'univers en attente qu'*Alcyone*, c'était l'appellation théosophique du jeune Hindou, était plus qu'un messager du grand Instructeur, mais l'incarnation même du Messie futur déjà annoncé par Blavatsky et réalisé ainsi par sa meilleure disciple, devenue à son tour directrice de la secte. Mais entendons-nous : pour arriver à ce beau résultat, Besant, cependant historienne des Religions, prenait de grandes libertés avec l'histoire religieuse, distinguant deux entités de Christ, l'un mystique et quasi symbolique, l'autre, le seul réel, qui aurait vécu 105 ans avant le Jésus des Ecritures, et aurait subi, lui, le supplice généralement attribué à Jésus et consacré par les Evangiles. Entre parenthèses, ce Jésus — nom porté par différents rabbis juifs — était bien connu des hébraïsants, et l'un des plus savants, Derembourg, l'avait identifié depuis longtemps comme un faux prophète, exécuté en effet après jugement du Sanhédrin et parfois confondu avec le Christ.

Quoi qu'il en soit, *Alcyone* fut déclaré la nouvelle incarnation du Christ et, pour appuyer sa thèse, A. Besant

le pourvut, selon le mode théosophique, d'une succession d'incarnations dont la première remontait au commencement de la cinquième *race racine*, c'est-à-dire plus de 20.000 ans avant l'ère actuelle.

Désormais, et sa glorieuse réincarnation ayant été signifiée au monde par les mille trompettes de la renommée, il fut décidé qu'Alcyone se présenterait aux foules émerveillées pour les convaincre de sa mission surnaturelle. Hélas! il n'est pas facile dans une époque aussi réaliste que la nôtre de faire accepter aux foules sceptiques qu'un dieu puisse s'incarner aussi facilement dans un jeune Hindou sympathique, d'élégante tenue, mais sans grand pouvoir de suggestion. Et puis, noblesse oblige : il développait devant des auditoires accourus en foule à la seule annonce de sa venue — je l'ai moi-même entendu à Paris — les vérités de cette sagesse millénaire dont les races orientales n'ont pu introduire qu'une petite partie dans nos civilisations trop positives, et cela dans la langue fleurie chère aux poètes de son pays, mais bien moins riche en fait d'images que les élévations de son admirable compatriote Rabindranath Tagore.

Ce fut sans conteste une grande désillusion, même pour les auditeurs les mieux disposés, et il en rejaillit sur la doctrine un discrédit dont un certain nombre d'adeptes font retomber la responsabilité sur Besant elle-même.

Quant à Krishnamurti, il partit, je pense, sans idée de retour, si même, comme je l'ai entendu dire, parvenu à sa maturité intellectuelle — il a maintenant plus de trente-sept ans — il ne songe pas de son propre gré à rentrer dans une ombre modeste, plus adéquate à ses goûts et à ses aptitudes!

L'affaire Krishnamurti avait été déjà sévèrement jugée par certains groupements théosophiques, et il s'est même trouvé un écrivain du bord examinant en toute impartialité cette crise de la Société théosophique, et qui,

tout en faisant la juste part des services rendus par Besant dans le passé, n'hésitait cependant pas à affirmer que cette dernière aventure engageait fortement le Karma de la présidente, c'est-à-dire sa part de responsabilité au cours de ses incarnations subséquentes!



Mais Annie Besant rencontrera plus d'indulgence chez les historiens désintéressés, qui raconteront sa vie et pour lesquels les faiblesses réelles de sa fin de carrière, plus imputables à son entourage qu'à elle-même, ne sauraient effacer le souvenir d'une noble et féconde activité idéaliste.

Elle a voulu atteindre la vérité : c'est la brève épitaphe qu'a souhaitée sur sa tombe la directrice de la Société théosophique, et de fait, dans ses ouvrages sur l'histoire des Religions aussi bien que dans la conduite de la société, elle a longtemps placé la doctrine sur des bases rationnelles qui lui ont attiré des sympathies réelles, sinon des adhésions formelles.

Mais elle a fait plus encore : elle s'est personnellement intéressée à de nobles tâches sociales; elle a combattu avec une grande énergie toutes les formes les plus cachées de l'intolérance ou de l'oppression. Il est d'elle ce noble désir que « personne ne puisse être regardé de travers par son voisin à cause de sa couleur et de sa croyance ». Et, par sa plume autant que par sa noble éloquence, elle a représenté malgré tout une des grandes forces morales de notre monde actuel.

MAURICE WOLFF.

LA FAMILLE VAUBERLAIN

OU

LES PÈRES ENNEMIS[1]

—

TROISIEME PARTIE

L'instinct est le guide le plus sûr. Pour l'avoir suivi, Mme Vauberlain évita les écueils auxquels était exposée sa mission délicate auprès de M. Catillon et de M. Bolagny.

Le plus dangereux des écueils était l'amour-propre, puisqu'il fallait révéler à ces Messieurs que l'oncle dont chacun d'eux se gaussait était l'amant secret de Madeleine. Se croire trompeur et se retrouver trompé ne va jamais sans humiliation.

Mais la fantaisie, l'audace du récit et des explications avaient contourné l'obstacle. M. Catillon n'en demeurait pas moins le séducteur d'une délicieuse jeune fille dont il avait eu toutes les nouveautés; et si un autre était venu, c'était en « doublure », pour reprendre le rôle qu'on le soupçonnait de vouloir abandonner.

M. Bolagny, lui aussi, conservait le prestige d'un lovelace. A cet empaillé de notaire honoraire, il avait soufflé sa fiancée, la veille des épousailles. Comme il disait un jour à Ravenel :

— Le cocu, c'est Catillon. Moi, j'ai le beau rôle...

Ainsi tous deux, *in petto*, se trouvaient une petite allure « mauvais sujet » qui plaît infiniment aux quinquagénaires. Leur vanité, au lieu d'être blessée, était

(1) Voyez *Mercure de France*, nos 813 et 814.

satisfaite et c'est en cela que le résultat obtenu si simplement par Mme Vauberlain était admirable.

S'ils n'en voulaient aucunement à Madeleine, à Louise, à Pierre, avec qui ils continuaient d'entretenir les plus cordiales relations, ils nourrissaient par contre, l'un envers l'autre, une haine féroce.

Les événements confirmaient le phénomène psychologique annoncé par Ravenel. Chacun avait la conviction d'être le père unique et incontestable des deux nouveau-nés et tenait l'autre pour un « voleur d'enfant ».

Ils étaient les pères ennemis, s'affrontant dans une lutte impitoyable et sans issue.

Les circonstances ne les avaient pas encore réunis, mais cela ne pouvait manquer de se produire un jour; Mme Vauberlain en frémissait d'avance.

Les renseignements qu'ils avaient recueillis l'un sur l'autre n'apportaient que des motifs d'antipathie.

Chacun répugnait à prononcer le nom de son ennemi. Pour M. Catillon, M. Bolagny était « le mécréant », et M. Bolagny n'appelait M. Catillon que « le cocu ». Mme Vauberlain détestait ce sobriquet qui froissait son souci des convenances et lui semblait offensant pour sa fille. M. Bolagny n'en voulait point convenir; tout était, au contraire, à l'honneur de Madeleine puisque c'était avec lui qu'elle avait trompé Catillon.

Une grave question tourmentait Mme Vauberlain. Comment s'arrangeraient les choses lorsque Madeleine serait rétablie? Le partage serait-il repris? Trop délicat lui semblait le sujet pour qu'elle osât l'aborder. Mais Madeleine, qui lisait dans ses pensées comme dans un livre ouvert, devina ses préoccupations.

— Quelle manie de cultiver les anticipations pour y cueillir des tracas! Tu sais bien cependant que n'arrive jamais ce qu'on avait prévu. Pour l'instant, l'amour paternel seul tourmente ces Messieurs. Laissons- les. Attendons qu'ils s'occupent de moi. Que ce soit le plus

tard possible; je n'ai aucune impatience à ce sujet, crois-moi.

— Le fait est que tu ne te mets guère en frais pour eux.

— A quoi bon! Ils sont solidement attachés. Et puis retiens ceci, maman : Les hommes sont comme les chiens qui grognent lorsqu'on les approche et courent après tout ce qui s'enfuit.



Cécile fut baptisée dans la semaine qui suivit sa naissance. M. Catillon y tint essentiellement. Elle eut pour marraine sa grand'mère et, pour parrain, Pierre Ravenel.

Que Julien n'eût pas reçu, lui aussi, le sacrement, M. Catillon y songeait constamment pour s'en affliger. Pourquoi cette différence de traitement? L'un et l'autre n'étaient-ils pas ses enfants? Sa foi protestait, lui représentant le petit innocent exposé injustement aux châtiments éternels. Aussi s'efforçait-il d'obtenir qu'il fût, comme sa sœur, porté sur les fonds baptismaux.

Au cours d'un déjeuner auquel assistait Ravenel, il revint sur ce sujet.

— Si cela vous tourmente à ce point, dit Pierre, pourquoi ne le faites-vous pas baptiser? C'est si simple.

— Nous n'osons pas, murmura Mme Vauberlain.

— En voilà une affaire! Que risquez-vous? Bolagny n'en saura rien. Il ne fréquente pas les églises, ignore ce qui s'y passe. Et puis, Madeleine a des droits incontestables; catholique, elle peut prétendre que ses enfants soient élevés dans sa religion. Il ne se trouverait personne pour lui donner tort. Tout dépend donc d'elle.

Madeleine, d'un geste large, donna son assentiment.

— Baptisez-le si vous voulez... ça ne peut pas lui faire mal.

L'observation qui s'ajoutait au consentement scandalisa M. Catillon, mais, ravi de triompher, il ne le laissa point paraître.

Devant son succès à Ravenel, il se tourna vers lui et, avec le plus aimable des sourires, le pria d'accepter d'être également le parrain de Julien.

— Je suis profondément touché de votre offre, mais, à mon avis, ce rôle, qui comporte des devoirs, revient à un autre...

— A qui? interrogea M. Catillon; nous ne connaissons personne ici.

— A vous.

— A moi?

— Parfaitement. Quelle raison vous empêcherait d'être le parrain de Julien?

— Pierre a raison, dit Madeleine; il faut accepter, monsieur Catillon, et maman sera la marraine.

M. Catillon contenait difficilement sa joie. Un lien officiel, religieux, l'unirait à son fils et, en même temps, il prenait un avantage marqué sur l'ennemi.

Seule Mme Vauberlain était perplexe. Il lui semblait que Pierre allait un peu fort. Son goût pour les situations cocasses, et que paraissait partager Madeleine, l'inquiétait.

La chose décidée, elle observa qu'il était nécessaire de choisir, pour la cérémonie, un jour où l'on serait certain que ne viendrait pas M. Bolagny. Si le hasard faisait qu'il arrivât en trouble-fête, quelle affaire!

Très heureusement, M. Bolagny annonça qu'il était obligé de s'absenter quelques jours afin de suivre l'adjudication d'importants travaux. On en profita. La fête de famille fut discrète, mais charmante. M. Catillon, en sa qualité de parrain, entendit en supporter tous les frais et fit fort bien les choses. Les dragées furent abondantes et Mme Vauberlain reçut de son compère un joli cadeau.



Le jeudi 15 octobre, M. Bolagny vint passer la journée à Beaumont-le-Château. Il était d'excellente humeur; l'affaire qu'il avait enlevée s'annonçait particulièrement fructueuse.

Après le déjeuner, il fit, seul, une longue promenade dans la forêt qui était splendide sous sa parure d'arrière-saison. La vie lui paraissait belle, facile. Il s'attendrissait sur ce couple d'enfants qui donnait un but à sa vie.

Au retour, éprouvant le besoin de se rafraîchir et furetant dans le buffet à la recherche de biscuits pour les tremper dans un verre de madère, il découvrit une boîte de dragées sur laquelle ses yeux horrifiés lurent : « Julien » et, au-dessous : « 10 octobre 1931 ».

La nourrice traversait la pièce; il l'arrêta et, sans un mot, lui présenta l'objet.

— Eh bien quoi, dit-elle en le regardant avec étonnement, c'est une boîte de dragées.

— D'un baptême?

— Naturellement.

— Du baptême de Julien?

— Mais oui. C'est écrit; vous ne savez pas lire?

Et, haussant les épaules, elle gagna la cuisine où l'attendait une copieuse collation.

Resté seul, M. Bolagny déposa la boîte sur la cheminée et rassembla ses pensées. Que devait-il faire?

Dans son cerveau « laïque et conscient », naissaient les projets les plus fous. Au scandale, devait répondre le scandale. Mais comment? Il rêvait d'actions formidables, sans rien trouver. Au comble de l'agitation, ne pouvant rester en place, il tournait à grands pas autour de la table; ses grosses mains, soulevées par l'indignation, s'élevaient puis retombaient sur ses cuisses avec des claquements retentissants.

Epuisé, il s'arrêta, s'accouda sur la desserte et de ses lèvres amères tombèrent ces paroles :

— Ils ont baptisé Julien l'Apostat!... On aura tout vu!...

Mais un vrai philosophe ne se laisse pas abattre; il pense, il raisonne, il agit.

Sa décision prise, M. Bolagny pénétra lentement dans la chambre où dormaient les enfants. Devant le berceau de Julien où, le matin même, il avait piqué une cocarde tricolore, la méditation l'immobilisa. Debout, le menton soutenu par la main droite, les sourcils froncés, il contemplait son fils « victime des maléfices de la superstition »; comment le laver de « cette souillure »? Les pensées se mouvaient lourdement sous son front plissé. Enfin la lumière vint.

Sur la pointe des pieds, tel un conspirateur, il gagna le cabinet de toilette, prit un tampon d'ouate qu'il imbiba d'eau de Cologne èt revint vers le berceau. Après quelques instants de recueillement, ses doigts maladroits et tremblants, serrant le coton, essuyèrent le front de l'enfant; mais l'alcool, glissant sur le petit crâne rebondi, atteignit les yeux. Sous la douleur de la brûlure, Julien l'Apostat poussa des cris affreux. M. Bolagny, interdit, affolé, demeurait immobile, son coton à la main. La nourrice accourut et s'empara de l'enfant qui hurlait. La Polonaise vint à son tour, attirée par les cris, puis Mme Vauberlain. Les trois femmes s'empressaient, s'inquiétaient. M. Bolagny dut avouer ce qu'il avait fait. Alors, ce fut un déchaînement d'imprécations. Mme Vauberlain pleurait, jurait que son petit-fils resterait sûrement aveugle; la Polonaise exprimait son indignation en des termes que personne ne comprenait, mais dont la violence était manifeste; quant à la nourrice, avec sa liberté de campagnarde, en un langage puissant comme sa personne, rude comme le Morvan, son pays, elle accablait le coupable. Son vocabulaire

courant épuisé, elle lui jeta au visage ce simple mot :

— Hérode!

Ses convictions philosophiques l'ayant éloigné de l'étude de l'Histoire sainte, M. Bolagny ne saisit pas la flétrissure que portait cette appellation. Vaincu, il sortit, sans proférer un mot, tenant toujours le coton dont il ne savait que faire. Arrivé dans le vestibule, il le fourra dans sa poche, puis, désemparé, prit machinalement sa canne, son chapeau. Où aller? Ayant consulté sa montre, il vit avec satisfaction que l'heure de l'apéritif était proche et se dirigea vers la ville.



Les pères ennemis se rencontrèrent pour la première fois le mercredi 22 octobre; Mme Vauberlain déclarait qu'elle n'oublierait jamais cette date.

M. Catillon, amené par le train qu'il prenait habituellement, avait déjeuné à la villa. Tout s'était fort bien passé. Après une courte promenade on était revenu au salon; confortablement installé dans une bergère, M. Catillon lisait une revue, tandis que Mme Vauberlain, près de la fenêtre, s'appliquait à un travail de broderie.

Ayant entendu la trompe d'une auto, elle regarda dehors. Ciel! c'était la voiture de M. Bolagny. Le plombier en descendit plus écarlate que jamais. Il venait de fêter la conclusion d'un marché dans la région, et, libéré plus tôt qu'elle ne le pensait, faisait un détour pour embrasser les enfants.

Mme Vauberlain affolée se précipita à sa rencontre et le rejoignit au moment où il franchissait le portail. En deux mots, elle le mit au courant et le supplia de se retirer.

Mais M. Bolagny ne l'entendait pas ainsi. Lui, Bolagny, céder le pas à Catillon? jamais. S'échauffant, il gesticu-

lait, proclamait qu'il avait autant de droits que « ce cocu »...

— Oh, oh, dit Madeleine qui, sans être vue, suivait la scène, il y a de l'eau dans le gaz. On va s'amuser.

Sans égards pour les prières de la pauvre Louise, imaginant des scènes de carnage, le visiteur imprévu avait gagné l'entrée.

— Surtout, ne faites pas de bruit, les enfants dorment, supplia-t-elle.

— Je ne suis pas une brute; on sait vivre, répondit rudement M. Bolagny et il pénétra dans le salon.

Au lieu de se découvrir, il enfonça son chapeau sur sa tête.

M. Catillon ,plongé dans sa lecture, affecta de ne pas le voir.

— Je ne vous salue pas, lança comme un défi M. Bolagny.

— Et moi de même, répondit M. Catillon sans lever les yeux.

— Je suis M. Bolagny.

— Je m'en doutais.

— Il faut que nous nous expliquions.

— Je n'en éprouve pas le besoin.

— Est-ce que vous vous fichez de moi, par hasard?

— Même pas.

Ce calme dédaigneux exaspéra M. Bolagny, qui devint aussitôt violent et grossier. Sa voix puissante, grasseyante, lançait les pires outrages.

M. Catillon demeurait impassible.

Son adversaire s'arrêta, décontenancé. Comme le joueur de billard qui compte sur la bande pour renvoyer la bille, M. Bolagny avait besoin de ripostes lorsqu'il se disputait. L'absence de réplique le paralysait. Il ne trouvait plus de termes nouveaux, se répétait, et, dans ce cas, la répétition devient promptement ridicule. Voici qu'il bredouillait.

M. Catillon, mettant à profit ce silence, se leva lentement, se boutonna et dit, en articulant toutes les syllabes :

— Il m'est impossible de vous répondre, monsieur, car je ne parle pas votre langage, n'ayant jamais fréquenté les milieux où vous en reçûtes l'enseignement.

De cette digne apostrophe, M. Bolagny ne retint que le mot : « reçûtes »; il le répétait en s'esclaffant, avec de grandes tapes sur ses cuisses.

Droit dans son dédain, M. Catillon se dirigea vers la porte. La main sur la poignée, il se retourna galamment vers Mme Vauberlain et s'excusa d'avoir été, bien involontairement, l'occasion de telles inconvenances qui portaient une odeur d'écurie.

Sous l'offense, M. Bolagny retrouva sa verve. Voulant du même coup satisfaire sa haine et son anticléricalisme, il fit pleuvoir sur le toujours digne M. Catillon les injures les plus abominables.

Il le traita de « vobiscum », de « grenouille de bénitier », de « vieux goupillon ». Rien ne fut respecté, même pas l'intimité corporelle du Pape.

Mme Vauberlain se voilait la face.

Mais M. Catillon, lui, demeurait aussi calme que s'il avait reçu un contrat de mariage. Il souriait même, ironiquement.

Alors, des injures, M. Bolagny passa aux menaces. Il proféra les plus horribles, les plus folles. Dardant sur son adversaire des regards féroces, il ne parlait de rien de moins que de « lui rétamer l'ostensoir ».

Effrayée, Mme Vauberlain se précipita, semblable aux femmes qui, dans les tableaux classiques, s'élancent, les bras noblement ouverts, entre les combattants.

Point ne lui fut besoin d'un grand effort pour retenir M. Bolagny, chez qui la violence verbale n'excluait pas une sage prudence.

Ayant salué cérémonieusement Mme Vauberlain,

M. Catillon se retira, et d'un pas de procession, s'achemina vers la sortie.

Lorsqu'il l'aperçut dans le jardin, M. Bolagny ouvrit la fenêtre toute grande, et, de là, ainsi que d'une tribune, clama de nouvelles horreurs à l'adresse de son ennemi.

Le notaire honoraire ne daigna pas se retourner. Simplement, — malgré que le temps fût très beau, — il ouvrit son parapluie et continua paisiblement son chemin.

Le plombier écumait, la colère l'étranglait.

— Fermez la fenêtre, dit Mme Vauberlain enfin rassurée. Le fond de l'air est plutôt frais.



Chez M. Catillon, le calme, la réserve, le silence constituaient une tactique qu'il pratiquait régulièrement depuis l'âge de raison. Il y excellait et venait de le montrer. Néanmoins, les offenses de M. Bolagny l'avaient meurtri. Elles réclamaient vengeance. Pour cela, l'heure vient toujours, il suffit d'être patient.

Ce qui le tourmentait, c'était la nécessité de prendre d'urgence certaines décisions relativement à l'avenir. D'abord, le retour de scènes semblables devait être empêché; et puis, comment admettre le partage de Madeleine avec ce rustre!

A cette seule pensée, son imagination construisait des images qui le rendaient fou.

Il confessa ses tourments au père Athanase.

— Comme ami et comme prêtre, lui répondit-il, je ne puis vous donner qu'un conseil : épouser cette personne, ou rompre.

Le mariage est chose grave. M. Catillon avait accoutumé de l'envisager comme une affaire, et celle-ci ne lui paraissait guère brillante. D'un autre côté, renoncer à

Madeleine était au-dessus de ses forces. Elle sortait de l'épreuve de la maternité, splendidement épanouie, plus belle, plus désirable que jamais.

La jalousie eut raison de ses hésitations. Il décida d'épouser Madeleine et le plus tôt possible, car, tout à coup, il songeait que Bolagny pouvait avoir la même intention.

Le 24 octobre, jour de saint Magloire, il revint à Beaumont-le-Château et présenta sa demande.

Fine mouche, Madeleine se garda bien d'accueillir trop vite la proposition. Ce furent d'honnêtes remerciements; elle était profondément touchée, mais demandait quelques jours de réflexion. Certes, un an plus tôt, elle eût accepté de suite; mais, depuis, des événements s'étaient produits qui avaient changé la situation. Il fallait qu'elle consultât sa mère; en outre, elle ne ferait rien sans avoir pris l'avis de son cousin Pierre Ravenel, en raison des questions délicates que soulevait le projet.

M. Catillon escomptait une acceptation immédiate; cette réserve bouleversait ses plans.

Attendre, réfléchir, consulter..., voilà ce qu'il fallait empêcher. Sûrement Bolagny serait mis au courant; alors il demanderait, lui aussi, la main de Madeleine. Impulsif, autoritaire et vaniteux, il pousserait les offres comme des enchères, et, soutenu par son orgueil autant que par sa fortune, sortirait vainqueur de la compétition.

C'est sous la menace d'en être privé que se découvre principalement la puissance des liens d'un attachement.

L'incident révélait à M. Catillon le besoin impérieux qu'il avait de Madeleine.

Il avait atteint l'âge où sonnent les premiers accents de « la retraite sexuelle ». Annonçant le plus pénible des déclins, ils retentissent désagréablement aux oreilles des hommes. Si certains s'y résignent, beaucoup veulent jouer les retardataires, manquer l'appel, s'attarder parmi les

classes plus jeunes, avec l'espoir d'en partager l'activité.

Malheureusement, la Nature n'admet pas facilement ces velléités d'indiscipline. Capricieuse, rétive, pratiquant la grève perlée, elle ne suit pas les désirs; chichement, elle accorde les possibilités, après avoir fait peser, jusqu'au dernier moment, la crainte d'un refus.

Parfois, elle délègue à une seule femme le pouvoir mystérieux de conduire l'anxieux aux aboutissements. Exclusivité redoutable. Il faut l'accepter ou renoncer à la fugace illusion d'une jeunesse retrouvée.

Parfois cette délégation est au corps d'un sujet qui, en dehors de son pouvoir, est peu estimable. La raison s'en afflige, mais la chair subit la servitude, s'y attache désespérément; mieux vaut vivre esclave que mourir.

Pour M. Catillon, Madeleine était cette femme unique.

Néanmoins, il avait trop accoutumé de réfléchir avant d'agir pour prendre tout de go une décision. Afin de calmer ses nerfs, de retrouver son équilibre, il fit une longue marche dans la forêt. Elle le convainquit qu'il devait, à tout prix, épouser Madeleine.

A la fin du déjeuner, lorsque la servante se fut retirée, il renouvela sa demande qui, cette fois, était accompagnée de l'offre d'avantages importants : reconnaissance au profit de Madeleine d'un apport de cinq cent mille francs; constitution d'un capital de cent mille francs sur la tête de chaque enfant; donation réciproque, en cas de décès, de ce dont chacun pouvait disposer.

Personne n'était oublié, sauf Mme Vauberlain qui le remarqua sans oser le relever.

Ravenel, secrètement prévenu, vint, comme par hasard, dans le courant de l'après-midi.

Le projet lui fut longuement exposé. Les dames sollicitaient son avis.

Pierre conseilla d'accepter sans hésitation.

L'offre, dit-il, était d'un galant homme ayant conscience de ses devoirs, et il en loua M. Catillon.

Celui-ci le remercia, disant fort galamment que tout cela n'était rien à côté de l'immense bonheur que lui donnait Madeleine en acceptant de devenir sa femme.

— Puisque nous sommes d'accord, ajouta-t-il, inutile de perdre du temps. Dès demain, je vais chez mon notaire pour le contrat de mariage. Je vous demanderai, monsieur Ravenel, de venir dans quelques jours, en examiner le projet. Si, si, j'y tiens absolument. En sortant de chez le notaire, j'irai à la mairie et à la paroisse; il vous est égal, n'est-ce pas, que le mariage ait lieu à la mairie et à la paroisse de mon domicile. J'y suis connu et cela facilitera bien des choses. Nous nous marierons, si vous le voulez bien, le 5 novembre, conclut-il, après avoir consulté son agenda.

— Ça va très bien, répondit Madeleine, lorsqu'elle eut regardé le calendrier.

On aborda ensuite l'examen de différents détails. Aucune cérémonie, bien entendu. Tout se passerait en famille.

Chacun pensait à M. Bolagny, mais personne n'en parlait. Il importait qu'il ne soupçonnât rien. De cet homme violent et sans éducation, les interventions scandaleuses étaient à craindre. En présence du fait accompli, il serait impuissant.

D'ailleurs, au cours de sa promenade, M. Catillon avait tout réglé en prévision des réactions que l'événement ne manquerait pas de provoquer chez son adversaire. Le soir même de la cérémonie, on partirait pour l'Italie. Il appartenait à cette génération pour qui le voyage en Italie était le complément obligatoire d'un mariage entre gens de bonne compagnie. On se rendrait d'abord à Rome où ses relations lui assuraient un accueil sympathique à la Cité du Vatican; ensuite, on visiterait les villes célèbres et on ne rentrerait que vers

Noël. Pendant ces temps, les enfants seraient confiés à leur grand'mère.

Au retour, on s'installerait avec eux dans un appartement délicieux qu'il avait déjà retenu. Les fenêtres ensoleillées ouvraient sur le jardin du Luxembourg; on y entendait les cloches de Saint-Sulpice.



Le 7 novembre, M. Bolagny trouva dans son courrier la nouvelle du mariage de M. Catillon, notaire honoraire, avec Mlle Madeleine Vauberlain. Le carton relatait que la cérémonie avait eu lieu dans la plus stricte intimité.

Tout d'abord il crut à une plaisanterie. Ses amis adoraient les mystifications de ce genre; mais, à la réflexion, cette interprétation apparut impossible; aucun d'eux ne connaissait les précisions du faire-part.

La certitude s'imposant le renversa dans son fauteuil de bureau; il demeurait atterré, tournant machinalement le billet dans ses doigts tremblants.

La sonnerie du téléphone le tira de sa torpeur; c'était un débiteur sollicitant des délais; une injure fut la réponse.

Le récepteur raccroché, M. Bolagny se leva, arpenta la pièce, les mains derrière le dos, le front penché, scandant sa marche de jurons plus violents que variés.

Un employé qui venait demander des instructions fut renvoyé sans aménité.

Le comptable, vieux et fidèle serviteur, bénéficiant généralement d'égards particuliers, eut la malencontreuse idée de vouloir montrer sa supériorité. Portant gravement un livre de comptabilité, bravant la tempête, il pénétra dans le bureau. Rapidement, le pauvre homme battit en retraite. Son patron menaçait de « lui botter le derrière s'il s'obstinait à prétendre l'embêter avec des chiffres certainement aussi idiots que lui » ; et la menace

était accentuée de puissants appels du pied faisant monter la poussière d'entre les lames du parquet.

— Tout le monde se ligue contre moi, hurla M. Bolagny, en assenant de formidables coups de poing sur la table; mais ça ne se passera pas comme ça... Ah, mais non!

Il sortit en coup de vent, se jeta dans sa voiture et donna l'ordre au chauffeur de le conduire à Beaumont-le-Château, le plus vite possible.

Durant le trajet, il bouillonnait. La colère, la jalousie agitaient sous son crâne mille projets aussitôt abandonnés.

L'explication qu'il allait avoir avec Mme Vauberlain, M. Bolagny l'imaginait d'avance. Il la voyait tantôt calme, sévère, avec des mots cinglants et définitifs; tantôt passionnée, faisant voler les reproches, les flétrissures dans le souffle de son éloquence indignée.

Il en conclut qu'il y avait deux méthodes; les circonstances guideraient son choix.

Mme Vauberlain, qui s'attendait à sa visite, le reçut, non plus avec cette familiarité enjouée qu'elle lui réservait habituellement, mais avec une froide dignité, comme elle eût fait pour un étranger.

La nouveauté du traitement lui fut très sensible.

— Vos manières ne m'impressionnent pas, dit-il. Une explication m'est due. Je l'exige.

— Où puisez-vous la licence de parler ainsi? Vous êtes chez moi et m'obligez à vous le rappeler.

— Pas de boniments. Est-il vrai que Madeleine a épousé Catillon?

— J'ai pris le soin de vous envoyer moi-même un faire-part.

— Et je n'en fus pas prévenu!

— Avions-nous besoin de votre autorisation?

— C'est trop fort! Ainsi ce calotin a pris Madeleine

et les enfants avec... Alors, qu'est-ce qu'il me reste à moi? Peau de balle.

— Je vous en prie...

— Et vous croyez que j'accepterai d'être ainsi balancé? Vous vous trompez, ma bonne dame... Vous ne connaissez pas Bolagny.

S'excitant, il élevait la voix, agrandissait les gestes. La maison s'emplissait de bruit.

Alors qu'avec de larges mouvements de bras, il annonçait des choses terribles, la porte s'ouvrit devant la Polonaise qui tenait contre son ventre une haute pile d'assiettes.

Emporté dans son élan oratoire, il ne la vit pas; mais elle, devant cet homme qui gesticulait et criait, demeura immobile. La bouche ouverte, elle fixa sur lui des grands yeux impassibles et humides, dignes d'émailler une prairie, resta ainsi quelques instants, puis, subitement, sans que l'on sût pourquoi, partit d'un grand éclat de rire.

M. Bolagny s'arrêta net.

Cependant, la crise continuait, de plus en plus forte; les assiettes dansaient avec un léger bruit de castagnettes. Ménagère économe, Mme Vauberlain se précipita pour sauver la vaisselle; il était temps. Tordue par son accès d'hilarité, la Polonaise s'affaissa sur le parquet. Les mains crispées autour de la taille, la tête renversée, elle était agitée de soubresauts convulsifs, poussait des petits cris saccadés, ininterrompus, allant du grave à l'aigu. De ses yeux fermés, les larmes ruisselaient.

Mme Vauberlain, aussi contrariée que scandalisée, tenta une observation sévère qui n'eut d'autre résultat que d'exciter davantage le déchaînement de la Polonaise. C'en était trop; elle s'approcha d'elle, lui mit la main sur l'épaule, voulant l'obliger à se relever et sortir. Fâcheuse inspiration. La bonne s'arrêta trois secondes, fixa ses grands yeux sur sa maîtresse et repar-

tit de plus belle. Alors, la contagion opéra, et Mme Vauberlain, à son tour, fut emportée par un irrésistible accès de rire. Au fond d'elle-même furieuse et vexée, elle eût voulu réprimer ce mouvement dont elle sentait l'inconvenance, mais ses nerfs n'obéissaient plus à sa volonté; ils étaient lâchés et dansaient avec ceux de la Polonaise. Vainement, elle essaya de s'excuser; elle était incapable d'articuler un mot; chaque effort pour reprendre l'équilibre aggravait le mal; elle dut s'asseoir, abandonnant sa tête contre le dossier du siège. Les deux rires se répondaient et s'entraînaient.

M. Bolagny avait tout prévu, sauf cela.

Il ne savait que faire. Sa colère montait.

— On se fout de moi, cria-t-il tout à coup... C'est formidable!...

Et il sortit en claquant la porte.

— ...Formidable... Formidable, répétait-il, en regagnant sa voiture.

Lorsque, quelques minutes ensuite, il arriva sur la place de l'Hôtel-de-Ville de Beaumont-le-Château, ses pensées étaient plus agitées que jamais.

Il entra dans un café et se fit servir un vermouth qu'il avala d'un trait.

Obséquieux, le patron s'approcha pour s'enquérir de sa santé. Mais M. Bolagny ne l'écoutait point, son esprit était ailleurs.

— Formidable... jeta-t-il, en fixant des yeux énormes sur l'interrogateur qui jugea préférable de s'éloigner.

Un second vermouth demandé d'une voix de stentor disparut instantanément.

Après quoi, M. Bolagny gagna l'hôtel qui se trouvait de l'autre côté de la place. Le menu était parfait. Il le constata avec satisfaction, et commanda une bouteille de blanc d'Avize, dont il conservait un grand souvenir. C'était en effet un vin délicieux, frais et savoureux comme la grappe encore enveloppée de la rosée du matin, et qui,

malicieusement, cachait sa force sous sa finesse. Les sombres pensées ne lui résistaient pas; son scintillement doré avait vite fait d'éclairer, devant les yeux songeurs, d'aimables perspectives. Véritablement « l'ange de midi ».

M. Bolagny se sentait renaître; il en commanda une seconde bouteille.

Lorsqu'il sortit de l'hôtel, la fureur avait fait place à l'attendrissement. Il s'attendrissait sur lui-même. Ce qu'on lui avait fait n'était pas bien.

Il ignorait la vie intérieure, en était incapable. Tout ce qu'il éprouvait, en joie comme en peine, il fallait qu'il le répandît aussitôt autour de lui. La solitude l'étouffait.

Il revint au café, offrit une consommation au patron et lui conta sa triste mésaventure.

Le limonadier trouvait le récit bien long; mais, dans le commerce, il faut ménager la clientèle, et M. Bolagny était, ce jour-là, un client sérieux. A peine les verres étaient-ils vides qu'il commandait une nouvelle tournée. Des habitués s'étant approchés pour serrer la main du patron, il les invita et, bientôt, il eut autour de lui six auditeurs qui l'écoutaient avec l'attention déférente due à l'homme généreux qui offre les consommations.

Lorsque, vers cinq heures, il remonta dans sa voiture, la tête lui tournait un peu. Il avait beaucoup parlé, ne savait plus exactement ce qu'il avait dit, mais il s'était soulagé.

Le soir, tout Beaumont-le-Château connaissait l'histoire de la famille Vauberlain.



— J'en ai assez, dit Pierre Ravenel d'une voix irritée. Vous entendez, Waflard, j'en ai assez, répéta-t-il en détachant les syllabes. Par moments, j'ai envie de tout envoyer promener, de partir bien loin, n'importe où...

Ayant lancé sur sa table le coupe-papier qu'il agitait, il se leva et, après avoir marché d'un angle à l'autre de la pièce, vint appuyer son front sur la vitre. Le soir tombait sur le petit jardin de la rue des Feuillants; les branches du cèdre frissonnaient sous un vent glacial, quelques flocons de neige volaient. Waflard, assis devant la cheminée, les pincettes en mains, tisonnait machinalement le feu.

— Vous auriez tort, prononça-t-il lentement; on ne sacrifie pas dans un coup de tête un effort comme celui que vous donnez depuis six mois, et dont les résultats sont magnifiques, inespérés.

— Voilà justement ce qu'il y a d'extravagant dans mon cas, — je pourrais dire de tragique, — répliqua Ravenel en se retournant. C'est parce que j'ai trop bien réussi que j'ai des ennuis et que je suis menacé de perdre ma situation !...

— Vous exagérez; votre situation est solide. Voyons, vous avez doublé le tirage du journal. Grâce à vos conférences, le parti est réorganisé; nous sommes assurés d'enlever, aux élections de l'an prochain, le siège de député que les adversaires détiennent depuis deux législatures.

— D'accord, mais cela a déchaîné des ambitions qui commencent à s'agiter furieusement et dont, finalement, je serai la victime. C'est l'éternelle histoire. Tant que l'issue de la lutte apparaissait sous un jour peu encourageant, les candidats se dérobaient. Celui-ci invoquait son état de santé, celui-là, que sa femme ne pouvait supporter les violences des polémiques, cet autre, qu'il craignait de compromettre ses affaires; tous avaient un prétexte péremptoire et vous en étiez réduits à vous rabattre sur un de ces sujets que fournissent, à la demande, les comités centraux de tous les partis, figurants pleins d'illusion et qui, inlassablement, vont moissonner les insuccès d'un bout de la France à l'autre.

Mais maintenant que nos adversaires eux-mêmes avouent leurs craintes, tout a changé. En présence du succès probable, les candidats naissent comme champignons. Chaque jour, dans cette pièce, je subis l'assaut de l'un d'eux ou de ses amis et parents. On ne me demande pas mon opinion; il faut qu'un tel soit le candidat désigné; lui seul a les qualités nécessaires; et on compte absolument sur moi pour cela. Ce n'est pas un ordre, mais tout comme; et, comble d'agrément, je dois promettre de tenir secrète la démarche; car chacun de ces messieurs entend être sollicité et paraître se dévouer en acceptant la candidature qu'il ambitionne ardemment. Vous voyez ma situation. Impossible de donner satisfaction à tous, n'est-ce pas? Celui qui sera finalement choisi ne m'en saura aucun gré, convaincu qu'il devra sa désignation à ses seuls mérites; mais tous les autres, enrageant de dépit, se vengeront sur moi. Je ferai l'unanimité des ressentiments.

— Je ne soupçonnais pas cette éclosion subite d'ambitions...

— A vous, je puis les nommer, étant sûr de votre discrétion autant que de votre amitié.

Et Ravenel énuméra les aspirants.

— Cela fait huit, murmura Waflard, songeur.

— Et ce n'est pas fini. D'autres surgiront.

— Il y a de quoi vous dégoûter à jamais de la politique. Aucun de ceux que vous venez de m'indiquer n'a l'étoffe d'un député, ni même d'un candidat. Plutôt que de partager le ridicule qu'assumerait le parti en soutenant l'un quelconque d'entre eux, je démissionnerai du comité.

A la vérité, si nous voulons réussir, il n'y a qu'un candidat : vous, Ravenel.

— Conservez soigneusement cette opinion. Si je suis opposé, de quelque façon que ce soit, à ces ambitions présentes et futures, mon sort sera vite réglé. Je devien-

drai l'obstacle qu'il faut d'abord supprimer. Quant aux services que j'ai rendus, aucun compte n'en sera tenu. Ces commerçants, industriels et rentiers ne doutent pas qu'ils me remplaceront aussi facilement qu'un comptable, un garçon de bureau, un chauffeur. Pour eux, je suis au même étage, l'étage des salariés.

— Vous exagérez; cependant, il y a dans ce que vous dites une part de vérité. Il faut agir, et vite, afin d'enrayer le mal.

— Mais que faire?

— Je ne vois qu'une chose : vous assurer la majorité dans la société de l'*Impartial*.

— Ça ne dépend pas de moi.

— Cherchons. La société fondée il y a trente ans est au capital de cent mille francs, divisé en mille actions. On peut évaluer à une centaine les titres qui, par suite de partages, sont dispersés et ne sont jamais représentés aux assemblées. Donc, celui qui disposerait de cinq cents actions aurait certainement la majorité.

— Je le crois.

— J'en ai vingt-cinq qui viennent de mon père; des amis en mettront à ma disposition soixante-dix ou quatre-vingts. Il faudrait donc s'en procurer quatre cents environ.

— Facile à dire.

— Et à faire également. Je me charge de les trouver en quinze jours. Les souscripteurs ont versé leurs fonds à titre de propagande; ils ne faisaient pas un placement. Leurs héritiers n'ont pas les mêmes raisons de conserver ces titres qui n'ont jamais rapporté le moindre dividende; beaucoup se désintéressent de la politique; certains même sont adversaires de celle que soutient l'*Impartial*. Si on leur offrait d'acheter leurs actions au pair, ils accepteraient avec empressement. Il suffirait donc de disposer de quarante mille francs.

— Le malheur est que je ne les ai pas.

— Quelle somme pourriez-vous réunir?

— Aucune.

— Vous n'avez pas un parent, un ami qui consentirait à vous faire une avance?

— Je n'ai personne; oui, mon cher Waflard; c'est comme ça, et je n'en suis pas plus fier, croyez-le.

— Cependant, cette dame qui habite Sam-Suffy?...

— Mme Vauberlain est en effet ma cousine germaine; mais elle ne possède aucune fortune. Sa fille vient de se marier. Espérons qu'elle lui viendra en aide; autrement, je ne sais comment elle vivra.

— C'est fort ennuyeux. Avec 40.000 fr., 30.000 même, à la rigueur, vous deveniez le maître de l'*Impartial*, vous posiez votre candidature, les comités l'acclamaient, toutes ces larves électorales disparaissaient, vous aviez une élection triomphale. Quel dommage!

— Surtout pour moi! Que voulez-vous, mon étoile est mauvaise. Rien à faire!

— Ne désespérons pas, le hasard parfois...

— Je ne crois même plus au hasard...

— Celui qui se voit vaincu avant que le combat soit terminé est perdu. Il faut lutter, mon ami; croyez-moi. Nous reprendrons cette conversation. Assez pour aujourd'hui. Pour vous changer les idées, je vous emmène; vous dînerez à la maison... Si, j'y tiens; vous me désobligeriez en refusant...

— J'accepte alors, et vous remercie, car mon repas solitaire à l'hôtel n'aurait pas été gai.

— Vous deviez dîner seul?

— Evidemment... Pourquoi cette question?

— Pardon; je croyais que vous passiez toutes les soirées chez votre cousine et j'allais vous proposer d'aller la prévenir; ma voiture est en bas.

— Inutile, je ne suis pas attendu.

— Tant mieux.

— Vous n'imaginez pas, je suppose, qu'il y a entre

Mmes Vauberlain et moi autre chose que des relations de famille. Je les voyais fréquemment et en grande intimité, oui, mais c'était bien naturel, étant donné qu'elles sont mes seules parentes et que se trouvant, par suite d'une succession d'événements pénibles, dans une situation difficile, elles ne pouvaient compter que sur mon aide.

— J'aime mieux cela.

— Qu'aviez-vous donc imaginé?

— Rien; mais, vous le savez, dans les petites villes, on ne peut empêcher la médisance...

— Tout ce que vous avez pu entendre n'est que calomnie, je vous assure...

— N'insistez pas, mon cher, votre affirmation suffit. Mais puisque nous sommes sur ce sujet, je dois vous mettre au courant de faits qui se sont passés hier après-midi.

— Quoi donc?

— Voilà; maintenant je puis m'exprimer plus librement. Un monsieur qui est un familier de Sam-Suffy et prétend, à tort ou à raison, cela ne me regarde pas, être le père des enfants de votre jeune cousine, est venu hier à Beaumont-le-Château. Après avoir copieusement déjeuné à l'Hôtel-de-France, il s'est installé au café, a offert des tournées aux clients et leur a raconté je ne sais quelles histoires ridicules qui, naturellement, font en ce moment le tour de la ville.

— M. Bolagny?

— Je crois bien que c'est ce nom-là.

— Quelle brute! Il ne manquait plus que cela! Vous allez me conduire à la villa; je veux demander des explications à Mme Vauberlain.

— Non; plus tard; vous êtes énervé; il n'y a d'ailleurs aucune urgence. Attendez à demain. Et puis cette dame est probablement étrangère aux incartades de ce

Bolagny qui, d'après ce qui m'est revenu, n'était pas dans son état normal.

— Il me payera cela, l'animal!

— N'y pensez plus. Vous êtes en dehors de l'incident, puisque Mme Vauberlain n'est qu'une cousine à qui vous rendiez service, en tout bien tout honneur.

— Rien de plus.



Le soir même, Mme Vauberlain avait adressé une lettre d'excuses à M. Bolagny. Ce qui était arrivé la désolait; seuls étaient coupables ses nerfs qui, depuis un an, avaient subi de rudes épreuves. Elle terminait en exprimant l'espoir qu'on voudrait bien lui pardonner et venir déjeuner, un prochain jour, à Beaumont-le-Château.

Malgré que son amour-propre fût satisfait, M. Bolagny ne répondit point.

Restait l'affaire du mariage qu'il considérait comme une trahison. Ayant juré que « ça ne se passerait pas comme ça », il entendait prendre sa revanche et décida de ne retourner à Beaumont-le-Château que lorsqu'il aurait arrêté un plan de conduite.

L'impossibilité de l'arrêter seul lui apparut bien vite en raison des multiples et délicates difficultés juridiques que soulevait tout projet.

Il soumit son cas à un huissier, un « contentieux », un notaire, un avoué; tous lui déclarèrent qu'il n'y avait rien à faire. Ne pouvant l'admettre, il se rendit chez un vieil avocat réputé pour sa science juridique.

La réponse fut la même. En présence d'une situation extraordinaire et particulièrement délicate, M. Catillon avait trouvé la fine solution et s'était empressé de la réaliser.

— Sournoisement, comme un jésuite qu'il est, dit, d'un ton rageur, M. Bolagny.

— Il était bien naturel qu'il ne dévoilât pas ses projets et agît rapidement; sinon il risquait de vous voir prendre la place.

— Et comment!

— Vous voyez bien.

— Bon, mais ce n'est pas fini. Ils ne perdront rien pour attendre.

— Que ferez-vous?

— Tous les jours, à n'importe quelle heure, j'irai chez eux, je m'y installerai comme chez moi; j'embrasserai les enfants et leur mère en même temps; et cela devant ce cocu de Catillon. Il en fera une tête!

— Ça ne tient pas debout.

— Et pourquoi? Il y a une loi empêchant un père d'embrasser ses enfants et la femme avec qui il les a eus? Je voudrais bien la connaître.

— Du calme. Vous voyez mal la question. D'abord vous parlez de deux enfants, alors que vous êtes le père d'un seul...

— Ils sont de moi tous les deux, vous entendez...

— Possible; mais n'empêche que la fille est la fille légitime de M. Catillon, ayant été légitimée par le mariage, et que ledit mariage a réservé au même M. Catillon le droit exclusif d'embrasser sa femme.

— Julien l'Apostat n'en est pas moins resté mon fils.

— Naturel...

— Et si je le légitime, moi aussi?

— Vous ne le pouvez plus, puisque la mère est mariée. Deux chances vous restent cependant : le divorce ou le décès de M. Catillon.

— C'est gai!

— La loi n'est pas un vaudeville.

— Ça n'irait pas plus mal! En tout cas, j'ai le droit de voir mon fils.

— Oui, mais ailleurs que chez M. Catillon.

— Et si j'y vais quand même?

— Il vous fera mettre dehors par les agents et vous poursuivra pour violation de domicile.

Accablé, M. Bolagny demeurait pensif.

— J'ai trouvé, cria-t-il, en se levant brusquement. C'est épatant et c'est simple; le tout était d'y penser. Voilà. Je prends mon fils et l'installe avec une nourrice chez moi. La mère, naturellement, voudra le voir; il faudra alors qu'elle vienne chez bibi et si son mari veut l'accompagner, je le fous à la porte!... Il attendra dans la rue, oui dans la rue, imaginant un tas de choses, car il me connaît. S'il n'en fait pas une jaunisse, je ne m'appelle plus Bolagny. C'est trouvé, hein!

— Il n'y a qu'un malheur...

— Lequel?

— On ne vous laissera pas emmener l'enfant.

— Et pourquoi? La puissance paternelle m'appartient, puisque j'ai reconnu l'enfant en même temps que la mère. Tout le monde me l'a dit.

— C'est exact... en principe. Mais écoutez le second paragraphe de l'article 383 du Code civil :

« Le Tribunal peut toutefois, si l'intérêt de l'enfant l'exige, confier la puissance paternelle à celui des parents qui n'en est pas investi par la loi. »

Le législateur, vous le comprenez, continua l'avocat, a dû se préoccuper des situations particulières auxquelles sont exposés les enfants naturels. Les époux légitimes ont une vie commune; au contraire, il se peut que les parents des enfants naturels vivent séparément, ayant organisé leur existence chacun selon ses goûts. Dans ce cas, le Tribunal choisit le foyer qui paraît le mieux convenir à l'intérêt de l'enfant.

— L'intérêt de mon fils est qu'il soit élevé chez moi.

— Un enfant de quelques semaines, le séparer de sa mère? Ce n'est pas sérieux. Vous ne trouverez pas un Tribunal qui accueille votre demande.

M. Bolagny sortit découragé. Il était blessé de toutes

parts : dans son amour-propre, dans son amour paternel, dans ses opinions. Sa déconvenue sortait des limites d'une affaire personnelle; il y voyait « le triomphe de la calotte sur la libre-pensée ».



Mme Vauberlain, par la fenêtre de la salle à manger, guettait l'arrivée de Pierre Ravenel; l'avenue qui conduisait à *Sam-Suffy* était toujours déserte.

« Une heure et quart, soupira-t-elle, après avoir, une fois de plus, interrogé la pendule. Et mon déjeuner qui était prêt pour midi et demi! Il ne vaudra plus rien. Décidément, tout est contre moi. »

Depuis le départ de Madeleine, la tristesse, l'inquiétude, le découragement l'envahissaient. Elle ne trouverait donc jamais le calme, la sécurité dans l'ordre matériel et l'ordre sentimental? Sa vie serait donc toujours une succession de giboulées et d'éclaircies? La manie l'avait reprise de se persuader qu'elle était la plus malheureuse d'entre les femmes; elle prétendait en trouver la preuve dans les événements les plus menus.

Cependant, pour être juste, il faut reconnaître que ses lamentations exagérées prenaient source dans de légitimes préoccupations.

D'abord le départ de M. et Mme Catillon avait été si rapide et agité qu'on ne s'était, d'aucune façon, soucié de son avenir. Que deviendrait-elle? Retournerait-elle rue du Val-de-Grâce? De quoi vivrait-elle?

Certes rien ne l'autorisait à croire que Madeleine l'abandonnerait; mais lorsque les filles se marient, sait-on jamais ce qu'elles deviendront sous l'influence du mari?

Dans le domaine sentimental, elle trouvait d'autres sujets d'inquiétude. Pierre n'était plus le même. Ses visites, autrefois quotidiennes, devenaient rares. Mainte-

nant il ne passait jamais la nuit à Sam-Suffy, et Louise le regrettait d'autant plus qu'elle mourait de peur dans cette maison isolée.

Elle aurait eu grand besoin d'un regain de tendresses et de caresses pour la consoler du départ de sa fille. Ce fut l'opposé; il lui semblait découvrir, en Pierre, de la lassitude. A tout propos, il lançait des remarques hostiles. Les cris des enfants « l'horripilaient »; la maison « était transformée en pouponnière » avec « une odeur de lait et de blanchisserie » qui « l'écœurait ». Il devenait injuste et méchant; dans un mouvement d'humeur, il l'avait ironiquement appelée « grand'mère ».

Les avances faites pour obtenir ce que Pierre négligeait de lui offrir étaient restées vaines. Les enfantillages amoureux, les appellations mignardes, la moue des lèvres mendiant un baiser, les risettes, les câlinettes, n'avaient provoqué que l'agacement. Un jour qu'elle se plaignait en retenant difficilement ses larmes, parce que Pierre venait d'esquiver avec un air d'ennui ses caresses gourmandes, il lui répondit sèchement qu' « il n'avait plus vingt ans ».

Louise en conclut que tous les hommes sont matériels et égoïstes; le plaisir obtenu, ils deviennent indifférents, pensent à autre chose. C'est l'éternel reproche féminin : l'homme est mauvais joueur, il fait Charlemagne, laissant pantoise sa partenaire qui attendait la belle.

Le reproche n'est pas équitable; il serait fondé si les jeux étaient égaux, mais ils ne le sont pas. L'un n'a que quelques cartes, tandis que dans l'autre, elles sont à volonté; et l'impitoyable Nature, qui incline toutes choses, ne fait pas à l'âge la charité d'atouts supplémentaires. Bien au contraire.

Enfin Pierre arriva.

— Je commençais à m'inquiéter, dit Louise, je t'ai fait faire un canard à l'orange, comme tu l'aimes, il va être trop cuit.

— Mille regrets, excuse-moi auprès de lui...

— Pourquoi es-tu méchant?

— Je ne suis pas méchant... A peine suis-je entré que tu m'adresses un reproche!

— Mais non.

— Si, tu me reproches d'être en retard. Ce n'est point pour mon plaisir... Je ne vis pas de mes rentes, tu le sais bien. Mon métier n'est pas drôle...

— Allons, calme-toi; j'avais préparé un petit madère; viens le boire.

— Volontiers, ça me réchauffera.

— Fameux! déclara Pierre, après avoir goûté.

— Il vient de M. Bolagny.

— A propos, que s'est-il donc passé il y a quelques jours? Mécontent de je ne sais quoi, cet animal a répandu, paraît-il, ses doléances ridicules dans les cafés de la ville.

Mme Vauberlain lui conta la scène burlesque provoquée par l'hilarité de la Polonaise.

Pierre s'en amusa beaucoup; sa mauvaise humeur était dissipée.

— Maintenant à table! cria-t-il joyeusement.

Tout lui parut exquis; il félicita Louise et lui conta ses ennuis, dans un abandon affectueux qui l'émut.

— Quand je pense, conclut-il, que, faute de cinquante mille francs, je manque la plus belle occasion de ma vie, une occasion qui ne se représentera jamais...

— Si je les avais, je te les donnerais tout de suite, jeta Louise dans un mouvement spontané.

— Mais tu ne les as pas.

— Si on les demandait à M. Catillon?...

— D'abord, il est loin; ensuite, comme la fourmi, il n'est pas prêteur; enfin, il ne consentirait jamais à engager ses fonds dans un journal dont il désapprouve la politique.

— On pourrait voir auprès de M. Bolagny...

— Nous serions bien reçus! Tu as constaté dans quel état de fureur l'a mis le mariage de Madeleine. Après avoir été témoin, j'ai conduit la mariée à l'autel; il ne me le pardonnera jamais... Inutile de chercher... Rien à faire... Parlons d'autre chose...

Louise s'étant levée revint avec une bouteille de Champagne.

— C'est la dernière qui reste de celles qu'avait apportées M. Catillon pour le baptême.

— Quelle excellente idée! Bravo, oublions nos ennuis. A ta santé!

Et il vint l'embrasser tendrement.



Une heure après, Louise qui l'observait tandis qu'il renouait sa cravate, remarqua l'ombre d'ennui revenue sur son visage. L'exubérance avait fait place à un silence glacial.

— Tu me quittes déjà? interrogea-t-elle.

— Il le faut bien; je vais rejoindre mes crabes.

— Tes crabes?

— Le conseil d'administration de l'*Impartial* se réunit à cinq heures. Ils vont se bouffer; sûrement on retrouvera des pattes sur le tapis.

— Tu as bien cinq minutes à me donner?

— Oui, mais pas plus...

— Je voudrais te demander quelque chose. Jusqu'ici, je n'ai pas osé.

— Quoi? Parle, je t'écoute, allons...

— Puisque nous sommes malheureux l'un et l'autre, nous devrions nous marier.

— Tu n'es pas folle?

— Non; à deux on supporte mieux les chagrins, les déceptions.

Pierre haussa les épaules.

— Erreur d'arithmétique et de bon sens. Une tristesse ajoutée à une tristesse, cela donne deux tristesses et non pas le bonheur.

— Si, Pierre, tu verras, je t'aimerai, je te dorloterai tant que, je t'assure...

— Inutile d'insister, ce serait la pire folie, je vais te le démontrer.

Nous sommes égaux dans la pauvreté, puisque nous ne possédons rien, absolument rien. Comme entrée en ménage c'est maigre.

Mes émoluments me permettent de vivre tout juste, en pratiquant une économie rigoureuse, et parce que, célibataire, dispensé de recevoir, je n'ai aucun train de maison; mais ils seraient insuffisants pour l'entretien d'un ménage. Voyons, réfléchis, calcule...

Ajoute qu'il est possible, comme je te l'ai expliqué, que, d'ici peu, je perde ma place. Alors que deviendrions-nous?

Et puis, — voilà le plus important, — ta fille et ton gendre doivent pourvoir à ton entretien; la loi les y oblige; de plus, à côté de l'obligation légale, existe, plus grande encore, l'obligation morale, relevant du jugement de l'opinion publique; M. Catillon, si intéressé soit-il, ne peut s'y dérober; d'ailleurs Madeleine a reçu, par son contrat de mariage, une fortune personnelle sur laquelle son mari ne peut l'empêcher de prélever une pension pour toi, et sur laquelle la justice l'obligerait à le faire, si elle se dérobait à son devoir.

Or, si tu cesses d'être une veuve sans ressources, si tu te maries, ces obligations disparaissent, elles passent sur la tête de ton mari. Tu me comprends?

Ni légalement, ni moralement, tu ne peux plus demander des secours à ta fille et à ton gendre. D'ailleurs je ne le souffrirais pas, tu le penses bien. De sorte qu'en m'épousant, tu perdrais le bénéfice du riche mariage

qu'a fait ta fille. Ce serait, je le répète, une folie; ne compte pas sur moi pour t'aider à la commettre.

Tout cela me semble très clair; cependant tu ne parais pas comprendre, tu ne dis rien!...

— Que veux-tu que je dise... nos points de vue ne sont pas les mêmes... Si on ne tient compte que du droit, de la sagesse, de la prudence, tes conclusions sont justes, évidemment; mais il n'y a pas que cela dans la vie... N'en parlons plus... excuse-moi.

— Tu n'as pas à t'excuser; tu as bien fait, au contraire, de me parler franchement. Mes conclusions, comme tu dis, te déçoivent et il t'est, par suite, pénible de les accueillir, mais, à la réflexion, tu verras que j'ai raison. Allons. embrasse-moi, montre-moi que tu n'es pas fâchée. Restons bons amis.

Lorsqu'il fut dehors, Pierre Ravenel accéléra le pas; il avait hâte de s'éloigner de cette maison où, il n'en doutait pas, Louise pleurait à grands sanglots.

— Les femmes sont extraordinaires, disait-il en lui-même, pour chasser l'impression pénible qu'il emportait. Comment cette idée lui est-elle venue? Elle est absurde. Je ne m'y attendais guère. Est-ce que Louise tournerait à la seccotine? Oh! attention... attention!...



M. Bolagny souffrait doublement de s'être exilé de Beaumont-le-Château. Les enfants lui manquaient et il faisait figure de vaincu. Son silence, son inaction désavouaient l'annonce qu'il avait faite d'une revanche prompte et magistrale.

Cela ne pouvait durer.

L'idée lui vint d'un entretien avec Pierre Ravenel. Aussi bien, sinon mieux, que tous les jurisconsultes interrogés, Ravenel savait le droit; il connaissait la situation dans ses moindres détails, possédait les dernières

nouvelles; il était intelligent, débrouillard, et lui avait toujours témoigné de la sympathie. Que n'y avait-il songé plus tôt?

Incontinent, il l'appela au téléphone, allégua le besoin urgent d'une consultation et l'invita à déjeuner pour le lendemain.

La perspective d'un tête-à-tête avec Prosper Bolagny ne séduisait guère Ravenel; mais il n'était pas fâché de s'éloigner quelques heures de ce milieu mesquin qui l'agaçait. Ce serait une détente. En outre, Bolagny traitait royalement; donc, excellente occasion. Il accepta.

Au rendez-vous pris dans un café des Boulevards, Pierre Ravenel arriva soucieux.

— Qu'est-ce qui ne va pas? demanda son hôte en le dévisageant.

— Des embêtements au journal.

— Ça s'arrangera; ne vous en faites pas. N'y pensez plus et laissez-moi vous soigner. Je vais vous conduire dans une clinique épatante pour ce que vous avez : le restaurant Poirier. Une table est retenue.

Lorsqu'ils furent installés, le maître d'hôtel et le sommelier s'empressèrent autour d'eux, car M. Bolagny jouissait dans l'établissement d'une considération particulière due à sa dépense et à la générosité de ses pourboires.

— Puisque je suis le médecin, je rédige l'ordonnance... Qu'est-ce que vous avez à me regarder comme ça? dit-il en se tournant vers le maître d'hôtel... Vous ne voyez pas que Monsieur est malade? On va le soigner. Ecrivez : des huîtres, homard à l'américaine, deux perdreaux, foie gras avec salade... après, on verra... Les vins maintenant. Chablis avec les huîtres; Montrachet pour le homard et un bon Chambertin sur les perdreaux. Ça vous va, Ravenel? Parfait... N'oubliez pas de dire à la cuisine que c'est pour un malade, cria-t-il au maître d'hôtel.

A Bolagny qui, depuis longtemps, traitait les affaires

difficiles avec le concours d'un bon déjeuner, l'expérience avait enseigné qu'on ne doit pas aborder, dès le début, le sujet essentiel. Ce serait mettre en garde l'adversaire alors qu'il a tout son sang-froid. Il faut attendre que la bonne chère, les vins généreux aient amené l'euphorie qui chasse la méfiance. La conversation, jusque-là, sautille parmi les propos insignifiants, aimables, amusants.

L'entrepreneur, suivant cette règle, commença par raconter ses récentes ripailles avec des confrères du bâtiment. Elles se terminaient généralement chez une dame Olympe qui, par goût personnel, autant que par nécessité, acceptait d'être l'intendante des menus-plaisirs de ses contemporains dépourvus de relations ou pressés, simplement. Un essain de jeunes femmes expérimentées et dociles la secondaient. M. Bolagny en fit une description enthousiaste.

— Elles m'appellent « Radis-rose », dit-il avec un œil polisson. Je vous les ferai connaître.

— A une condition.

— Laquelle?

— Que vous emmeniez aussi Catillon...

M. Bolagny réprima une grimace. Le sujet qui le préoccupait venait trop tôt; et puis ce nom provoquait en lui d'irritantes réactions.

— Oh, celui-là, son compte est bon...

— Pourquoi?

— Voyons, à son âge, et fichu comme il est, épouser une belle fille de vingt ans. Non, il n'a pas peur.

— Sait-on jamais?

— Allons donc, c'est couru. Tenez, un de mes confrères, originaire du Rouergue, m'a dit, avant-hier, un proverbe de son pays. Je l'ai copié. Ecoutez.

Qui soixante ans aura vécu
Et jeune fille épousera,

S'il est galeux, se grattera
Avec les ongles d'un cocu.

C'est épatant, hein! Je l'enverrai à Catillon.

— Vous le regretteriez ensuite.

— Et pourquoi?

— Parce que ce serait une méchanceté inutile.

— Et lui, s'est-il gêné? Vous ne trouvez pas dégoûtant ce qu'il m'a fait?

— Vous pouviez épouser Madeleine, vous aussi, en prenant les devants.

— Evidemment... mais j'ai toujours été trop délicat... on ne se refait pas.

Les perdreaux venaient d'être servis. Ils étaient exquis et le Chambertin de premier ordre. Pierre Ravenel se sentait renaître. Oubliant les ennuis de *l'Impartial*, il s'amusait à suivre les mouvements qui agitaient Bolagny, le balançant de la colère, lorsqu'il parlait de Catillon, à l'attendrissement, lorsqu'il parlait des enfants.

— J'aurai ma vengeance, vous entendez, je le jure, annonçait l'entrepreneur, avec de grands gestes. J'y pense jour et nuit, je finirai bien par la trouver...

Une idée traversa subitement l'esprit de Ravenel.

— Pourquoi, dit-il, d'un ton grondeur et bienveillant à la fois, vous échauffer ainsi, parler de vengeance, rêver plaies et bosses, vous tourner le sang, alors qu'il y a un moyen si simple de reprendre vos avantages, tous vos avantages, sans bruit, gentiment, en mettant la loi et les rieurs de votre côté?

M. Bolagny qui levait son verre le replaça sur la nappe et, fixant Ravenel, lui dit d'une voix que serrait l'émotion :

— C'est sérieux? Vous connaissez ce moyen?

— Oui.

— Indiquez-le-moi... Vous n'aurez pas affaire à un ingrat, je vous le jure.

Pierre se versa un verre de Chambertin, le dégusta lentement, heureux de faire languir son interlocuteur, puis, s'étant essuyé les lèvres, laissa tomber ces mots :

— C'est simple. Epousez Mme Vauberlain.

— Mme Vauberlain?

— Oui, monsieur.

— Pour quoi faire?

— Pour devenir son mari.

— Je m'en doute, mais qu'y gagnerai-je?

— Décidément, il faut tout vous expliquer. Je ne vous reconnais plus. Alors, écoutez-moi sans m'interrompre et aussi sans remuer; vous n'arrêtez pas.

Mari de Mme Vauberlain, vous devenez le beau-père de Madeleine. Vous me suivez?

— Oui.

— Et aussi le beau-père de Catillon...

— C'est vrai, nom de Dieu!

— Ce n'est pas tout; vous devenez aussi le mari de la grand'mère de Cécile et de la grand'mère de votre fils.

— Ça se complique, murmura Bolagny en se passant la main sur le front.

— Voyons maintenant les conséquences. Catillon ne peut interdire à sa femme d'aller chez sa mère, donc chez vous. Il ne peut davantage s'opposer à ce que sa fille aille chez sa grand'mère...

— Alphonse, une bouteille de Pol-Roger, et de la bonne année! hurla M. Bolagny.

Il était transfiguré.

— Epatant! Pour être fort, vous êtes fort. Sans vous flatter, Ravenel, dans la plomberie vous auriez fait une fortune. Et dire que pas un de ces enflés que j'ai consultés n'a su trouver cela, c'est pourtant simple!

A la santé de mon gendre! dit-il en s'esclaffant.

Qu'est-ce qu'il va prendre celui-là! Il n'a pas fini! On ne pourra pas m'empêcher d'embrasser ma belle-fille,

tout de même! Ce que l'on va rigoler! Quelle histoire! La mère de mon fils est ma belle-fille; oui, c'est bien cela; et mon gendre a épousé ma bonne amie. Je deviens le grand-père de la sœur de mon fils. Et Catillon reste le cocu. C'est roulant!

— N'allez pas si vite; tout cela demeure subordonné à une chose...

— Laquelle?

— Le consentement de Mme Vauberlain. Il se peut qu'elle refuse.

— Pensez-vous?

— Dame, elle est libre.

— Me refuser, moi, Bolagny? Mais, mon cher monsieur, vous ne savez pas ce que je vaux. Je vaux trois millions, dit-il en frappant sur sa poitrine comme il eût frappé sur un coffre-fort.

Ne vous occupez pas de cela. C'est couru. Demain matin, je file à Beaumont-le-Château. A midi, tout sera réglé. Bolagny ne traîne pas en affaires.

Il ouvrit son agenda.

— Voyons, nous sommes le 10 novembre; on se mariera le mardi 24 novembre; je l'inscris... Le maire de l'arrondissement est un ami, pas de difficultés.

Je me tords rien qu'en pensant à la gueule que fera Catillon lorsqu'il rentrera de voyage et qu'il me trouvera marié avec sa belle-mère, les deux enfants installés chez moi. Pour une revanche, c'est une belle revanche. Merci, Pierre... Et puis, on va devenir cousins tous les deux! Chouette!

Il but un grand verre de Champagne.

Pierre commençait à être gêné par les éclats de voix de son hôte qui attiraient vers leur table les regards des voisins.

— Vous ne buvez pas, Pierre...? Ça ne va pas? Un coup de Champagne...

Pierre vida son verre d'un trait.

— Ah! quelle idée vous avez eue là, mon vieux, dit Bolagny en lui prenant la main. Sans compter, ajouta-t-il avec un clignement polisson, qu'elle est encore très bien, Mme Vauberlain. J'ai l'œil, je sais voir et deviner; mais je n'en dis pas plus, c'est votre cousine...

— Il fait trop chaud, dit Pierre, sortons.

Sur le trottoir, Bolagny passa son bras sous celui de Ravenel. Il parlait d'aller dans une brasserie de la place Saint-Germain-des-Prés dont il vantait la bière.

— Merci, répondit Pierre, je ne pourrais plus rien prendre et j'ai plusieurs courses à faire. Avant de vous quitter, je vous demanderai une chose : surtout, ne dites pas à Mme Vauberlain que c'est moi qui ai eu l'idée de ce mariage.

— Naturellement! Et vous, notez la date du 24 novembre; car vous serez témoin, bien entendu.

Dans le wagon qui le ramenait à Beaumont-le-Château, Ravenel essaya vainement de lire les journaux du soir. Sa pensée revenait, malgré lui, sur ce qu'il venait de faire. Il avait livré à « Radis-rose » une maîtresse délicieuse, comme il n'en retrouverait probablement jamais. Les regrets montaient. Eternelle vérité de l'histoire du chien du jardinier.

Et puis, l'essaim des mauvaises raisons arriva pour justifier son acte et le transformer en un sacrifice généreux; il rendait service à Louise, il la délivrait des préoccupations dont elle n'arrêtait point de parler depuis le mariage de sa fille. Bolagny n'était pas distingué, c'était entendu; mais les femmes s'accommodent vite des défauts d'un homme s'il y a une compensation matérielle. Or, elle existait, magnifique, inespérée. Et puis, Madeleine avait raison : les faits n'ont pas d'importance; seules comptent les conséquences. On verrait bien.

★

Le lendemain, vers quatre heures de l'après-midi, Bolagny rejoignit Ravenel à *l'Impartial*. Il était radieux.

— Ouf! ça y est, dit-il en se laissant tomber dans un fauteuil. Je ne croyais pas que ce serait aussi long. Quelle séance... oh là là!

En arrivant, je n'y suis pas allé par quatre chemins; j'ai présenté ma demande illico. Ah! si vous aviez vu ça, mon vieux! Elle n'en revenait pas. Rien d'étonnant! Supposez qu'on vous annonce que vous avez gagné le gros lot... D'abord, elle a refusé. Elle ne voulait rien entendre. Ce n'était pas possible... et patati et patata... Non, ce que j'en ai entendu! Lorsque les femmes se mettent à parler, on ne peut plus les arrêter. Mais je ne me suis pas laissé démonter. J'ai l'habitude... Chaque fois qu'on propose aux gens une affaire, si avantageuse soit-elle, ils se font prier... c'est connu. Je la laissais aller...

— Vous ne lui avez pas dit que c'était moi?...

— Naturellement, c'était promis. J'ai dit simplement que nous avions déjeuné ensemble, hier.

— Ah! J'aurais préféré...

— Mais non, mon vieux; vous ne connaissez pas les femmes. Ça valait mieux... je vous assure. La preuve, c'est qu'elle a changé immédiatement. Elle en fut comme abasourdie... je me demande pourquoi... Mais qui saura jamais ce qui se passe dans ces têtes-là? Elle a pâli, s'est assise... « un petit malaise », dit-elle... puis elle a pleuré... l'émotion, vous comprenez. Enfin elle s'est radoucie et finalement a accepté tout ce que je voulais...

Je vous quitte... il faut que je rentre en vitesse, car je me suis mis terriblement en retard. Gare aux poules sur la route!

Au revoir et merci encore... Naturellement, vous déjeunez chez nous le 24, avec quelques copains; des bons types, vous verrez.



La nouvelle du mariage toucha le ménage Catillon sur le chemin du retour, à Gênes. Elle fut apportée par une lettre de Mme Bolagny à sa fille. Après avoir annoncé l'événement, elle le justifiait par les plus honorables considérations.

Madeleine était au lit lorsque le courrier fut remis. M. Catillon achevait de se vêtir pour assister à un office religieux. Dès les premières lignes, elle s'esclaffa.

— Non, c'est trop drôle!

Et, la tête dans l'oreiller, elle se pâmait de rire.

— Qu'y a-t-il donc? interrogea son mari.

— Tiens, lis, dit-elle, en lui tendant la lettre.

La lecture ne produisit pas le même effet sur M. Catillon. Il pâlit.

— Si tu trouves cela drôle, tu n'es pas difficile, répondit-il en lançant la lettre sur le lit, d'un geste irrité.

— Eh bien, en voilà une affaire! Pourquoi te fâches-tu? Maman n'avait pas le droit de se remarier?

— Pas avec cet homme!

— Pourquoi?

— Tu le sais bien. Ne m'oblige pas à te le rappeler.

— Ah, encore le passé, toujours le passé! Il faudrait te faire une raison cependant. S'occuper de l'avenir est bien imprudent, mais du passé c'est absurde, puisqu'il n'existe plus. Ce qui fut hier est dans le néant, tout comme ce qui arriva il y a mille ans, dix mille ans.

— Il y a des souvenirs qu'on ne peut chasser.

— Parce qu'on les nourrit en même temps qu'on leur ordonne de s'éloigner. Alors ils demeurent. Mets-toi à leur place.

— Ne plaisante pas. Ce qui arrive est diabolique. Cet homme est un misérable.

— Du calme! Au lieu de maudire Bolagny, tu devrais avoir pour lui un sentiment voisin de la gratitude.

— Tu te moques de moi?

— Nullement. Il aurait pu m'épouser, lui aussi. Tu l'as devancé. Alors que lui restait-il, s'il voulait entrer dans la famille? Maman. Si tu trouves qu'il est mieux partagé que toi, dis-le.

— J'admire l'aisance avec laquelle tu évolues dans les situations les plus inextricables.

— D'abord il n'y a pas de situations inextricables. Ce sont les imaginations des hommes qui créent les complications. Tout est simple dans la vie...

— Je connais tes théories; elles ne sont pas les miennes. N'empêche que je ne consentirai jamais à me rencontrer avec cet homme.

— Tu auras tort.

— Voyons, Madeleine, réfléchis un peu.

— Je ne fais que cela. Le cas est-il extraordinaire, unique? Chaque jour, dans la meilleure société, n'arrive-t-il pas que l'époux d'une femme divorcée se trouve en face de l'ancien mari de sa femme?

— On n'épouse pas une divorcée.

— Oui, tes principes religieux s'y opposent. Mais si le divorce n'a dénoué qu'un mariage civil, ils l'admettent. Ils l'admettent également si, en cas de mariage religieux, celui-ci a été annulé par les tribunaux ecclésiastiques. Est-ce vrai?

— J'en conviens.

— Alors suppose que je suis la femme divorcée de ce mécréant de Bolagny, comme tu l'appelles; et ne t'occupe pas du reste. La vie est courte.

Accoudée sur le lit, elle présentait une épaule splendide; un mouvement, qui n'était peut-être pas involontaire, fit glisser la chemise et découvrit la poitrine.

M. Catillon, fasciné, s'était approché; il ne parlait plus; ses yeux dévoraient ce qui leur était généreusement offert.

— Penche-toi, je veux te dire quelque chose, tout bas, à l'oreille.

Il obéit. Madeleine lui saisit le cou entre ses deux bras refermés et lui colla le visage contre ses seins. Elle ne voyait plus que le sommet du crâne, mais entendait un halètement précipité. Un sourire d'orgueil éclaira ses beaux yeux. Et, ce jour-là, M. Catillon manqua l'office.



Suivant ses projets, le ménage Catillon devait terminer son voyage en visitant San Remo, Monte-Carlo, Nice, Cannes, que Madeleine ne connaissait pas. Mais la nouvelle qu'il venait de recevoir incita M. Catillon à regagner Paris directement. Madeleine y consentit. Elle désirait revoir ses enfants et puis le tête-à-tête avait assez duré. L'amour fatiguait M. Catillon et, aussi, le rendait triste.

Ils rentrèrent le 12 décembre, avec une avance de dix jours.

Dans le cadre de sa vie habituelle, M. Catillon redevint le notaire honoraire, imbu de principes, autoritaire. Il renouvela sa déclaration qu'il ne recevrait jamais M. Bolagny et n'accepterait pas davantage d'aller chez lui.

Madeleine ne s'émut aucunement de cette résolution, sachant qu'elle la vaincrait aisément.

La première présentation que lui fit son mari fut celle du père Athanase, impatient de retrouver le conseil dont les avis lui avaient bien manqué. C'était un homme d'une grande intelligence et d'un vaste savoir, avec beaucoup de finesse. Il plut à Madeleine. De son côté, elle l'intéressa vivement. Evidemment il eût été préférable pour son ami qu'il ne la rencontrât point. Sa santé, sa

tranquillité y eussent gagné. Cette admirable créature allait vraisemblablement affaiblir, détruire même ce fidèle serviteur de la bonne cause. Mais était-il défendu d'envisager qu'elle pût devenir, elle aussi, plus tard, une précieuse auxiliaire, avec les dons de séduction dont Dieu l'avait comblée? Sait-on jamais! Les desseins de la Providence sont impénétrables.

Mme Vauberlain ne put retenir un mouvement de surprise en revoyant son gendre. Elle le trouvait vieilli, fatigué, avec une lueur de fièvre dans les yeux.

— Tu devrais faire attention, dit-elle à Madeleine, lorsqu'elles furent seules.

— A quoi?

— A ton mari. Tu ne vois pas dans quel état il est?

— Qu'y puis-je?

— La cause de cet épuisement est assez évidente. Ménage-le.

— C'est lui qui ne se ménage pas.

— J'entends bien; mais tu pourrais le raisonner, lui faire comprendre que, dans son intérêt...

— Vois-tu un restaurateur engageant son client à manger et boire plus modérément, à pratiquer la diète?...

— Toujours tes comparaisons inconvenantes...

— Ce que je dis est parfaitement convenable. C'est ton conseil qui n'est pas honnête.

— Oh! Madeleine!...

— Je maintiens que ton conseil n'est pas honnête puisqu'en le suivant je deviendrais déloyale. Parfaitement. N'oublie pas que M. Catillon a largement payé pour obtenir ce qu'on appelle ses droits conjugaux. Et, maintenant que j'ai reçu le prix, lorsque cet homme réclamerait, gentiment, ce à quoi il a droit, j'invoquerais la sagesse, l'hygiène, pour tout lui refuser! Je me mettrais en posture de mauvaise payeuse! Et tu crois qu'il l'accepterait, cette posture? Il en préfère d'autres.

— Tu parles à ta mère...

— Aussi mon langage est-il décent. C'est ton imagination qui crée des tableaux. Il est vrai que tu es une jeune mariée... ajouta-t-elle en riant.

— Assez!... Je t'ai fait les observations que me dictait mon devoir... Ton mari file un mauvais coton... Je le répète et ne me mêlerai plus de vos affaires.

— Et tu feras bien... Pourquoi prétendre intervenir dans les affaires d'autrui? Chacun n'est-il pas libre de disposer de lui-même et de chercher comme il l'entend les satisfactions où il croit trouver le bonheur? Au déclin de leur vie, certains messieurs collectionnent des coléoptères ou s'inscrivent à une société d'archéologie, distractions paisibles et saines; d'autres préfèrent épouser une jeune fille, ce qui est évidemment plus fatigant. Ils ont raison les uns et les autres, puisque c'est leur goût. M. Catillon a choisi. Laissons aller les choses. Tu me diras que ses dépenses excèdent ses ressources, qu'il vit sur son capital. Possible! Mais, pour cette prodigalité, il n'existe pas de conseil judiciaire.



La lutte fut chaude entre les époux Catillon. Le mari s'efforçait de regagner le jour ce qu'il avait perdu la nuit. Il n'y parvenait point. Ses arguments, inspirés par la passion, se brisaient contre la froide logique de Madeleine.

— Tu ne veux pas venir chez maman? Soit; alors j'irai seule. Si tu préfères être absent lorsque je rencontrerai M. Bolagny, libre à toi.

— Tu n'iras pas chez cet homme...

— Tu ne peux me défendre de voir ma mère...

— Reçois-la ici, autant que tu voudras.

— Je puis même, n'est-ce pas, lui donner rendez-vous dans des bureaux d'omnibus? Pourquoi subirait-elle tes impolitesses? Elle a sa dignité, elle aussi.

— De quelles impolitesses parles-tu?

— Comment, tu lui signifies qu'elle a fait un mariage tel que son foyer est déshonoré au point que sa fille elle-même ne peut plus y venir... et tu trouves que tu es poli!... Vraiment je me demande parfois où tu as la tête.

— J'aurais tout accepté sauf ce mariage.

— Constamment, tu as dans la bouche les mots de loyauté, respect des conventions; je puis bien m'en servir à mon tour. Lorsque tu as demandé ma main, as-tu stipulé que ma mère n'aurait pas le droit d'épouser M. Bolagny?... Réponds.

— Non.

— Alors, est-ce honnête de prétendre imposer après coup une condition dont il n'a jamais été question? Sois franc. Tu ne l'admettrais pas pour un acte concernant des intérêts pécuniaires. C'est cependant ce que tu fais dans un cas où, s'agissant d'intérêts moraux, la loyauté s'impose encore davantage.

— Pouvais-je prévoir?

— Maman était d'âge à se remarier. Ce ne sont pas les partis qui lui ont manqué, depuis qu'elle est veuve. Elle les a tous refusés, à cause de moi, s'est imposé des sacrifices qui certainement furent lourds parfois, car elle est une femme comme une autre. Je n'oublie pas tout cela. Le désir d'être une épouse obéissante ne fera pas de moi une fille ingrate.

Et puis, j'en ai assez de ces discussions qui renaissent chaque jour. Tu ne m'aurais point épousée, dis-tu, si tu avais prévu que ma mère épouserait M. Bolagny?

— Certes, non.

— J'aime cette franchise; elle me montre que ta haine envers M. Bolagny est plus forte que ton amour pour moi. Aussi bien, il y a beau temps que je me suis aperçue que la racine de ton attachement était ailleurs que dans ton cœur. Ces constatations sont toujours flatteuses

pour une femme. Ne proteste pas, et revenons à ce que je te disais.

Je ne suis pas femme à profiter d'un malentendu, ou d'une erreur, même si la loi m'y autorisait... Tu ne m'aurais pas épousée, tu viens de le dire, si tu avais prévu que maman deviendrait Mme Bolagny... Alors, c'est bien simple, divorçons.

— Ne prononce pas ce mot.

— Tu m'y obliges. Et je puis en parler d'autant plus librement que je serais, dans l'affaire, la seule victime. Oh ! ne hausse pas les épaules, je t'en prie. Je commence à lire clairement dans ton jeu. Le mariage de maman est la conséquence logique du nôtre. Si nous nous séparons, M. Bolagny, qui l'eût certainement fait si tu n'avais pris les devants, ne peut plus m'épouser puisqu'il est marié. Et l'empêchement est définitif, irrémédiable. Même si, à Dieu ne plaise, M. Bolagny devenait veuf, je ne pourrais devenir sa femme puisqu'il aurait été mon beau-père. Je suis bouclée... Tu es très fort... Tous mes compliments !

— Tu me rendras fou, gémit M. Catillon.



Au bout de huit jours, M. Catillon abandonna la lutte. Il n'en pouvait plus.

Le triomphe de Madeleine fut sans humiliation pour lui, car le père Athanase, qu'elle avait su gagner à son parti, engageait, lui aussi, M. Catillon à céder, invoquant l'esprit de l'Eglise qui veut l'union dans les familles.

Il ne restait plus qu'à organiser la première rencontre. Madeleine s'en chargea.

Ce serait un déjeuner qui aurait lieu chez Mme Bolagny. Les préséances l'exigeaient. Le nouvel an, tout proche, fournissait une occasion rare.

S'il n'y avait que les deux couples, la réunion serait

glaciale et pleine de dangers. Il fallait donc trouver un invité qui ferait liaison, dirigerait la conversation et, par une habile intervention, saurait, le cas échéant, empêcher les heurts. Le père Athanase avait toutes les qualités requises; mais, à cause de M. Bolagny, il n'y fallait point songer. Madeleine cherchait.

— Mais je deviens sotte, se dit-elle. Il y a Pierre. Avec lui, rien à craindre; et puis sa présence est tout indiquée; il est notre plus proche et même notre unique parent.

S'étant mise d'accord avec M. et Mme Bolagny, elle lui transmit leur invitation en insistant particulièrement pour qu'il acceptât. C'était nécessaire.

Donc, le déjeuner eut lieu le 1er janvier. Pierre Ravenel, à qui Madeleine avait téléphoné deux jours avant, afin de ne rien laisser au hasard, arriva le premier et prit le porto avec Bolagny, qui affectait une grande dignité. A l'heure précise, le ménage Catillon fit son entrée. Les dames s'embrassèrent, M. Catillon et M. Bolagny se saluèrent cérémonieusement, sans se serrer la main.

Madeleine avait prévu juste. Lorsqu'on fut assis autour de la table, il y avait une glace énorme, un véritable iceberg. Pierre la rompit tout de suite avec des anecdotes, des plaisanteries, des calembours; Madeleine lui renvoyait la balle. Au rôti, une cordialité suffisante s'était établie.

Il avait été convenu qu'on éviterait les sujets de conversation susceptibles d'irriter : les enfants, les questions religieuses.

M. Bolagny, excité par le champagne, parlait avec avantage de ses entreprises, de ses gains. Il venait de commander une puissante voiture automobile. Aussitôt qu'elle serait livrée, dans le courant de janvier, il l'étrennerait par un voyage avec sa femme sur la Côte d'Azur. Un de ses amis, membre du Club des Cent, lui avait tracé un itinéraire gastronomique dont il se pourléchait d'avance.

Pierre fit le récit des dissentiments au sein de l'administration de l'*Impartial*; il y mit beaucoup de verve,

avec, parfois, une pointe d'amertume, lorsqu'il songeait qu'avec le prix de la voiture de son hôte, il eût pu devenir le maître du journal et se faire nommer député de Beaumont-le-Château.

Vers trois heures, M. et Mme Catillon se retirèrent. Tandis que son mari endossait sa pelisse, Madeleine revint au salon.

— Merci, Pierre, tu as été très gentil. Je ne l'oublierai pas.

— Ça n'a pas été trop froid?

— Non. Tout va bien. Bientôt, ils se serreront la main; j'en fais mon affaire...

Lorsqu'ils furent partis, M. Bolagny offrit à Ravenel un nouveau verre de fine.

— Ce n'est pas tous les jours fête.

— C'est que je dois prendre le train de quatre heures.

— On vous conduira à la gare. La voiture est en bas. Allons, à notre santé à tous!

— En fait de santé, observa Louise, M. Catillon n'a pas bonne mine.

— Il se décolle, dit M. Bolagny qui aimait les expressions fortes. Vous ne savez pas à quoi je pense, Pierre?

— Non.

— Avant peu, je le crois bien, Mme Veuve Catillon sera un beau parti. Vous devriez surveiller ça.



Huit jours après, Pierre Ravenel peinait sur un article nécrologique que l'*Impartial* publierait en première page, encadré de noir. M. Loriot, conseiller général, Président du Conseil d'administration du journal, était mort subitement chez une couturière, Mademoiselle Alice, où il avait l'habitude de passer chaque jour quelques instants, avant de se rendre à l'apéritif. Vétérinaire de son état, M. Loriot jouissait dans la région d'une grande influence

politique. Sa disparition allait augmenter la confusion au sein du parti.

L'année commençait mal.

Ravenel cherchait la phrase finale.

Déjà les adversaires mettaient en circulation des plaisanteries sur les circonstances de la mort de Loriot.

Le médecin l'avait trouvé râlant sur un divan, passablement débraillé.

La couturière expliquait que « ça lui avait pris lorsqu'il se penchait pour examiner son petit chien qui n'allait pas; il était tombé comme une masse. Alors, à grand'peine elle l'avait étendu sur le divan, puis avait déboutonné les vêtements, afin de faciliter la respiration; mais il n'était pas revenu »; et elle pleurait.

Evidemment le sujet prêtait aux facéties équivoques. On n'y manqua point.

— Sale coup pour Alice, dit le pharmacien.

— Encore plus pour Loriot! répondit son voisin.

Et bien des gens s'esclaffaient qui, la veille encore, tremblaient devant Loriot, car il était autoritaire, vindicatif et puissant à la Préfecture.

Son parti était fort ennuyé.

— Dans ce cas, il faut faire front, décida Ravenel, allons-y!

Et il écrivit : « Ce qui fait la grandeur de tels trépas, c'est que les regrets qu'ils laissent s'effacent derrière le haut exemple qu'ils imposent. »

— C'est idiot, mais ça fera très bien.

Et il signa : *L'Impartial de Beaumont-le-Château.*

Le garçon qu'il venait de sonner pour lui remettre la copie lui annonça qu'une dame demandait à le voir.

— Une dame?

— Oui, et je crois bien que c'est la parente de Monsieur...

— Priez-la de monter.

En effet, c'était Mme Bolagny.

— Rien de grave? interrogea-t-il.

— Non. Je suis chargée d'une commission pour toi. Prosper a retenu ce que tu as dit l'autre jour à propos de tes ennuis. Il veut t'aider à en sortir, et m'a chargée de te remettre la somme qui te fait défaut. Voici un chèque de cinquante mille francs.

Ravenel n'en croyait pas ses yeux. Il retournait le papier que Louise venait de lui passer.

— Vraiment, je suis confus; comment remercier?...

— C'est Madeleine que tu dois remercier. Elle a entrepris Prosper, — tu sais comme elle est adroite, — et a enlevé l'affaire. M. Bolagny voulait t'envoyer le chèque, mais elle a expliqué que le procédé, par sa sécheresse, nuisait à la beauté du geste, que je devais te l'apporter moi-même. Et voilà.

— Ma bonne Louise, tu ne peux pas savoir quel service vous me rendez. Il est immense. Vous me sauvez, tout simplement. La vie devient impossible ici... J'aurais été obligé de partir, et pour aller où? Je me le demande. Mais, grâce à cela, dit-il en élevant le chèque, tout change. Je deviens maître de la situation. Il est quatre heures dix... A partir de cette minute, je suis candidat à la députation. Laisse-moi t'embrasser.

L'embrassade terminée, Mme Vauberlain s'assit.

— Maintenant, dit-elle, j'ai quelque chose à te demander.

— Tout ce que tu voudras.

— C'est un service personnel; mon mari n'en sait rien.

— Peu importe... parle... ordonne.

— Je voudrais que, lorsque tu seras député, tu fasses décorer M. Bolagny.

— Ce n'est que cela? Tu peux y compter.

— C'est promis?

— Je te le jure.

— Merci, Pierre. Prosper ne te l'aurait jamais de-

mandé; il n'a pas d'ambition. Mais ça me fera tant de plaisir!

— Raison de plus. C'est tout?

— Encore une petite chose; mais c'est plus délicat. Tu te rappelles le portrait de Guillaume contre lequel tu as tant pesté un après-midi, rue du Val-de-Grâce?

— Parfaitement.

— J'y tiens beaucoup, tu le sais. Il fut donc placé dans ma chambre. Prosper n'avait fait aucune objection, et puis, voilà qu'un soir il s'énerve, se fâche, prétend que Guillaume le gêne et, par-dessus le marché, a l'air de se ficher de lui. Pure imagination, je t'assure...

— N'insiste pas.

— A force de douceur, de patience, je parvins à lui démontrer qu'il avait été injuste.

— Tous mes compliments.

— Mais, le surlendemain, la scène a recommencé. Sous prétexte que les choses n'allaient pas à son gré, Prosper recommence à maudire et injurier Guillaume, parce qu'il souriait. Je n'eus que le temps de retenir une chaussure qu'il voulait lancer sur le portrait. « S'il n'a pas disparu demain, cria-t-il, je le fourre aux cabinets. » Il s'est même servi de termes plus énergiques que je ne puis répéter.

— Inutile. Je l'entends d'ici.

— Je ne voudrais pas risquer de faire mauvais ménage à cause de ce tableau, tu le comprends...

— Brûle-le.

— Jamais. Détruire le portrait d'un mort porte malheur. Alors j'ai pensé que tu consentirais peut-être à le prendre chez toi...

— Certainement, ma chérie, et on le mettra où tu voudras. Choisis. Dans ma chambre... qui fut notre chambre?...

— Non, ça ne lui réussit pas.

— Ici, alors?

— Je n'aurais pas osé te le demander. Comme tu es gentil! Laisse-moi t'embrasser.

Ravie d'avoir satisfaction, elle se jeta dans ses bras.

— Et quand me l'apporteras-tu ? demanda Pierre entre deux baisers.

— Tout de suite. Il est dans la voiture.

— Nous allons l'accrocher ensemble; mais ça vaut bien un baiser supplémentaire.

— Volontiers. Tiens!

— Mieux que cela.

— Voilà.

— Encore.

— Finis, Pierre, sois sage.

— Nous l'accrocherons ensemble.

— Ma robe!...

— ...ensemble, je te dis.

— Pierre...

. . . .

Pierre Ravenel tint sa promesse. N'est-ce point le premier devoir d'un candidat?

— Voyons, où allons-nous placer le portrait? dit-il.

— Pour l'éclairage, répondit Louise, la meilleure place serait là, derrière ta table; mais il y a déjà une gravure.

— *Rouget de Lisle chantant la Marseillaise!* On l'a assez vu; il ira chanter ailleurs.

Sur les ordres de Ravenel, un ouvrier de l'imprimerie monta le cadre. Ayant reçu la recommandation d'en prendre grand soin, il le portait comme un Saint-Sacrement. Ainsi Guillaume Vauberlain fit son entrée dans le cabinet du directeur de l'*Impartial* et prit la place de Rouget de Lisle.

— C'est bien, dit Ravenel, lorsque la substitution fut faite; et maintenant descendez *la Marseillaise* à la comptabilité.

Restés seuls, Pierre et Louise se rapprochèrent.

— Merci, Pierre, murmura Louise, émue et satisfaite, tu m'as fait grand plaisir.

— Toi aussi.

Tendrement unis, ils contemplaient Guillaume Vauberlain, chevauchant la chaise, le cigare aux doigts, épanoui dans un sourire avantageux.

— Alors, son bon visage réjoui ne t'agace plus? interrogea Louise.

— Non, maintenant Vauberlain a le droit de sourire.

— C'est vrai, toute sa famille est heureuse.

JOSÉ THÉRY.

FIN

REVUE DE LA QUINZAINE

LITTÉRATURE

Daniel Rops : *Le monde sans âme*, La Palatine à la librairie Plon. — Jean Royère : *Frontons* (*Baudelaire, Verlaine, Renan, Mallarmé, Signoret, Gasquet, Nau, Ghil*, etc.), éditions Seheur. — Lugné-Poë : *Acrobaties : Souvenirs et impressions de théâtre* (1894-1902), Librairie Gallimard. — Henri Barbusse : *Zola*, Librairie Gallimard. — Alfred Bruneau : *A l'ombre d'un grand cœur* (*Souvenirs d'une collaboration*), Fasquelle.

Avec **le Monde sans âme,** M. Daniel Rops nous apporte un riche ouvrage de synthèse sur l'époque qui nous passionne entre toutes, puisqu'elle est celle où nous jouons notre aventure personnelle. Epoque fascinante et déconcertante qui nous impose maintes questions anxieuses. Des phénomènes sociaux d'une ampleur qui dépasse notre puissance d'imaginer s'accomplissent autour de nous. Une guerre qui déchaîna toutes les forces vives de l'Univers et prit l'envergure d'un cataclysme planétaire; une révolution menée jusqu'au bout avec une violence implacable; un bouleversement, profond et rapide, de toute la vie économique par l'avènement du machinisme; une sorte de raz-de-marée emportant les morales et les idéologies coutumières et culbutant du même coup les ponts fixes où l'on prenait appui... Epoque de dislocation et de transformation comme le monde n'en a peut-être jamais connue! Tout semble vaciller éperdument. Jamais le mot *Demain* n'eut un sens aussi mystérieux. Le monde fait figure d'un pêle-mêle monstrueux où des forces géantes s'étreignent en broyant les hommes dans leurs tourbillons. L'individu désorienté n'ose plus rien prévoir. L'événement lui est toujours une surprise. Il lui semble que le monde où il vit est un film plus incohérent et plus mouvementé que le plus étrange film d'aventures. Il regarde, ébloui et angoissé, l'épisode nouveau qui une fois de plus ne répondra pas à son attente. Une seule certitude : c'est que le cours des événements continuera à nous déconcerter. Per-

sonne n'ose plus miser sur rien de stable. Le cerveau de l'homme d'aujourd'hui est lui-même une sorte de carrefour où se heurtent toutes sortes de vents contraires. Le monde extérieur lui apparaît inextricable confusion et il en est tout de même de son être intérieur. Il ne peut plus penser ni le monde ni lui-même et jamais il n'a été si curieux de son temps et de lui-même. De là, tant d'interrogations avides qui cherchent à définir le monde où nous vivons! De là tant d'efforts pour essayer de saisir les réalités fuyantes et embrouillées de notre être intime! On voudrait voir un peu clair pour reprendre son âme en main et ne plus être simplement une épave emportée au hasard. Louanges soient donc données à ceux qui essaient d'apporter quelques lueurs dans notre embarras.

Dans le livre de M. Daniel Rops, toutes les questions qu'on s'est posées depuis quinze ans ont laissé leur écho, ce qui n'empêche pas une personnalité de s'affirmer. Problème de la pulvérisation du moi et de la personnalité! Problème des civilisations périssables et des conditions requises pour leur durée! Problème de l'infinie variété que prend dans le monde la nostalgie de Dieu! Problème de la hiérarchie des valeurs! Mythes grossiers de l'argent, de l'action, du confort, de la vitesse ou mythes supérieurs, métaphysiques et religieux? Accent à mettre sur les valeurs de culture ou sur les valeurs de civilisation? En vérité, toutes les questions cardinales que se sont posées des esprits tels que Spengler, Keyserling, Duhamel, Valéry, Massis, Maritain et beaucoup d'autres palpitent dans ce livre. Il n'est pas de livres plus utiles que ces ouvrages de synthèse qui ferment un cycle de recherches. Sur toutes ces questions d'ailleurs, M. Daniel Rops sait donner sa note propre. On peut dire que, dans cet ouvrage, M. Daniel Rops se présente sous trois aspects : un psychologue du monde moderne; un critique de notre époque et un constructeur qui propose au monde d'aujourd'hui un modèle de civilisation. Comme psychologue du monde d'aujourd'hui, M. Daniel Rops fait preuve de pénétration et de finesse. Comme critique, il met assez souvent le doigt sur nos points douloureux, et, comme réformateur, il nous propose un idéal qui suscite maintes questions. Même si l'on doute que cet idéal

soit capable de mordre fortement sur la réalité d'aujourd'hui, il lui reste qu'il mire l'âme de son auteur et fait figure de document psychologique.

Avec pertinence, M. Daniel Rops nous parle de l'inquiétude moderne et il a tout à fait raison de distinguer inquiétude et inquiétude. C'est une de mes idées favorites que toute attitude humaine comporte des formes de grand style et des formes dégradées. Il est évident que l'inquiétude du snob, l'inquiétude du velléitaire, l'inquiétude du timoré n'ont qu'un rapport lointain avec l'inquiétude de l'esprit courageux qui est venu se briser sur les problèmes de notre destin. L'opposition qu'établit M. Daniel Rops entre culture et civilisation ne manque point de finesse, et il est évident que le monde moderne sacrifie la civilisation, qui est d'ordre spirituel et subtil, à la culture qui est l'ensemble des techniques humaines. Avoir vu que le communisme, qui se pose en adversaire irréductible du capitalisme, procède au fond d'un même principe directeur, « la satisfaction matérielle », atteste un regard incisif. La distinction entre l'outil et la machine est jolie, et M. Daniel Rops a su voir la vanité de certaines diatribes contre le machinisme, qui vaut évidemment ce que valent les hommes qui l'emploient.

Une civilisation vaut, nous dit M. Daniel Rops, dans la mesure où elle propose aux hommes une interprétation de la vie et pas seulement un humanisme — c'est-à-dire où elle répond aux questions que se pose la conscience touchant la destinée et le sens de l'existence.

On discerne l'effort constructeur de M. Daniel Rops. Il oppose les civilisations fondées sur la recherche du perfectionnement spirituel à celles qui se fondent sur la recherche de la satisfaction; il oppose les civilisations qui ont des techniques au service des appétits à celles qui ont une âme, un principe spirituel. Toute civilisation pour vivre doit donc reposer sur une métaphysique qui donne à la vie de l'homme une valeur, un sens et un but.

Et voilà qu'un essaim de difficultés assaille mon esprit. M. Daniel Rops est secrètement guidé par la vision de civilisations organiques et métaphysiques comme celles du moyen

âge où s'imposaient à l'homme une vision ferme de l'univers et un idéal incontesté de vie. Mais dans quelle mesure l'homme réel se laissait-il diriger par ces principes supérieurs? Question troublante! Craignons, quand nous opposons des civilisations disparues à la civilisation d'aujourd'hui, de glisser entre elles et nous notre rêve. M. Daniel Rops se fonde pour réformer le monde d'aujourd'hui sur une certaine conception de l'homme. Il croit à deux données foncières de l'âme humaine, présentes au fond des consciences : l'appétit d'ordre et l'appétit de Dieu! On voit le champ qui s'ouvrirait à la discussion. Règle générale : chercher derrière les doctrines de tout réformateur du réel sa conception de l'homme. A supposer que M. Daniel Rops nous eût persuadé qu'il faut substituer aux mythes grossiers qui meuvent le monde d'aujourd'hui des mythes supérieurs qui l'élèveront à la spiritualité, le difficile problème est de savoir dans quelle mesure les esprits d'aujourd'hui peuvent les prendre pour des vérités. C'est une singulière situation, celle d'une époque qui aspire secrètement aux mythes supérieurs, mais qui ne peut les considérer que comme des fictions désirables! On les caresse par l'imagination, mais ils n'exaltent que mollement. M. Daniel Rops trace du monde moderne un tableau qui en accuse vivement les insuffisances, les défauts et la médiocre qualité. Il lui oppose un idéal qui a bien son attrait. Mais ne laisse-t-il pas un peu dans le vague les moyens de raccord entre cet idéal et le monde où nous vivons? La qualité d'un idéal est une chose, les rapports de convenance entre cet idéal et le réel, voilà une tout autre question. Où est-elle, la métaphysique qui aurait assez d'évidence et de magie pour triompher de l'esprit critique des hommes d'aujourd'hui? Où est-elle, la métaphysique douée d'un tel prestige qu'elle pourrait réformer les âmes? Nous nous demandons tous si notre monde ne va pas à la catastrophe par l'effet même des forces brutales qui le meuvent : appétit effréné de possession, de jouissance et de puissance! Mais ce monde est-il capable d'adhérer à une sagesse? Ce monde est tel que l'individu qui renoncerait pour son propre compte aux instincts exaspérés qui le meuvent et peut-être le briseront serait lui-même immédiatement broyé! Essayer d'être un sage est sans

doute l'utopie la plus irréalisable en notre temps. A supposer qu'apparaissent de nouveaux ascètes, ils ne trouveraient même plus de déserts! Le livre de M. Daniel Rops est fort excitant pour l'esprit et comme les meilleurs livres de ce genre, il accroît nos perplexités, mais la perplexité elle aussi a sa volupté!

Ce n'est point M. Jean Royère (**Frontons**) qui sera dupe du mythe de la vitesse, ni du mythe de l'action, ni du mythe du progrès. Il envisagerait plutôt la poésie comme un remède à ces maux.

Les poètes, dit-il, sont le seul remède qui existe contre le progrès... Déclarons donc qu'il n'y a pas, qu'il ne peut pas y avoir de poésie de l'avion. La machine a fait son temps : la poésie est le contraire de la machine. Elle est la lenteur qui s'oppose à la vitesse, le langage qui s'oppose au bruit; le langage, son et silence.

De fait, il ne serait pas mauvais d'opposer à tant d'apologies de la vitesse et de la hâte un peu brouillonne, l'éloge de la lenteur! La lenteur, amie des âmes contemplatives et rêveuses. La lenteur qui nous délasse des trépidations du monde mécanique et nous fait retrouver les amples et profonds rythmes de vie. La lenteur, apanage des âmes éprises de loisir qui refusent de se mettre à la tâche, chronomètre en main. La lenteur qui fait vivre les graves beautés et les écharpes aux amples et calmes plis; la lenteur, attribut de la beauté qui trouble! La vitesse est piquante, surprenante, excitante, émoustillante, mais seule la lenteur possède le privilège de l'hypnose, de l'ensorcellement, de l'intime enlacement et des philtres magiques. Les yeux, les « larges yeux aux clartés éternelles », seule les possède la beauté qui s'appelle lenteur! Encore une de ces évidences qu'il convient de rappeler à notre époque! Remercions le poète Jean Royère de ce rappel à l'évidence!

Je vous ai dit plusieurs fois quel remarquable esthéticien est M. Jean Royère. *Frontons,* livre consacré à présenter un assez grand nombre d'écrivains modernes, est animé en ses profondeurs par les thèmes familiers de M. Jean Royère. Un souci nouveau cependant. M. Jean Royère, qui avait jus-

qu'ici médité sur la poésie comme langage, fait montre d'une passion de même ordre pour la prose.

> Je suis ébloui, fasciné, par les complexités qu'elle renferme, plus savantes et plus difficiles que celles des mètres réguliers.

On pourrait dire que la prose intéresse maintenant M. Jean Royère comme une forme particulière et peut-être plus difficile et plus savante de la poésie. Remy de Gourmont prétendait qu'en littérature, il n'existe en fait de genres que la poésie et le... reste. Pour M. Jean Royère, il n'existe pas deux langages, la poésie et la prose... il y a la poésie et le reste. En d'autres termes, toute prose qui a des rythmes et qui vit est de la poésie.

Dans les brèves études qui se groupent pour former ce recueil, le souci de juger les écrivains comme artisans du langage s'affirme une fois de plus : « Jamais, nous dit M. Royère, l'instrument de Verlaine n'a faibli. Il fut jusqu'à son dernier jour un versificateur infaillible et c'est en cela que consiste sa maîtrise. »

On est frappé et enchanté par maintes formules qui définissent avec rigueur alors que l'expression a le rythme vivant de la poésie. Savourez cette phrase qui caractérise la poésie de René Ghil :

> L'inspiration panique revêt tout ce qu'écrit Ghil d'une majesté, d'une grandeur qui lui appartiennent. Il a le sens de l'Univers! L'on entend mugir l'obscure vie, la Matière menaçante au fond de ses sonorités sourdes ou graves. Rien n'est plus grandiose que ces pulsations du Tout dans le corps de la Pensée!

Ce livre a la vie et le charme d'un bouquet. Chacune de ces études est une vivante fleur humectée de lumière et de rosée qui garde le parfum du verbe de Baudelaire, de Verlaine, de Mallarmé, d'Apollinaire, de Valéry, d'Armand Godoy et de quelques autres.

M. Lugné-Poë intitule **Acrobaties** le deuxième volume de ses souvenirs qui sont consacrés au récit de sa carrière théâtrale et aux destins mouvementés du Théâtre de l'Œuvre. Ces mémoires sont vivants et variés. Un romancier naturaliste y trouverait une mine de renseignements pour une

œuvre d'imagination consacrée à la vie d'un théâtre moderne. Une foule d'épisodes attendrissants et cocasses. De nombreux et alertes portraits. De son passage sur les planches, M. Lugné-Poë a certainement conservé dans sa prose le don d'animation. Le récit de son duel contre Catulle Mendès est une scène franchement divertissante. Je n'ai pas manqué de lire avec une extrême curiosité le chapitre consacré aux rapports de M. Lugné-Poë avec Jarry et à la représentation d'*Ubu-Roi*. Alfred Jarry envoya à M. Lugné-Poë une fort intéressante lettre sur la manière dont il voulait voir représenter sa pièce : un masque pour le père Ubu, une tête de cheval en carton qu'il se pendrait au cou pour les deux scènes équestres, une pancarte pour indiquer le lieu de la scène : « un décor, ni une figuration ne rendraient l'armée polonaise en marche dans l'Ukraine »; un seul personnage symbolique pour représenter une foule; un accent spécial pour le personnage principal et nulle couleur locale pour les costumes... Mme Rachilde ajoute : « Poussez au guignol le plus possible, et, au besoin, j'ai cette idée depuis que je connais la pièce, faites relier vos acteurs (si possible) aux frises de votre théâtre par des ficelles ou des cordes, puisqu'ils sont de plus gros pantins que les autres. »

Le **Zola** d'Henri Barbusse est un livre né de la ferveur. Il exalte Zola et il veut le faire aimer. Et il le met aussi au service de doctrines politiques et sociales qui entraînent une doctrine esthétique. Mon avis est fort net sur la question : je veux bien lire et admirer Zola, mais je me refuse à penser que la formule naturaliste de Zola doive exclure toutes les formules différentes. De toute évidence, les conflits sociaux, la vie des groupes humains est une matière romanesque de premier ordre; mais la vie intérieure est elle aussi une réalité. Les conflits intérieurs ont leur pathétique et on pourrait même dire que la réalité psychologique est la réalité immédiate. M. Barbusse parle de liaison entre le roman et la science; il parle de réalité intégrale. Mais la psychologie serait-elle hors de la science et de la réalité intégrale? Je me replace au 1er août 1914. En ce jour décisif, vous êtes en présence d'une réalité humaine d'intérêt extrême. Vous avez fort bien le droit de peindre les spectacles divers de ce jour de mobili-

sation générale : les adieux, les départs, les foules excitées, toute la mimique extérieure. Mais il est une autre réalité bien plus difficile à saisir et d'intérêt peut-être supérieur : ce qui se passe exactement dans l'esprit d'un homme qu'on contraint d'abandonner ses occupations pour affronter la Mort. Cent fois la réalité visible du 1er août 1914 a été peinte avec bonheur, mais je ne crains point d'affirmer que le tableau psychologique d'une vérité parfaite n'a pas été peint et qu'il ne le sera peut-être jamais... Et pourtant, l'intérêt en est-il contestable? Au vrai, M. Barbusse met sur le mot « psychologie » l'accent de défiance qu'il met sur le mot « individu ». Pourquoi les réformateurs sociaux se défient-ils du mot « psychologie » et du mot « individu » ? La question mériterait d'être étudiée. M. Barbusse a choisi pour son livre un style d'animateur plutôt que de puriste. Son Zola est d'ailleurs vivant et captivant. On voit bien apparaître derrière le lutteur et l'ouvrier tenace, un homme sensible qui fut peut-être lui aussi un grand douloureux.

On complétera ce livre par la lecture du livre de M. Alfred Bruneau, **A l'ombre d'un grand cœur.** Une belle amitié s'y affirme. Les rapports entre les deux collaborateurs y sont présentés d'une manière fort détaillée, de nombreuses lettres de Zola y sont recueillies, qui préciseront divers traits de son caractère. Je me suis arrêté tout particulièrement sur un article de Zola où il accuse son irréductible opposition à Wagner! Je me suis recueilli longuement. Pourquoi donc ai-je une âme qui s'exalte à ce trop riche et à ce trop capiteux Paradou de Zola, tandis qu'une de mes autres âmes reste à jamais ensorcelée par le philtre mortel de « Tristan »?

GABRIEL BRUNET.

LES POÈMES

Fagus : *Frère Tranquille à Elseneur*, Edgar Malfère. — André Romane : *Les Ténèbres Ensoleillées*, « Les Gémeaux ». — Fernand Marc : *Chansons*, « Editions Sagesse ». — Max Jacob : *Rivage*, « Cahiers Libres ». — Henri Brenier : *Laques et Cloisonnés*, « La Revue des Poètes ». — René de Vauvilliers : *Les Scintillements*, « Mercure de Flandre ».

« Disjecti membra poetae », Fagus prend soin de nous en avertir, les « pièces de ce recueil préparent l'ensemble devant relier la *Danse Macabre* à *Frère Tranquille* ». **Frère Tran-**

quille à Elseneur entre donc, de même que les recueils dont les titres viennent d'être cités, de même que la *Guirlande à l'Epousée,* et d'autres parties, inachevées ou en préparation, « dans l'ensemble conçu sous l'argument général « *Stat Crux dum volvitur Orbis* ». C'est une suite de poèmes, pour la durée et l'importance, mineurs sans doute, mais emplis du tourment et du problème angoissant de la mort chrétienne — ou, selon le sentiment du poète, non point de la mort en soi, qui est une étape naturelle, un repos, mais plutôt des suites de la mort, et du jugement. C'est là toute l'angoisse, comme disait Hamlet,

But that the dread of something after death...

« seulement la terreur de quelque chose après la mort... », et c'est ce qui torture à la fois l'âme du prince à Elseneur, et de Fagus, et de Frère Tranquille, mais en Dieu ceux-ci mettent leur confiance, leur espoir, leur sûreté,

Et oui, oui, partout,
Toujours Dieu au bout,
Un Dieu qui vous aime...

Mais pourquoi cette inattendue forme, page 60, donnée au futur du verbe *clore* : « Tu clôreras mes yeux à la feinte lumière... » ?

Les Ténèbres Ensoleillées..., ce titre superbe à ce beau recueil de vers, s'entend, hélas! dans ses deux sens. Les poèmes éclaircissent de lumières projetées par l'esprit du poète l'ombre dense alourdie sur les choses de la pensée et de la nature; mais c'est aussi en l'opacité cruelle de sa vision éteinte que le grave et serein poète, André Romane, ne surprend plus qu'au dedans de soi-même les fêtes de la lumière. Autrefois, précieux et précis souvenirs, nul plus que lui ne s'enchantait des spectacles du dehors, paysages, et la mer, et les reflets du soleil depuis l'aurore jusqu'au crépuscule, cette ardeur de vie souriante et exaltante que boivent les regards humains aux profondeurs des prunelles féminines, la grâce des gestes, la beauté et l'éclat faisaient perpétuelle son exaltation. Sont-ce des poèmes écrits en cette époque embrasée et insoucieuse, ceux qui forment la première partie du

livre, *le Souvenir des Astres morts?* Quelle netteté dans les contours évoqués des formes, et dans la joie exacte de tant de couleurs! *Chasse,*

> L'œil s'agrandit, le cœur bondit, le pas s'allonge...

dans les sentiers à demi frayés, où les grillons font chorus avec les sauterelles, où le vent sent l'herbe jaune, où le miroir de l'âme prend la couleur du ciel, où l'on s'enchante de la mobilité des paysages; enfin, c'est la mer!... « la mer azur sans borne où mon rêve se plonge » — et d'où, bien las à la fin, mais radieux, rentré en son logis, « je rapporte », s'écrie le poète,

> Je rapporte au logis quelque nouveau poème,
> Comme un gibier tout chaud et qui palpite encor.

Je citerai, cueilli en cette même partie, un poème entier, chef-d'œuvre de tendresse et de ferveur généreuse, *la Conque,* aussi simple qu'une des *Heures d'après-midi* de Verhaeren :

> Je maintiendrai de notre amour le bel orgueil.
> Je t'aime autant qu'au lendemain du mariage,
> Quand nous courions la grève et les champs de Longueil.
> Comme chante la mer au creux d'un coquillage,
> Et jusqu'au plus lointain de mes jours à venir,
> Eternellement jeune et pure et chaude et tendre,
> De notre passion la voix pourra s'entendre
> Dans la conque du souvenir.

Malgré le rythme aisé, le tour varié des poèmes plus familiers et d'allusion aux thèmes populaires dont se forment les *Reflets aux vieux miroirs,* j'y sens parfois un peu d'artifice et la tension d'une volonté trop apparente. Cependant *Entrez dans la Danse, Villanelle,* même les strophes de vers de quatre syllabes sur *Fontarabie* sont des morceaux d'une perfection exquise; dans *Alain Gerbault,* comme dans *Il pleut, il mouille...,* dans *Lune à Cambo* la souplesse fait défaut.

Mais voici ces émouvantes séries, *la Lutte avec l'Ombre, Dans la lumière intérieure,* où le martyr s'étonne, s'indigne, défaille, retrouve son courage et son énergie, se retrempe en l'affection de celles, mère, femme, sœur et enfant, qui l'entourent, ah! désormais, *Sursum Vigor;* il suscite en sa mé-

moire la plénitude éclairée des sites qu'il a connus; Ma Lumière, proclame-t-il enfin, Ma lumière, toujours, oui, en lui-même, comme en l'amour, centuplé, d'autrefois, oh toi, qui es belle, vie et lumière,

Je t'aime, ô ma beauté, ma douceur, ma lumière..

Et M. André Romane ne s'est point satisfait de faire un légitime appel à la sensibilité en présence de son infortune; ce n'est pas à le plaindre que nous joignons nos efforts et consumons notre temps; nous l'admirons et l'aimons parce qu'il y a en lui bien des noblesses du poète, et cette sûreté calme de la langue, ce don des images mouvantes, le goût parfait du style sans surcharges et du vers le plus plein.

Elles sont emplies d'un charme évasif souvent exquis, les **Chansons** que nous apporte M. Fernand Marc. Quelle étrange gageure, de se rapprocher avec discrétion et cependant insistance de l'effet produit par les imaginations d'autrefois, issues de la conscience populaire, et ne rien abandonner du raffinement le plus serré d'aujourd'hui. Un subtil choix d'images suscitées à peine et dont les nuances délicates effleurent un rythme bien ténu les relie ou les soutient sans y paraître. Cela suffit. Or, c'est courir un grand risque, un rien compromet l'équilibre, aucun balancier, point de contrôle, sinon en nous, désintéressés, la sensation nette que, dans l'une ou l'autre occasion, notre cœur ni le cerveau ne s'est laissé émouvoir. M. Fernand Marc avec sa finesse probablement plus profonde qu'il ne la laisse apparaître, comprend qu'un tel sortilège pour suggérer sans que rompe l'enchantement, gagne d'autant plus qu'il est bref, mais néanmoins se plaît à tenter aussi l'aventure, et le prolonge au suprême point supportable. Aussi ne réussit-il pas toujours. Il le soupçonne quand il y prend garde, et sa chanson se transforme habilement en l'essentiel moins fluide dès lors de quelque poème en prose. Par contre, où il aboutit selon ses vœux, il exerce un indubitable pouvoir, comme dans « Les Princes qui gardent... », par exemple, ou « L'hiver au damier de velours... »

La fantaisie d'un Max Jacob toujours me sera chère, d'abord parce qu'elle est une sorte très ingénue de fantaisie ailée, comme sautillante aussi, et de la malice savante plein les yeux.

Ensuite parce qu'elle est d'un goût parfait et d'une pondération fort sage et contrôlée. Max Jacob n'est point de ceux qui suivent, et si, à coup sûr, auprès de lui, après Rimbaud suprême animateur, ont passé par exemple Apollinaire et Cocteau même, lui il sait fort bien à quoi s'en tenir, et ce n'est pas sans raison que, à l'aspect des « rari nantes in gurgite vasto », il se réserve, prudent, sur le **Rivage**. Ah, la vie, la vie, que vaut-elle, sinon d'être chantée, et le rêve est un nuage, et la pensée une misère. Ah, que d'ingénieux plaisirs elle procure à qui la prend à sa mesure, et extrait une sagesse pratique de tant de folie présumée. Qu'est-ce de saisir dans leur ensemble de tradition les aspects poussiéreux des choses? Que de surprises, d'éclats, passagers et futiles, que nous importe? Ils sont amusants et vraiment non moins véridiques. Et puis, il y a là toujours, au fond, la seule pensée, l'éternelle, le refuge, le confort en Dieu. Et, encore là, bien souvent, on se croit contrit, n'est-on déçu aussi :

On prie Jésus, c'est Barabas
Qui répond au pays d'Hermès
Le Grand Serpent au ciel s'enlace :
Il n'y a rien que pour l'armée

. . . .

Ce qui demeure est le futur
Non le présent qui me désole

. . . .

Qui peut prétendre à l'auréole?
Pas toi! te vois-tu en étole,
Disant la messe dans l'azur?
Quoi! Après tant de gaudrioles...

Les sonnets que groupe M. Henri Brenier sous le titre de **Laques et Cloisonnés** attestent chez lui une connaissance parfaite des exigences de ce poème en même temps que le goût le plus sûr. Ils sont pleins et ductiles à souhaït, colorés, d'une belle et solide matière, sonores sans excès, sans recherches trop poussées. L'auteur a beaucoup voyagé. De l'Inde comme de la Bretagne, de l'Estérel non moins que de Hanoï, du Jura et de la Toscane il a fixé les impressions les plus marquantes de ses séjours et de ses passages. C'est une collection remar-

quable de souvenirs, et qui suscitent d'heureuses évocations en l'esprit des lecteurs.

Mme Rosemonde Gérard présente par un sonnet liminaire le livre de M. René de Vauvilliers, **les Scintillements.** Evidemment, lorsque le poète assure à un professeur du Conservatoire que son avis précieux transformerait

> ...en notes expressives,
> Au printemps les soupirs des chats luxurieux,
> Et jusqu'à votre cri strident, locomotives!

on se doute qu'il peut avoir l'imagination paradoxale et capricieuse, et maint poème familier, de premier jet, confirme cette conviction. Les grands poèmes sont plus incertains, et la facture manque à la fois de sûreté et d'originalité. M. de Vauvilliers sait écrire en vers, sans doute, parce qu'il l'a voulu. Est-ce vraiment nécessaire? sera-t-il, un jour, un poète?

ANDRÉ FONTAINAS.

LES ROMANS

Jacques de Lacretelle : *Les Hauts-Ponts, I. Sabine*, Librairie Gallimard. — Jules Romains : *Les hommes de bonne volonté, I. Le 6 octobre*; II. *Le crime de Quinette*, Flammarion. — Pierre Hamp : *La laine*, Flammarion.

Voilà longtemps que la chose était dans l'air. Elle avait même commencé de se réaliser il y a quelque vingt ans, avec la série des *Jean-Christophe* de M. Romain Rolland. Quelle chose? Mais le roman cyclique, voyons! Le roman promené comme un miroir sur une route. « Le roman-fleuve », pour reprendre une expression qu'aime à citer M. Charles du Bos. Marcel Proust l'avait fait se dérouler en profondeur, comme une spirale dans la mémoire d'un homme. M. Roger Martin du Gard l'étendait à une ou à deux familles. M. Jacques de Lacretelle le développe, aujourd'hui, autour d'un domaine, et M. Jules Romains l'orchestre sur le thème *unanimiste* de Paris... Mais d'Artagnan, objectera-t-on; mais Rocambole, et Sherlock Holmes et Arsène Lupin...? Ne plaisantons pas. Il est bien vrai, cependant, qu'il y a un sentiment populaire — mettons démocratique — à l'origine de la prétention de nos romanciers d'embrasser en plusieurs volumes la vie d'un héros comme M. Romain Rolland, déjà cité, ou la vie d'un

homme ordinaire, comme M. Claude Aveline, et même d'un homme médiocre, comme M. Georges Duhamel... Qu'est-ce à dire, sinon que c'en est fini de la conception classique de l'achevé; et que la notion de l'illimité s'est substituée à celle du limité; la notion de l'indéfini à celle du fini? N'en déplaise à M. Paul Valéry qui fut, en l'occurence, mauvais prophète, loin que le règne du vague soit clos, il s'ouvre à peine. Balzac lui-même, en dépit de l'énormité de ses ambitions, restait l'auteur de romans se suffisant à eux-mêmes, indépendants quoique successifs ou complémentaires. Il se bornait à rappeler ses personnages dans différents livres. C'est qu'il se rattachait encore à « l'ancien régime ». C'est que son intelligence, quoique gagnée à la science, était encore commandée par une volonté d'ordre et de hiérarchie. Comme tous les esprits aristocratiques, il pensait que la société se compose de cellules plus ou moins conscientes du rôle qu'elles jouent dans l'économie générale, et il était individualiste au sens où l'entendait François de Sales quand il déclarait que « le monde entier ne vaut pas une âme ». C'est précisément cette âme que tend à bannir le nouvel humanisme qui fait de l'humanité l'homme véritable et puise à la fois ses arguments dans la psychanalyse ou la psychologie du subconscient et la théorie unanimisme mise en honneur par M. Jules Romains, disciple de Durkheim... Aussi, le reproche que nous faisait récemment M. Curtius d'être plus imbus de l'idée de civilisation que de l'idée de culture n'est-il déjà plus juste. Nous sommes touchés de panthéisme et nous nous noyons dans le flot du *devenir* de Hegel. Nous avons fait litière même de l'illusion de progrès pour nous abandonner à la complexité. L'idéal encyclopédique qui exaltait des livres comme *Les Misérables* et *Les Rougon-Macquart* le cède à un concept de caractère plus naturiste que naturaliste, englobant toutes les virtualités de « l'humain », comme eût dit Nietzsche... Mais je vois bien chez M. Jacques de Lacretelle, par exemple, qui est allé, lui aussi, faire sa « prière sur l'Acropole », quel souci d'équilibre peut présider au désir de nos romanciers de renouveler la substance de leurs récits. Quelque sobre, cependant, que soit la forme où ils enferment leurs fictions, celles-ci n'en sont pas moins de tendances universalistes. Plus d'unité d'action, dé-

sormais, correspondante à l'unité d'un personnage. Lors même que ledit personnage reste l'élément central du récit, on va le chercher si loin dans le plus obscur de lui-même, on l'étire tellement ou on l'envisage sous tant d'aspects — et les plus humbles, et les plus vulgaires, et les plus *gratuits* — qu'il semble se perdre à l'infini, sinon se désagréger. Il devient une marionnette sans caractère précis dont le Destin (l'auteur) tient les fils... Mais dans **Les Hauts-Ponts** de M. Jacques de Lacretelle, qui comprendront cinq volumes dont le premier, *Sabine*, paraît aujourd'hui, c'est, ainsi que je viens de le dire, d'un domaine qu'il est question. D'un domaine en Vendée comme — toutes proportions gardées! — d'un pays ou d'un peuple chez un historien doublé d'un philosophe, tel le Renan des *Origines du Christianisme*... Mais je m'aventure peut-être, en écrivant cela, car je ne sais de quelle manière M. de Lacretelle entend mener à bien son entreprise, le début de son récit où il est surtout question d'une femme ne laissant guère deviner ses intentions lointaines... Cette femme, Sabine, a épousé un certain Alexandre Daremberg qui est timoré et assez médiocre, et qui la néglige. Douce, rêveuse, gentiment romanesque, Sabine passe à côté de l'amour, par scrupule, est jouée par un jeune escroc et meurt dans le Midi, d'une mauvaise bronchite... Quel rapport y a-t-il ou y aura-t-il entre elle et les Hauts-Ponts, le domaine que son mari laisse péricliter, puis qu'il se voit dans l'obligation de vendre? Un rapport spirituel, sans doute. Sabine, ou son souvenir, hantera comme un fantôme les Hauts-Ponts que sa fille, Lise, veut racheter, que l'on devine qu'elle rachètera à force de persévérance, car elle a — avec le sens des affaires — l'esprit terrien de son arrière-grand'mère, une du Foussais, demoiselle de compagnie d'un acquéreur de bien national... Ainsi, l'histoire du domaine remonte à l'époque de la Révolution, et c'est au lendemain de la guerre de 1870-71 que l'auteur de *La Bonifas* nous reporte dans *Sabine*. Il met sur son récit la poésie de la légende en nous contant les déceptions sentimentales de la contemporaine d'Octave Feuillet, qui habite alors les Hauts-Ponts et s'amuse à un bal donné par des châtelains du voisinage comme l'épouse de Charles Bovary. Car je ne pense pas que ce soit pour le plaisir de faire une sorte

de pastiche que M. de Lacretelle a analysé les sentiments d'une telle héroïne dans un style à dessein dépouillé. Le réalisme de sa fille — quand nous la verrons à l'œuvre — nous fera sentir davantage tout ce que cette charmante femme a de suranné. Mais si j'en juge par le titre d'un des volumes de la série annoncée par M.. de Lacretelle : *Alec d'Aremberg*, l'âme aristocratique que Sabine aura donnée aux Hauts-Ponts inspirera celui de ses héritiers qui ennoblira le nom roturier de son mari. Exemple digne d'illustrer la thèse barrésienne. Nous vivons avec nos morts. Nous dépendons d'eux. Mais pas seulement à la façon de Lise. Et leur désintéressement même, ou leur idéalisme, influe sur nous... C'est ainsi que se fait l'histoire, et le génie d'une famille, comme celui d'un peuple. Autour de Sabine et de son mari, il y a, d'ailleurs, la terre vendéenne que Lise voudrait presser sur son cœur, dans le roman de M. de Lacretelle; et un vieux notaire qui lève le pied, et des paysans, et une noblesse campagnarde. Attendons la suite de ce roman dont il sied d'admirer la discrétion qui va jusqu'à l'effacement. M. de Lacretelle, qui fait preuve d'une rare finesse psychologique, a peut-être un peu trop délibérément banni tout pittoresque de son récit. La composition m'en a paru, en outre, un peu décousue ou lâchée. La personnalité de Sabine semble prendre, il est vrai, trop d'importance par rapport à l'ensemble de l'ouvrage, puisque le propos de M. de Lacretelle est, encore un coup, de nous entretenir d'un domaine, et le séjour de la malade dans le Midi rompt l'unité de lien que ce domaine exigeait.

On ne fera pas pareil reproche à M. Jules Romains, dont **Les hommes de bonne volonté** ont strictement Paris pour théâtre. L'auteur de *Mort de quelqu'un* a exprimé tout au long ses intentions ou son ambition dans la substantielle préface qu'il a placée en tête de son œuvre. Il nous y avertit que celle-ci, qui n'aura pas moins de dix ou quinze volumes, sera une représentation animée et multiple de la vie de la capitale, au cours de plusieurs années (celles, vraisemblablement, qui ont précédé la guerre, puisque les deux premiers des livres qu'elle comprendra, **Le 6 octobre** et **Le crime de Quinette,** qui viennent de paraître, nous reportent en 1908); et que différentes histoires s'y entrecroiseront. Ainsi,

nous voilà au rouet : aucune unité d'action dans *Les hommes de bonne volonté.* Ces hommes ne seront qu'en fonction de la ville où nous les verrons s'agiter et dont ils composeront le visage « en devenir »; car M. Romains emploie le mot, ce qui confirme ce que j'écrivais tout à l'heure, à savoir que le statique le cède au dynamique et l'individu à la collectivité dans la conception nouvelle du roman. Point d'êtres isolés dans l'ouvrage de M. Romains : une société entière, ou son tableau, c'est-à-dire son apparence; des cellules sociales, si vous voulez, nageant dans le tourbillon parisien comme les globules dans le sang, et se frôlant, se bousculant, s'entrepénétrant ou s'agglutinant. En théorie, du moins. Car, dans la pratique, nous voyons s'amorcer plusieurs récits ou paraître plusieurs personnages (il y en a soixante-dix, si j'ai bien compté...). Mais tout cela ne nous donne pas, quelque complaisance que nous y mettions, l'aspect d'une ville de l'importance de Paris. Voici un relieur qui abrite un assassin et qui finit par le trouver si gênant qu'il le tue d'un coup de revolver; un peintre en letttres et son apprenti, lequel se laisse embaucher par un agent d'affaires véreux, puis déniaiser par une femme singulièrement lubrique, quoique ou parce que mûre; une jolie actrice et son amant, un député, qui se dispose à ouvrir à la tribune de la Chambre le dossier d'une bande de spéculateurs, mais se voit bientôt en butte au chantage; un jeune homme qui arrive de ses Cévennes natales à l'école de la rue d'Ulm, et ressemble à M. Romains, qui portait, comme lui, la barbe quand il débarqua de sa province... Quoi encore? Un universitaire socialiste et ses disciples; une bonne ménagère; une petite bourgeoise mal mariée qui cache des lettres d'amour sous son linge, dans une armoire à glace; un gentilhomme qui fait de la gymnastique suédoise pour combattre la paresse de son intestin; un « pétrolier » et son épouse, à qui un vieil ami a tout d'un coup l'idée de faire une déclaration d'amour... Et puis? Ah! oui, des pages admirables sur l'amitié et sur Paris à cinq heures du soir, auxquelles on pourra comparer la vision de Victor Hugo du haut de Notre-Dame, et celle d'Emile Zola, du haut du Sacré-Cœur; des considérations météorologiques et politiques; le pressentiment de la guerre;

et du talent, beaucoup de talent, et de volonté et d'intelligence. On ne s'ennuie pas un instant en lisant M. Romains. Mais ses dix récits ou amorces de récits ne font pas un roman, et encore moins — j'y insiste, car c'est l'essentiel — ne composent de Paris une image fidèle et surtout d'ensemble. Notez que M. Romains a donné dans ses deux premiers volumes une importance disproportionnée à l'anecdote du relieur, recueillant un assassin et devenant assassin à son tour. Il y a, pour cette raison, dans son œuvre unanimiste, un roman psychologique et un roman policier ou crapuleux qui fait hernie, ou qui — en mettant au premier plan la vie criminelle de Paris — en relègue au second la vie honnête, la vie intellectuelle et la vie laborieuse. De la sorte, le Paris de M. Romains devient un peu celui d'Eugène Sue. M'accusera-t-on d'être trop exigeant? C'est que M. Romains a promis beaucoup, et qu'il me déçoit un peu. Il avait annoncé une vaste fresque, et ce n'est qu'une mosaïque qu'il nous offre. Des morceaux donc, plus ou moins bien assortis et raccordés (car il y a celui du crime de Quinette qui n'est pas à l'échelle des autres), mais point de synthèse. Ces débuts d'histoires qui croisent leurs fils sont loin de remplir l'immense trame sur laquelle se tisse le destin de Paris. Et ces différents soli ne composent pas une symphonie. Enfin, il y a *la couleur* du Paris de M. Romains. M. Edouard Herriot, qui divise le monde en bleu et en rouge, la dirait rouge. Le Paris de M. Romains est un Paris en gestation d'un certain genre d'idées ou de sentiments que je crois révolutionnaires dans leur optimisme. M. Romains ne nous montre de la vie intellectuelle de la capitale (en des personnages un peu conventionnels ou tout d'une pièce) qu'une de ses apparences. Il ne nous révèle pas les divers organes ou les diverses organisations de la capitale elle-même. Je m'arrête. Ces réserves, qui veulent marquer ce qu'il y a de précaire et de hasardeux dans l'entreprise de M. Romains, il se peut que la suite des *Hommes de bonne volonté* les réduise à néant. Je reconnais que, dès à présent, ceux-ci s'annoncent comme une œuvre considérable. Une de ces œuvres si rares, au surplus, dont l'auteur est assez conscient de son art pour créer la forme qu'il requiert.

M. Pierre Hamp, qui révèle un tempérament à la Zola, est une manière de précurseur, lui aussi, du roman cyclique. Mais l'ambition dont il témoigne en des livres comme *Le lin*, *Le rail*, *Vin de Champagne* et **La laine**, qui vient de paraître, est surtout de caractère encyclopédique. *La laine* est du bon « Hamp » : massif, diffus, surchargé de documentation et de causeries documentaires — car ce réaliste ne se donne pas la peine d'éviter le commode artifice de faire « causer » par ses personnages les idées générales et les synthèses trop difficiles à suggérer par l'action. Il se donne, d'autre part, beaucoup de peine à écrire. Quand il ne pense pas son idée en « parlé », il s'évertue, en effet, et aboutit à un style artiste, aussi rocailleux que le plus mauvais Paul Adam. Là-dessous il y a un très beau tempérament (M. Hamp est flamand, je crois). Dès le premier jour, il a donné son plein, affirmé sa force. Un mouvement endiablé l'emporte qui diverge à droite ou à gauche, change au cours du récit d'axe de direction et de personnages, vous roule avec lui, *volens nolens*, dans ses caprices de fleuve débordé, mais vous présente, chemin faisant, mille aspects d'humanité, bouscule de vieilles assises ou les noie dans la boue, et suscite un terrain de culture d'idées et de sentiments neufs.

JOHN CHARPENTIER.

THÉATRE

Jean de la Lune, comédie en 3 actes de M. Marcel Achard au Théâtre du Gymnase. — *La Tragique Histoire d'Hamlet, Prince de Danemark*, drame en 17 tableaux de William Shakespeare, traduction d'Eugène Morand et Marcel Schwob, à la Comédie-Française.

Il y a quelques années, j'obtins de Louis Jouvet, grand comédien qui est mon ami, et je crois que ceci ne doit pas m'empêcher de dire cela, quelque chose comme une suite d'interviews relatives à sa profession et qui me servirent à documenter un petit ouvrage auquel je travaillais. En exposant mainte idée devant moi il lui arriva d'en développer qui me surprirent et je me souviens par exemple que j'eus peine à le croire quand il prétendit qu'une collaboration d'un ordre particulier s'établit entre le public et l'auteur et *qu'une pièce à partir de sa première représentation, devient ce que ses spectateurs la font.*

Lorsque l'on y réfléchit bien, cette idée n'est pas si étrange qu'il paraît d'abord. On admet sans peine que dans la suite des temps un ouvrage littéraire devienne peu à peu ce que le font des générations de glossateurs; or, les spectateurs se comportent exactement comme des glossateurs instinctifs. Leurs sensations, leur plaisir ou leur ennui se manifeste par des remarques, par des observations, souvent par moins, par les degrés de leur silence, qui peuvent modifier le texte qu'on leur sert. Telle naïveté devient un mot d'esprit par suite de l'effet qu'elle exerce sur eux, tandis que telle recherche prend un air de niaiserie et que l'effet escompté cède le pas à tel autre qu'on n'avait point prévu.

C'est il y a trois ans, au cours de la première série de représentations de **Jean de la Lune,** que je me rendis compte de la vérité de ces observations. Un concours de circonstances particulières me fit voir cette pièce un grand nombre de fois et je constatai que d'une soirée à l'autre le caractère et la signification de l'ouvrage se modifiaient. Mon sentiment sur les travaux de M. Marcel Achard se modifia lui aussi au cours de cette étude et il m'apparut qu'il y avait dans ses ouvrages quelque chose de plus dense que je ne l'avais cru d'abord et que ses comédies, d'apparence si légère, n'étaient pas sans recéler une certaine gravité.

On se souvient de la donnée de *Jean de la Lune*. C'est l'histoire d'un homme qui refuse de constater la réalité et qui parvient à la recréer conformément au rêve qu'il en fait. L'idéalisme ne saurait aller plus loin, car non seulement ce héros singulier ne veut point voir les perfidies de la femme qu'il aime, il les supprime et qui plus est, il réussit à purifier de nouveau, à force de confiance, cette créature assez vile.

Au premier abord tout cela paraît assez arbitraire. Ce n'est point d'une observation très précise de la réalité que l'on dégage de pareils thèmes. On pourrait même prétendre qu'un semblable agencement de circonstances, que cet aveuglement si volontairement opaque relève plutôt de la farce que de la comédie. D'ailleurs le penchant pour la farce se reconnaîtrait aisément dans bon nombre d'autres ouvrages de M. Achard, comme cette tendance aussi qui le fait revenir d'un tel point de départ à une comédie d'un genre finement relevé. Mais ce

n'est point le moment d'en faire la démonstration. Une prochaine pièce nous en fournira l'occasion.

Ce qui me frappe ici c'est que le caractère farce de l'ouvrage se soit atténué à mesure que le nombre des représentations augmentait. Sans doute n'était-ce point sa drôlerie foncière que le public voulait voir extraire de la comédie. Par *l'influence qu'il exerçait sur les interprètes il les amenait à donner à ce texte l'émotion qu'il voulait y apercevoir.* Dès le milieu du second acte, ce Jean de la Lune, qui aurait pu si facilement faire figure de fantoche, semblait tout autre chose : un modèle inégalable de fidélité, de constance et de confiance.

Mais, et c'est ici que toute cette métaphysique aurait de quoi nous surprendre, le singulier, c'est le caractère durable de cette opération. Oui certes, il est étrange que cette transformation subie par la pièce, ou si le mot transformation semble trop fort, que cette modification due au public collaborant avec les comédiens soit durable. Elle persiste, et *après deux ans écoulés d'autres comédiens la rejouent non point telle qu'elle était lorsque, inconnue, elle se montra le soir de la première, mais telle que ses interprètes l'ont rendue en la gonflant d'un sens nouveau.* C'est ainsi que s'établissent au théâtre *les traditions* qui ne sont autre chose que des accidents de représentation ou des modes d'interprétation qui se maintiennent parce que l'on constate expérimentalement que le public les approuve.

Telle est l'influence que le public peut avoir sur des ouvrages d'une certaine qualité, car l'on sait bien qu'il en est d'autres où il peut se complaire quatre ou cinq cents fois sans qu'il lui soit possible de leur rien ajouter. Mais dans le cas présent, on peut constater encore quelques autres actions du public qui ne manquent point d'intérêt.

Entre les deux séries de représentations de *Jean de la Lune,* dont la seconde profite tant de la première sans l'égaler, se sont produits divers faits à retenir.

Popularisé par le film, Jean de la Lune a perdu de son mystère, il s'est simplifié et a pris du naturel. Le curieux problème que posait sa façon de concevoir l'amour n'était point perceptible à la foule qui hante les cinémas. Elle

ne se soucie point de savoir si ce personnage recrée à force de candeur la femme qu'il aime. Non, c'est pour elle un homme *avisé* qui réussit par des moyens subtils à évincer ses rivaux, et voilà tout. Cependant que le côté farce de la composition s'estompe, le caractère fantoche des personnages s'atténue pour qu'ils n'apparaissent plus que vivant dans l'aimable convention où se meuvent les héros de cinéma.

D'autre part, dans le même temps, un des comédiens que l'on a vu dans la première distribution, que l'on va revoir dans la nouvelle et qui a paru dans le film aussi, a été brusquement adopté par le public et, d'artiste de premier ordre qu'il était, vient de passer grande vedette, avec tout ce que le terme comporte d'autoritaire et de débilitant. Il ne peut plus paraître en scène, ouvrir la bouche, tourner la tête sans que l'auditoire conquis d'avance n'aille au-devant du trait qui se prépare et ne prévienne de ses rires le mot qui va se prononcer. Etrange enthousiasme auquel on s'associerait volontiers si l'on ne redoutait l'influence néfaste qu'il peut exercer sur celui vers qui il s'élève. Michel Simon demeure toujours l'extraordinaire comédien que nous avons apprécié naguère dans *Léopold le Bien-Aimé* et dans *Siegfried,* mais je crains qu'aujourd'hui il se laisse aller à charger ce qu'il indiquait jusqu'alors avec finesse. Je crains qu'il n'use d'effets un peu gros, le voyant qui costume son personnage d'une manière burlesquement ridicule. Je crains enfin que le fait d'être souvent le premier comédien de la troupe dont il fait partie ne l'entraîne à conduire au premier plan le rôle qui lui est confié. Et tout cela aussi se trouve l'effet d'une extrême obéissance aux indications du public. Car c'est là où j'en voulais revenir et si je me suis étendu si longuement sur cette reprise, c'est qu'elle me semble fournir de très frappantes indications sur ce curieux problème de l'influence que le public peut exercer sur le destin d'un ouvrage.

Nous avons vu premièrement comment il a amené les interprètes de la création à mettre en lumière ce qu'il y avait de plus grave et de meilleur dans la pièce, et de telle façon qu'au moment de la reprise les nouveaux interprètes l'ont en majeure partie retrouvé prêt à être exprimé de nou-

veau. Ensuite nous avons vu comment au contraire le public du cinéma a vidé l'ouvrage d'une partie de son contenu et a simplifié la forme de ses personnages. Enfin nous aurions pu voir, mais j'ai préféré ne pas y insister, comment l'interprétation s'est trouvée décalée par le goût que le public a pris pour un interprète qui s'est vu forcé de transformer un personnage secondaire en protagoniste.

§

Il serait malséant de m'occuper hâtivement en fin de chronique du nouvel **Hamlet** que nous venons de voir à la Comédie-Française, mais il serait malséant aussi de ne pas le signaler dès à présent, puisque j'ai le temps encore de le faire. Cette représentation de grand éclat est assurément une des plus belles réussites du Théâtre-Français. Je dirai plus, elle surpasse à peu près tout ce que l'on a vu cette année dans quelque théâtre que ce soit.

Il sera bien intéressant d'y revenir à loisir.

PIERRE LIÈVRE.

LE MOUVEMENT SCIENTIFIQUE

Docteur Binet-Sanglé : *Les Ancêtres de l'Homme*, Albin Michel. — Daniel Rosa : *L'Ologénèse*, Nouvelle théorie de l'évolution et de la distribution géographique des êtres vivants, Bibliothèque de Philosophie contemporaine, F. Alcan.

Il y a des livres dont on aimerait mieux ne pas parler; mais les auteurs, ou les amis de ceux-ci, n'entendent pas qu'on les passe sous silence.

Le Dr Binet-Sanglé est l'auteur de nombreuses publications relatives à l'anthropologie, à l'anatomie et à la pathologie, à la physiologie normale et pathologique, à la psychologie normale et pathologique. Son livre sur *la Folie de Jésus* lui a valu une certaine célébrité. Il est si difficile pour un médecin, en présence d'un malade porteur de tares variées, de faire un diagnostic sûr; or, le Dr Binet-Sanglé n'hésite pas à écrire quatre gros volumes sur l'hérédité, la constitution, la physiologie, les connaissances, les idées, le délire, les hallucinations, les facultés intellectuelles, les sentiments, etc., etc., d'un homme dont certains auteurs cependant vont jusqu'à contester même l'existence.

Le Dʳ Binet-Sanglé a beaucoup d'imagination; il le prouve encore aujourd'hui en écrivant un nouvel ouvrage, cette fois sur **les Ancêtres de l'Homme.** Déjà Ernest Haeckel, dont la réputation scientifique a beaucoup baissé, avait la prétention d'avoir résolu le problème, la lignée de l'Homme comprenait pour lui 17 espèces. Pour le Dʳ Binet-Sanglé :

L'Homme contemporain est un dème de Planaires, dont chacune est elle-même une colonie d'Amibes, dont chacune est elle-même une zooglée de Microcoques. Ce dème est l'aboutissant de 28 espèces animales, qui se sont transformées de plus en plus vite, à mesure que le cerveau devenait plus riche en représentations mentales et plus perméable aux associations d'idées et aux raisonnements. Chaque Amibe, chaque plastide du corps humain pond sans arrêt, dans les liquides circulants, des spores infiniment petites, des plastidules, analogues aux « virus filtrants ». Ces plastidules vont se fixer dans ses plastides génératrices et constituent, à leur intérieur, des *homoncules,* c'est-à-dire des jeux de maquettes emboîtées dont chacune représente une des 28 espèces qui figurent dans notre ascendance. Quand l'homoncule se développe, il revêt successivement la forme imprécise de chacun de ses ascendants.

Tout ceci c'est de la haute fantaisie. On admet, en général, que, dans les lignées évolutives, les divers échelons sont constitués par des représentants des divers groupes : Protozoaires, Cœlentérés, Annélides..., mais qu'aucune forme spécialisée, adaptée à un genre de vie particulier, n'y figure. Or, le Dʳ Binet-Sanglé trouve, parmi nos ancêtres, des Radiolaires, qui sont des Protozoaires très différenciés et adaptés à la vie flottante (plankton), et des Méduses également pélagiques. Voilà une chose inadmissible. Quelles sont donc les preuves données par l'auteur?

Certes, avoue-t-il lui-même, la phase de Méduse n'a pas été décelée dans notre embryogénie. Mais on trouve des vestiges de la Méduse dans le corps humain : l'humeur mitrée de l'œil rappelle la substance gélatineuse de la Méduse; on retrouverait cette substance également dans notre glande thyroïde et notre hypophyse. Il y a plus, on pourrait observer un retour de l'Homme à la Méduse. Les myxomes sont des tumeurs molles et tremblotantes, composées d'un stroma conjonctif délicat, dans les travées duquel se trouve

ne substance colloïde; de même, certains fibromes et chon-
lromes peuvent tomber en déliquescence et se transformer
n une substance transparente, visqueuse et filante. « La her-
iie ombilicale rappelle l'époque où notre cavité abdominale
'était qu'une portion de la cavité gastro-intestinale de la
Iéduse » !!

L'auteur invoque d'autres arguments encore, d'une puéri-
ité désarmante. Pour lui, l'œuf humain est une colonie de
uatre hommes en puissance, de quatre hommes virtuels se
aisant face et accolés par leurs flancs; normalement, un
eul quartier de ce sphéroïde se développerait, un de ceux
lans lequel le foie est à droite et le cœur à gauche; les
rois autres serviraient à le nourrir. Mais, sous l'influence
l'une intoxication ou d'une infection, deux des quartiers
ourraient continuer leur évolution vers la forme humaine,
et on verrait apparaître un monstre double, que M. Binet-
Sanglé compare, on ne sait pourquoi, à la « moitié d'une
Méduse à 4 branches ».

Et cela continue ainsi pendant 290 pages. Il y a de belles
planches, une belle couverture. Pour des livres d'une réelle
valeur scientifique, les éditeurs, en général, se montrent
moins généreux.

§

Loin de moi la pensée de mettre M. Daniel Rosa, spécialiste
réputé des Vers de terre, sur le même plan que l'auteur de
La Folie de Jésus. M. Rosa est un savant fort distingué, dont
on peut ne pas admettre les idées, sans nier leur intérêt.
M. Montandon, admirateur et disciple du professeur italien,
lui a peut-être rendu un mauvais service en obtenant de la
librairie Alcan la publication en français de **L'Ologénèse.**

L'auteur appelle *Ologénèse* une théorie d'après laquelle
l'évolution se produit suivant des lignes ramifiées dichoto-
miquement, et chaque espèce est prédéterminée dans l'espèce
précédente.

La théorie de l'ologénèse, d'après M. Rosa, s'écarte beau-
coup de la théorie de De Vries, ainsi que du darwinisme et
du néo-lamarckisme, et se range parmi les théories de l'« évo-
lution par causes intérieures ». Il est vrai que de telles

causes prennent de plus en plus d'importance à mesure que la biologie évolue dans la voie chimique. Mais M. Rosa est plutôt un géomètre qu'un chimiste; ses arbres généalogiques ont l'aspect de figures géométriques; chaque dichotomie est formée de deux branches inégales; la branche dite précoce s'éteint plus tôt que la branche dite tardive.

Parmi les déductions de l'auteur, les plus intéressantes sont relatives à la *biogéographie*. Tout le monde sait que la biogéographie orthodoxe se base sur la « théorie des migrations », suivant laquelle chaque espèce, chaque groupe apparaît avec un petit nombre d'individus sur un espace très limité (centre d'apparition ou de création), d'où l'espèce ou le groupe se répand, par migrations actives et passives, sur toute son aire de distribution.

Les principes de l'ologénèse obligent à adopter un point de vue diamétralement opposé. En effet, suivant l'ologénèse, chaque espèce, au bout d'une plus ou moins longue période d'évolution, se dédouble en deux espèces-filles qui, à leur tour, évolueront et se dédoubleront de même, et ainsi de suite. Or, ces évolutions et ces dédoublements s'accomplissent de la même manière *sur toute l'aire de l'espèce*, de sorte que d'une espèce naissent toujours et *partout* les mêmes espèces-filles, et cela malgré la diversité des conditions extérieures.

Au cours de l'évolution pendant les âges géologiques, on assiste en effet au rétrécissement progressif de l'aire de distribution d'un groupe ou d'une espèce. Les formes primitives ont eu une extension plus grande que les formes qui sont venues ensuite.

L'auteur se sert de la comparaison suivante. Quand une flaque d'eau est en train de se dessécher, ou bien son étendue se réduit progressivement, ou bien elle se fragmente en flaques plus petites : il reste par-ci par-là, plus ou moins loin de la flaque principale, plusieurs flaques secondaires. D'après M. Rosa, « c'est là précisément l'aspect que nous offrent, en général, les aires des espèces et des groupes ».

Il est bien possible qu'en cela l'auteur ait raison; il ne nie pas d'ailleurs l'intervention des migrations en biogéographie. Mais cette hypothèse n'est pas liée forcément à une

théorie aussi peu vraisemblable que la genèse dichotomique des espèces ou Ologénèse.

GEORGES BOHN.

SCIENCE SOCIALE

Georges Mauco : *Les Etrangers en France. Leur rôle dans l'activité économique*, Armand Colin. — Mémento.

Voici un énorme ouvrage fruit d'un énorme travail et présentant une énorme importance : **Les Etrangers en France,** par M. Georges Mauco. 600 pages, 100 cartes ou graphiques, 16 hors texte, de quoi occuper les loisirs de lecture d'un bon citoyen pendant plusieurs jours si ce n'est plusieurs semaines.

La France, dit l'auteur dès ses premières lignes, est devenue un pays d'immigration et le problème de la main-d'œuvre étrangère y est apparu un des plus sérieux. C'est celui que traite plus spécialement M. Mauco puisqu'il a donné à son ouvrage le sous-titre : *Leur rôle* (des étrangers) *dans l'activité économique.* Mais la question de l'immigration, comme j'avais l'occasion de le dire à propos du livre non moins important du Dr Martial, a d'autres faces, peut-être plus graves encore. Le fait pour un pays de 40 millions d'habitants d'avoir 3 millions d'étrangers présente des conséquences très considérables, et même si ces étrangers se faisaient naturaliser, il y aurait raison de se préoccuper du contre-coup; avec leur natalité très supérieure à la nôtre, leur proportion n'irait qu'en augmentant, et si, au bout de trois ou quatre générations, il y avait en France plus de descendants d'immigrés que de fils d'autochtones, cela pourrait modifier sensiblement le génie de la race. Déjà dans le monde des lettres, des sciences et des arts, il y a une bien grande quantité de Français porteurs de noms exotiques, sans parler de ceux dont les pseudonymes français dissimulent des origines étrangères; peut-être vaudrait-il mieux que cette proportion n'augmentât pas trop.

Mais c'est de l'immigration ouvrière et paysanne que s'occupe plutôt M. Mauco, et les problèmes qu'elle soulève sont assez nombreux et importants pour ne pas aller en chercher d'autres. Successivement l'auteur nous fait l'historique de

cette immigration, nous explique son mécanisme et nous dépeint son existence et son adaptation. De toutes ces questions si intéressantes nous ne pourrons malheureusement dire que quelques mots.

La France a toujours été hospitalière aux étrangers. Même au XVIII[e] siècle, nous attirions volontiers chez nous les aubains; pour ne citer que cet exemple, Choiseul, quand il voulut coloniser la Guyane, recruta ses colons en Allemagne, et comme il en vint beaucoup plus qu'il ne fallait, il établit en France l'excédent inutilisé qui s'élevait à 6.500 personnes; rien que sur le sol inculte du marquisat de Certes (Gironde) on en établit 2.600. Au cours du XIX[e] siècle le fléchissement de la natalité avait fait un appel d'air du dehors et en 1851 nous comptions déjà près de 400.000 étrangers chez nous installés principalement le long de nos frontières; à partir de 1906 on commença à organiser l'immigration, et surtout à la surveiller, car dans certaines régions la turbulence des immigrés présentait un danger incontestable. Au moment de la guerre, nous avions chez nous plus d'un million d'étrangers, soit 3 % de la population. La grande guerre accentua cet effort d'organisation et de contrôle; en 1918, sur 646.000 ouvriers civils d'usine, 127.000 étaient étrangers, et parallèlement 160.000 étrangers travaillaient dans l'agriculture. Après la guerre ce fut plus fort encore. De par ses pertes au feu et de par la diminution du travail, vague de paresse au début, loi de 8 heures ensuite, la France devait recourir à la main-d'œuvre étrangère, mais l'Europe tout entière était bouleversée et partout c'était un afflux de réfugiés; la France devenait donc plus que jamais un pays d'appel pour les autres pays, avec sa réputation de richesse et de bienveillance hospitalière, avec aussi le prestige de sa victoire; d'innombrables travailleurs accoururent chez elle de tous les horizons et, actuellement, 3 millions d'étrangers vivent et prospèrent sur son sol, dont environ 31 % d'Italiens, 13 % de chacun des pays suivants : Belgique, Espagne, Pologne et 30 % d'autres pays principalement Suisse, Allemagne, Angleterre, Russie et Afrique. A ce point de vue de répartition par nationalités on peut noter que jusqu'en 1890 environ les 3/4 des immigrés étaient belges, allemands ou suisses; puis, jusqu'en 1920 ce

furent les Italiens-Espagnols qui tinrent la corde; et maintenant ce sont les Slaves, Africains et Asiatiques qui tendent à dominer, ce qui n'est pas une excellente chose puisque leur assimilation est bien plus difficile.

Il serait intéressant de suivre l'auteur dans ses remarques sur la répartition géographique de ces étrangers (par ordre d'importance : 1) Groupe méditerranéen, 640.000; 2) Groupe parisien, 618.000; 3) Groupe du Nord, 519.000, puis groupes de l'Est, du Jura, du Sud-Ouest, de Lyon) sur leur répartition nationale (chaque nation restant en général près de sa frontière), sur leur répartition démographique (beaucoup plus d'hommes que de femmes et de jeunes que de vieux, une natalité plus forte), sur leur répartition professionnelle (les Italiens allant vers les durs travaux ou le petit commerce, les Espagnols vers l'agriculture, les Polonais vers les mines, les Anglais vers le commerce, etc.), mais le manque de place m'oblige à me borner.

En renvoyant donc au livre lui-même pour tout ce qui concerne la part des étrangers dans l'industrie, le commerce et l'agriculture (l'industrie comptant quatre fois plus d'ouvriers étrangers que le commerce et six fois plus que l'agriculture), je dirai un mot seulement des problèmes soulevés par l'immigration et que l'auteur traite avec beaucoup de sagesse. Ces problèmes sont d'ordre économique, social, sanitaire et moralo-politique.

Au point de vue économique, l'immigration présente à la fois de très grands avantages (c'est aux travailleurs étrangers que nous devons le développement depuis la guerre de notre métallurgie, de nos mines, de notre équipement hydro-électrique, de notre construction) et de sérieux inconvénients (frais généraux, accroissement de chômage parfois, transfert des épargnes presque toujours, développement du parasitisme quand les immigrés sont juifs ou levantins, et dépendance dans laquelle l'immigration place l'économie nationale). Tout compte fait, le bien l'emporte cependant sur le mal, et ce serait fâcheux si l'immigration venait à fléchir comme il semble qu'elle commence à le faire.

Pour le côté social, les rapports entre ouvriers français et étrangers sont généralement bons, les Français étant de ca-

ractère généreux et accueillant d'une part, et gardant d'autre part une situation d'ouvrier d'élite par rapport aux immigrés, mais l'esprit de concurrence et d'animosité entre les deux catégories n'a pas disparu et peut se réveiller. L'esprit révolutionnaire peut également troubler ces milieux; en 1926, Zinovieff disait : « Il y a en France 2 millions d'étrangers qui peuvent devenir 2 millions d'agitateurs »; et lors de la guerre du Rif les ouvriers nord-africains de Paris ont envoyé des télégrammes de félicitations à Abd-el-Krim. En outre, le déracinement démoralise, et la criminalité est trois ou quatre fois plus forte chez les immigrés que chez les nationaux; sur 10.000 personnes, il y a 1 criminel chez les Français, 4 ou 5 chez les Polonais, 16 chez les Africains.

Le danger physique et sanitaire constitué par les étrangers est indéniable; des maladies qui avaient complètement disparu d'Europe nous ont été ramenées par des ouvriers asiatiques ou africains, et cela nous oblige à perfectionner l'organisation du contrôle médical.

Enfin l'immigration pose de très délicats problèmes politiques et moraux tant pour le filtrage que pour l'assimilation désirable, celle-ci dépendant de bien des facteurs, les uns favorables, les autres défavorables. Parmi les premiers il faut compter l'église et l'école. Les trois quarts de nos immigrés sont en effet catholiques mais appartiennent principalement à des pays, Italie et Pologne, où le sentiment national est très vif et très cultivé par les gouvernements de ces pays; notre clergé n'a pas voulu toutefois se désintéresser de ces nouvelles ouailles et c'est aux œuvres de toutes sortes fondées par les évêques et les curés qu'on doit les plus efficaces rapprochements. L'école joue son rôle surtout à la deuxième génération. Enfin la proportion des naturalisations qui résulte de ces divers efforts est suffisante, étant donné qu'il ne faut pas faciliter celle des indésirables; la moyenne annuelle qui avant la guerre était de 20 à 30.000, est maintenant de 70 à 80.000. En somme, dit l'auteur, les facteurs favorables à l'assimilation l'emportent sur les autres contraires.

Malgré tout, dans ses dernières pages, M. Mauco ne cache pas son inquiétude. Sans doute il ne faut pas s'exagérer les inconvénients des immigrations au point de vue ethnique;

aucune race n'est pure, et la française peut très bien digérer des masses de Slaves ou peut-être même de Levantins comme elle a déjà digéré des masses de Germains. Néanmoins les anciennes immigrations étaient beaucoup moins importantes et les nouvelles sont, de plus, imbues d'un esprit révolutionnaire bien dangereux; cette foule d'étrangers qui a accru la criminalité indigène d'un tiers et qui nous arrive trépidante d'une sorte de messianisme tantôt talmudique, tantôt bolcheviste peut nous déséquilibrer et, pour employer les expressions même de l'auteur, « l'influence de tous ces étrangers au point de vue intellectuel s'oppose à la raison et au sens de la mesure qui caractérisent les Français ». Ajoutons qu'en cas de conflit avec d'autres peuples la présence chez nous de 3 millions d'étrangers serait une cause de soucis très sérieux, et d'autant plus sérieux que, conséquence de la grande guerre, le nombre de nos conscrits va tomber, de 1935 à 1940, à 135.000 par an au lieu de 250.000; nous aurons besoin de toutes nos forces sur la frontière et ne pourrons pas surveiller les éléments douteux de l'intérieur. Et ceci nous ramène à la question qui pour nous est cruciale, celle de la dépopulation. « Déjà, dit justement notre auteur, ne peut-on pas s'inquiéter de voir les étrangers contribuer pour près de la moitié à notre croissance démographique? » Tout en vérité devrait être subordonné au développement de la natalité, et de la natalité chez les vieux Français. Mais allez faire entendre cela à nos politiciens et à nos illuminés socialistes!

La dernière phrase de ce très méritant et très précieux volume est de celles que tout Français devrait graver en sa mémoire : « Le seul remède contre l'anémie de la race et l'invasion pacifique des étrangers reste une politique familiale qui, notamment dans l'ordre économique, cesse d'accabler le foyer et de favoriser l'égoïsme individuel. »

MÉMENTO. — Dr Henry Mandel : *La Crise, ses causes, ses remèdes*, Imp. des « Dernières Nouvelles de Strasbourg ». Des idées très sages, mais théoriques. Le remède à la crise, ce serait une économie mondiale équilibrée dans sa production et sa consommation. Mais oui, et c'est ce qui se fait peu à peu par le seul jeu des forces économiques libres. Il est vrai que l'auteur, trouvant

ce jeu trop lent, demande la création d'une armature juridique et policière du monde. Juridique, nous l'avons déjà avec la Société des Nations et le Tribunal de La Haye. Policière, hum, gros inconvénients. Quant au décongestionnement des régions surpeuplées obtenu par la création de colonies agricoles, c'est une idée qu'il faudra faire accepter par ceux qu'on y déportera, et je me demande comment on y arrivera si ce n'est par le knout. — Louis Faure : *Service d'entretien dans les usines*, Dunod. Excellent ouvrage, mais bien technique; les ingénieurs, justement pour cela, devront le lire. — Albitraccia : *Ce qu'il faut connaître des grands moyens de transport*, Boivin. Successivement, l'auteur étudie les chants de l'épopée des transports (routes, chemins de fer, bateaux, avions) et pour compléter cette épopée, on joindra à son livre celui de M. Lefebvre des Noëttes sur le Cheval et l'attelage dont il a été rendu compte ici par un autre collaborateur. Je profite de l'occasion pour signaler la Collection des *Ce qu'il faut connaître* dans laquelle a paru le volume; certains de ses volumes sont très remarquables et tous sont instructifs. — Ayguesparse : *Machinisme et culture*, Cahiers bleus, Lib. Valois. Le titre est ambigu; on pourrait croire qu'il s'agit d'agriculture, alors qu'il est question de civilisation; l'auteur, comme Mme Gina Lombroso qui a écrit un livre sur le même sujet, pense que ce qui sauvera la civilisation, c'est l'esprit, la morale, en donnant à ce mot son très haut sens, et il a parfaitement raison. — André Sanger : *Dictature ou démocratie*, Cahiers bleus, Lib. Valois. L'auteur voudrait briser l'oligarchie capitaliste au moyen de l'organisation syndicaliste; c'est à mon avis tourner dans un cercle vicieux; liberté, travail, épargne et morale, hors de là, pas de salut. — Emile Brugère : *Les Valeurs or ou la Stabilisation intellectuelle et morale*, « Horizons », éditions Vallot, 13, rue Béranger. Horizons est le nom général de la Collection qu'ouvre le livre en question qui se présente à nous sous une couverture toute dorée; les valeurs or ce sont d'ailleurs des valeurs morales, honnêteté, honneur, famille, liberté. Tout cela est parfait. — Paul Velay : *Action et génération. Le Droit de la famille*, Marcel Rivière. D'excellentes choses et de très sages réformes que nous devrions bien réaliser sans attendre la restauration monarchique demandée par l'auteur et qui est de plus en plus problématique. — Marc Sangnier : *Albert de Mun*, Collection de textes *Les Réformateurs sociaux*, Alcan. Albert de Mun est une figure d'apôtre social éminemment respectable et même ceux qui n'approuvent pas sa doctrine d'antilibéralisme devront s'incliner devant son très haut souci de moralité et de charité chrétienne; les libéraux ne disent pas, d'ailleurs, que la

liberté c'est le bien, mais que la liberté seule permet au bien de fleurir dignement et durablement.

HENRI MAZEL.

LES REVUES

La Revue de Paris : quelques oraisons citées et commentées par M. Henri Bremond. — *Le Correspondant :* encore des impressions d'Amérique. — *La Nouvelle Revue Critique :* Max Elskamp, expliqué par M. Léon Bocquet. — *Vigile :* Florence, revue en 1931 par M. Maurice Denis. — Mémento.

La Revue de Paris (1er mai) contient un article bien curieux de M. Henri Bremond : « Les prières de l'ancien régime ». Certaines proviennent d'un Recueil traduit par Erasme et publié à Paris en 1712. L' « Oraison de celle qui veut se marier » vaut d'être citée, avec les oppositions de passages empruntés à la prière du fiancé, ainsi que les a voulues l'auteur de l'article :

Seigneur, Dieu et Père de tout l'humain lignage, puisque, dès le commencement, tu as voulu montrer le soin spécial de notre imbécillité et faiblesse quand tu as ordonné l'homme pour être comme conduite, support et sauvegarde à la femme, quand il te plaît m'appeler pour être mise sous la charge d'un chef et supérieur..., fais-moi accepter d'un franc courage celui qui, par ta grâce, me sera donné pour mari.

Et celui-ci, de son côté :

Fais que l'autorité laquelle de ta grâce tu as donnée au mari pardessus sa femme, ne me fasse point élever en orgueil, pour exercer cruauté, ou tyrannie sur elle.

Chose curieuse, de ces deux prières, la plus dévote n'est pas celle de la femme :

Cependant qu'il te plaise régler cet amour en moi selon ta volonté; que je t'aime par-dessus tout, comme mon Créateur et mon Dieu; et que l'*amitié* que je dois à ma femme ne déroge nullement à l'*amour* qui t'est dû.

On remarquera cette curieuse nuance : à sa femme, l'amitié; à Dieu, l'amour.

Mais que tu sois le premier aimé, obéi, servi et honoré. Afin que, sans empêchement aucun, je la puisse instruire, admonester et vivement reprendre, si elle ne se voulait ranger à ton obéissance.

D'une oraison dominicale « pour ceux qui sont en affliction... et en général pour tous les hommes » est extrait ce passage où le suppliant demande :

Finalement, ô Dieu et Père... mortifie notre vieil Adam, pour nous renouveler en une meilleure vie.

Quelle mortification nouvelle attirer sur le pauvre « vieil Adam » mort, déchu par la faute d'Eve tirée d'une de ses côtes?

Les *Instructions et Prières chrétiennes pour toutes sortes de personnes,* d'Antoine Godeau, évêque de Grasse, et le « Nain » de Julie d'Angennes, offrent au choix de M. l'abbé Bremond cette « prière de l'officier des finances » :

Seigneur... qui sera celui, au milieu des trésors, et dans les occasions faciles d'amasser de l'or et de l'argent, qui conservera ses mains nettes... Que je songe incessamment que les deniers que je manie sont sacrés, puisqu'ils sont les finances de l'Etat... Que je songe que c'est le sang du peuple que l'on tire pour la conservation du royaume; et si je ne puis empêcher ces saignées, qu'au moins je ne triomphe pas de la calamité publique par des dépenses scandaleuses. Que j'aie horreur de faire des festins, tandis que tant de personnes, rachetées comme moi du sang de votre Fils, n'ont pas du pain à manger.

Sur toutes choses, Seigneur, éclairez mon esprit dans mes entreprises, afin que je ne me trompe pas moi-même ou que je ne sois pas trompé, m'engageant dans des affaires injustes, qui ouvrent des moyens de rigueur et de violence contre les particuliers, sous le faux texte de la nécessité publique... Si jusqu'ici j'ai acquis du bien par des moyens illicites, faites-les-moi connaître, s'il vous plaît, et donnez-moi la force d'imiter Zachée en sa restitution.

Godeau a prévu le cas des personnes qui ont des procès. Il façonne des prières « pour tous les besoins imaginables ou presque », écrit son actuel commentateur qui moque ainsi le recueil :

Si l'on n'y trouve pas une oraison de Godeau, pour demander à Dieu le style vif et pressé qui convient aux formules de prière, c'est que le bonhomme aura oublié de faire cette prière, ou que Dieu ne l'aura pas exaucée.

Ce ton sied à merveille entre membres de l'Académie française. Du point de vue de l'éternité, il est permis de les considérer comme siégeant ensemble.

§

M. F. de Champeaux, revenu en mars dernier de son cinquième voyage en Amérique, publie ses « Impressions » de séjour là-bas dans **le Correspondant** (25 avril). Il a vu Détroit en pleine crise. Non seulement les valeurs mobilières y sont dépréciées; mais l'argent manque pour acheter des biens fonciers. Notre voyageur note cette conversation où son interlocuteur est un « important personnage qui, aux jours de liesse, jonglait avec les terrains de la ville et du voisinage » :

Et comment va le *real estate* (propriété)? dis-je, pour entrer en matière. — Tout est invendable, fut la réponse. Le bétail que l'on mène paître en champ, à la belle saison, mange le gazon anglais que nous plantâmes autour des futures villas. Il s'abreuve aux prises d'incendie, mange les arbrisseaux des avenues, tandis que le vent abat nos fils téléphoniques. S'il s'agissait de quelques lots, tout irait bien encore; mais la situation se développe sur des kilomètres, non seulement autour de notre ville, mais autour de presque toutes. Même les immeubles de la cité, les bureaux et magasins, ne sont pas prospères; les taxes sont lourdes et les locataires légers. Presque tout immeuble moderne, dans nos villes, a été bâti par souscription à des obligations qui, maintenant, ne paient d'intérêts ni ne remboursent. Le syndic est, de nos jours, le seul qui ne craint pas le chômage. Votre luxueux hôtel lui-même est entre ses mains, avec beaucoup d'autres. Il veille à votre confort. Les draps seront changés et le café sera chaud, mais l'obligataire se mettra la ceinture. — Tout cela n'est pas brillant, dis-je; vous me semblez, certes, plus atteints que les autres peuples. Vous avez, d'ailleurs, senti le vent de la déroute et sonné le glas provisoire des affaires; cependant, nous autres Français, avons aussi à faire face à une situation grave... — Les Américains, me répond-il, vous considèrent comme des militaristes et des égoïstes, qui fortifient leurs armements en cherchant à drainer l'or de l'Amérique. L'insolvabilité de l'Allemagne est prétexte à exiger la suppression des dettes commerciales et cette insolvabilité, qui peut ruiner les Etats-Unis, est le résultat des lourdes réparations dont vous avez accablé les vaincus.

Sur Ford — le Citroën de là-bas à la n^e puissance — M. de Champeaux écrit :

Henri Ford, beau vieillard au bec d'aigle, qui ressemble à un lord anglais très réussi, veut faire un effort pour sortir son pays de sa léthargie économique et ramener la confiance.

Involontairement, il ruinera peut-être ses concurrents, dont la puissante *General Motors*, par la même occasion. Mais tant pis, après tout, se dit-il...; car il ne peut indéfiniment vendre en Orient et en Russie, et à travers le globe, et pas ou peu en Amérique. Quand on emploie indifféremment des communistes, qui fabriquent les 150.000 Ford annuelles du plan quinquennal de Moscou, ou des princes, comme Louis-Ferdinand, petit-fils du Kaiser, travaillant à Détroit sur les terrains d'aviation, quand on possède non seulement les métaux entrant dans la construction, mais les mines produisant les métaux, les fours qui les transforment et les bateaux et les trains qui les transportent, on peut prendre un risque, avec presque toutes les cartes du jeu dans la main. Encore faut-il trouver des joueurs qui veulent bien jouer avec vous, en l'occurence des acheteurs de Ford.

A New-York, on peut (et les amateurs sont une multitude) obtenir, par son poste de T. S. F. « les instructions envoyées à la police par ses agents qui, malgré ce modernisme [à cause de lui plutôt!] n'arrêtent pas davantage les malfaiteurs ».

Au régime sec pourrait succéder, selon M. de Champeaux, un régime qui assurerait le monopole de l'alcool à l'Etat et vaudrait au Trésor un bénéfice annuel de « plusieurs milliards ». Une association, qui compte aujourd'hui plus d'un million d'adhérents, lutte pour arriver à ce résultat. On invoque naturellement des raisons de morale supérieure pour justifier vertueusement ce retour aux boissons proscrites au nom du salut des âmes et des corps.

M. de Champeaux croit à la réélection du président Hoover,

s'il donne un peu de regain au commerce, à l'industrie et à la malheureuse agriculture qui a peu profité de la prospérité et qui est atteinte par la crise, s'il présente un programme constructif pour l'avenir en empruntant, si nécessaire, aux démocrates quelques-unes de leurs idées, s'il adopte une attitude défavorable à la prohibition.

Récemment, un Américain nous déclarait que M. Hoover n'avait qu'à se tuer, s'il voulait tenter enfin d'être utile à son pays. Cet Américain était fort mécontent des affaires,

il va sans dire; et il ne possède qu'un sens très relatif des nuances. Il est moins optimiste que ses compatriotes le semblent à M. de Champeaux :

Au fond, ce qui est remarquable aux Etats-Unis est de voir la résignation avec laquelle chacun s'est acheminé, sans y croire, vers la ruine. On attend, chaque matin, la fin de la crise sur le tableau lumineux de la Bourse, dans le journal, au bureau. La confiance est encore grande dans les institutions, dans les richesses naturelles de l'immense pays, dans les chefs de file, qui, ayant fait fortune une première fois avec tout le monde, peuvent recommencer, croit-on, maintenant qu'ils l'ont perdue, dans les réactions tout d'une pièce de la population qui, au moindre événement favorable, peut reprendre goût à la vie et faire de l'optimisme en série, ce qui contribuerait à l'heureux dénouement. En mettant les choses au pire, on s'arrêtera au bord du gouffre et on repartira de plus belle, avec, peut-être, un peu plus de prudence qu'autrefois.

La grande république est dirigée par une oligarchie très peu nombreuse, qui tient véritablement tous les leviers de commande. Surprise par la crise naissante, inexpérimentée devant son ampleur et son universalité, elle n'a pris aucune initiative, espérant que les choses s'arrangeraient d'elles-mêmes. Maintenant, il faut agir; mais quel levier faut-il actionner pour ramener la prospérité? 7 millions de chômeurs, admirablement patients et dépourvus d'amertume (jusqu'ici), et 113 millions de travailleurs de toutes classes, attendent le miracle. Les fakirs réussiront-ils à faire renaître la prospérité devant la foule émerveillée? Il n'y aurait pas lieu de s'en étonner. Ce n'est pas, cependant, un petit problème. La crise économique américaine est infiniment plus grave que la nôtre.

§

La Nouvelle Revue Critique (mai) publie un « Max Elskamp » compréhensif et très émouvant de M. Léon Bocquet.

Marin par déception d'amour, Elskamp, pour avoir vu de grands espaces du globe, n'a que plus tendrement aimé son pays au retour. Il s'en est imprégné. Son cœur l'a chanté avec des accents nouveaux à l'oreille comme au regard :

La forme et le sens de son inspiration ont été en quelque sorte imposés à Max Elskamp par l'atmosphère dans laquelle avait vécu son enfance : cette rue Saint-Paul, d'Anvers, intime-

ment évoquée dans un des derniers recueils du poète avec une si lucide conscience de ce que devait son art au décor étonnant de ce quartier maritime au bord de l'Escaut, ainsi qu'à la maison natale enclavée, devant un antique calvaire, sous l'église et comme elle hantée de cloches et de corneilles à l'unique échappée vers le ciel, comme en plein rêve.

Le « mysticisme obscur » d'Elskamp dépend pour beaucoup de ce décor de son enfance : un paysage citadin a créé cette sensibilité fine, divinatrice, un peu maladive quelquefois, d'un charme irrésistible par sa sincérité. Il n'est aucun poète de langue française de qui les œuvres laissent à l'esprit une impression de blancheur pure comparable à celle que l'on peut garder d'une lecture de l'*Alphabet de Madame Marie*. « Poésie emblématique », selon Remy de Gourmont; poésie d'abord, et d'un poète cultivé, orné, qui savait dépouiller son œuvre et lui donner le ton simple des œuvres anonymes du folklore.

Le grand drame de la fin d'Elskamp est issu de la guerre. Avec quelle tristesse aujourd'hui ne relit-on point ce poème qui ouvre *Sous les tentes de l'exil* :

En le refuge un peu perdu
De cette ville de la mer
C'est vous ici mes jours vécus
Pendant les mois de cette guerre.

Jours d'exil à profils fermés
Et, comme les peines subies
Qu'on croit après plutôt rêvés
Qu'ayant eu place dans la vie.

Or, ils furent, car les voici.
Prenez-les comme je les donne,
De haine et tout d'amour aussi
Suivant l'heure mauvaise ou bonne.

Puis saisons passent dans les mois,
De soleil ou pluie, monotones,
Lors d'été, d'hiver ou d'automne,
Jours qui furent comme on les a,

Mais surtout tristes en leur somme,
Prenez-les comme les voilà!

Temps de guerre pour tous les hommes,
Dies iræ, dies illa.

§

Le « carnet de voyage en Italie » de M. Maurice Denis — **Vigile**, 1er cahier de 1932, — rafraîchira les souvenirs italiens de ses lecteurs. Heureusement, quelque chose demeure de la belle Italie, de la terre inoubliable à qui l'a découverte en sa jeunesse. La laideur du monument de Victor-Emmanuel à Rome, « qui est le fait des gouvernements maçonniques », passe, selon M. Denis, la laideur des fautes du plan d'ensemble des travaux approuvés par M. Mussolini.

Revoyons la Florence de 1931 avec M. Maurice Denis. Un tel peintre pour guide, c'est un présent sans prix. Le peintre écrit avec un talent que l'on aime au premier contact :

Boboli, jardin royal, n'est ouvert qu'à certains jours, et c'est aux Cascine, parc monotone, que se porte la foule et qu'elle va jouir au printemps des plaisirs du plein air. J'ai vu là, le matin de l'Ascension, la promenade quasi rituelle de la fête du Grillon. Les Florentins défilent avec ordre le long des avenues, et d'innombrables petites cages peinturlurées sollicitent à chaque carrefour leur attention. Les grillons sont entassés dans de grandes caisses, d'où le marchand les tire pour les vendre avec la cage. Celui qui me procure les miens m'assure qu'ils sont mâles, car ce sont les mâles qui portent bonheur; et c'est ce qu'il dit à chaque client. Les jeunes gens organisent des jeux; tous les bosquets abritent des pique-niques; des familles prennent leurs ébats dans l'herbe de mai. Beaucoup d'enfants, des femmes plus gracieuses que jolies. Une jeunesse élégante, plutôt sérieuse, telle que peuvent être les descendants d'un peuple artiste, laborieux, opiniâtre, formé au milieu des luttes civiles, et qui se glorifie du plus magnifique passé.

Giovinezza !

Ce caractère sérieux de la jeunesse florentine m'obsède depuis que je suis à Florence. Je les ai déjà vus dans les fresques de Benozzo à Pise : les voici dans la chapelle Riccardi, ces jeunes aristocrates nerveux, sportifs et fiers de leur beauté. Je les retrouve au Bargello, sous les traits du David, du Saint-Georges ou du Saint-Jean-Baptiste de Donatello. Comme ils sont graves, comme ils sont crânes! L'*Idolino* du Musée Etrusque paraît au-

près d'eux bien artificiel : un produit d'institut de beauté, sans rien de spontané, un faux jeune. J'aime cet air d'impertinence qu'a le David de bronze au chapeau orné de feuillages, ou l'élégance du David de marbre. Et celui de Verrocchio, fantassin hardi et qui ne recule pas. Et la Jeune fille en buste, au sein nu, n'est-elle pas la sœur de ces héros sûrs de vaincre?

Quel voyageur d'il y a une vingtaine d'années ou un peu plus, ne contresignerait ces lignes de M. Maurice Denis :

C'est à l'apothéose de la jeunesse que j'assiste en ce bruyant jour de mai : de la jeunesse et du printemps. Cette explosion de joie, ces acclamations, ce sage désordre, manifestent à la fois la fidélité au régime et le loyalisme de la nation. La passion politique est une forme de rajeunissement. L'essentiel serait que nous pussions sympathiser avec cette force, — et que cette force sympathisât avec nous...

Pour moi qui veux reconnaître l'image de la jeune Italie dans les fiers adolescents du Bargello et dans le Frondeur de Michel-Ange, ce que je cherche ici, ce sont les enthousiasmes de ma propre jeunesse, et la joie de mes premiers contacts avec Florence. Florence Jouvence, immortel printemps de l'art, ne va-t-elle pas ressusciter mon passé, me rendre tel qu'au temps où je copiais dans les cellules de San-Marco, et où je surprenais les levers de soleil roses dans la brume du matin sur les terrasses de Fiesole? Je me berce de l'illusion de retrouver mon âme d'autrefois et la fraîcheur de ma sensibilité, parmi les mêmes paysages, dans le cercle des jeunes Maîtres du Quattrocento, comme les élus du Paradis de l'Angelico, en entrant dans la ronde céleste, reprennent en pleine ferveur leurs visages d'enfant.

Mémento. — *L'Alsace française* (1er mai) : « Un essai sur Martin Bucer », par M. A. Lebert. — « Les Alsaciens en Indo-Chine », par M. J. Krautheimer.

La N. R. F. (1er mai) : « Sybilla », nouveau roman de M. Jean-Richard Bloch, et un excellent essai sur l'auteur, par M. Denis Saurat. — « Je disais quelquefois à Mallarmé », souvenirs et dissertations de M. Paul Valéry, d'une importance primordiale. — « Sur l'enseignement du dessin », par M. Léon-Paul Fargue.

La Nouvelle Revue (1er mai) : « La Psychologie de l'Instinct », par M. Roussel-Despierres.

La Revue hebdomadaire (30 avril) : M. Jean Proal : « Cécile Sauvage, poète de Provence ».

Le Crapouillot (mai) : M. Jean Galtier-Boissière y narre l'« Histoire de la Guerre », ses « origines » et ses « causes secrètes ». C'est un ensemble de documents et d'illustrations d'où ressort que le crime de quelques-uns et la foi candide des masses dans les grands mots employés par ces criminels, ont causé les tueries et les destructions commencées en août 1914 et qui affligent encore l'univers de leurs conséquences.

La Revue Universelle (1er mai) : « Souvenirs », de M. Charles Benoist. — « Le Poème de Rome », par M. Camille Mauclair.

La Revue des Pays d'Oc (avril) : « Pierre Dévoluy », par M. L. Teissier.

Les Amitiés (avril) : Mme Louise Faure-Favier : « Dans le ciel du Forez ». — J.-J. Rabearivalo : « Regrets d'Iarivé ».

La Revue de France (1er mai) : Reprise des vivants souvenirs (1887-1900), de M. Gustave Guiches.

Revue des Deux Mondes (1er mai) : « De l'Argentine au Chili », par M. Paul Morand. — « Trois audiences de Léon XIII », par M. Charles Benoist. — « Dans Khartoum assiégé », par M. Lytton Strachey.

Æsculape (avril) : « Un nerveux : Jean Racine », par M. le Dr Le Tessier. — « La folie de Théroigne de Méricourt », par M. Esquirol. — « L'Epilepsie dans Sophocle », par MM. les docteurs B. Pommé et Ph. Scouras.

Europe (15 mai) : « Briand », par M. Heinrich Mann. — M. Romain Rolland : « Courrier de l'Inde. Révolution. Le chef invisible ». — « Lettres à des morts », publiées par M. Claude Berry. Une note les dit authentiques. Leurs destinataires étaient morts lors de la distribution de ces lettres. Ce sont d'effroyables documents.

CHARLES-HENRY HIRSCH.

LES JOURNAUX

Le centenaire de Jules Vallès (*Temps* du 12 mai). — Un portrait de Toulet (*Nouvelles Littéraires*, 30 avril). — Verhaeren en pénitence (*La Victoire*, 25 avril). — Le crime d'Eugène Rostand (*Comœdia*, 28 avril).

C'est le 11 juin que sera célébré le centenaire de la mort de Jules Vallès. A ce propos, M. Jules Thiercelin, qui est à l'heure présente l'homme le mieux à même de donner des précisions sur la vie, jusqu'ici fort inexactement connue, de l'auteur de l'*Enfant*, expose dans le **Temps** les circonstances dans lesquelles se produisit l'évasion de Vallès, le dernier jour de la Commune.

Le dimanche 28 mai 1871, dernier jour de l'insurrection, à cinq heures du matin, Vallès était à la barricade située au bas de la rue de Belleville, au coin de la rue de Paris.

A neuf heures, ce fut le sauve-qui-peut.

Vallès, accompagné de Larochette, rédacteur au *Vengeur* de Félix Pyat, erra, de cour en cour, demandant un asile; une femme, tenant boutique d'herboriste, cacha les deux hommes dans un placard, alla chercher un coiffeur qui les rasa, et les conduisit à une ambulance où était son mari. Celui-ci, le chirurgien de l'ambulance ayant refusé de les garder, les mena à un poste de blessés, où la cantinière les reçut et les affubla de tabliers blancs : Vallès passera pour le médecin, Larochette pour l'assistant.

On fit atteler une voiture, ornée de la croix de Genève, la bâche recouverte du drapeau tricolore, conduite par un jeune homme de seize ans.

Larochette préféra rester; Vallès partit seul avec la voiture d'ambulance, sous prétexte de ramasser les blessés.

Il est rasé, porte des lunettes bleues, est coiffé d'un képi de médecin, a le bras ceint d'un bandeau de la Croix-Rouge; et son tablier blanc cache ses vêtements.

Sept heures durant, il ramasse des cadavres, coudoyant soldats et officiers, leur demandant même leur aide.

Il arrive ainsi à l'hôpital Saint-Antoine, où il connaissait un médecin qui l'aurait caché sous une capote d'infirmier; mais ce médecin étant absent, il dut repartir; il put du moins se faire délivrer par l'interne un papier : *reçu du docteur Jolyen sept cadavres* (1), papier qui lui permit plusieurs fois de forcer les consignes. Il se fit confier un soldat blessé pour le conduire à l'hôpital de la Pitié, son but étant de gagner la rive gauche.

A cinq heures du soir, la voiture arrive devant la porte de l'hôpital; le soldat était mort pendant le trajet.

Maxime Du Camp, qui se trouvait là, reconnut Vallès malgré son déguisement et n'en laissa rien paraître; il a fait de cette rencontre un émouvant récit dans *les Convulsions de Paris* (II, chap. 7).

Arrivé dans la cour de l'hôpital, Vallès sentit que le directeur, qui le dévisageait, l'avait reconnu; il alla à lui : « Oui, je suis Vallès, dit-il; si vous croyez devoir me faire fusiller, faites, mais faites vite! Je vous en serais obligé. »

Le directeur le sauva généreusement.

Quelques moments après, Vallès et sa voiture vide sortaient de

(1) *Cri du peuple*, 14 septembre 1884. Le nom du docteur Jolyen était celui d'un de ses anciens camarades du quartier latin.

la Pitié; il prit la rue de Jussieu, la rue des Ecoles, la rue Racine. Son intention était d'aller rue Montparnasse chez Troubat, l'ancien secrétaire de Sainte-Beuve. Mais le cheval boitait, ayant l'un de ses fers décloué.

Vallès descendit dans la rue Monsieur-le-Prince; au coin de la rue Antoine-Dubois, il abandonna la voiture et le cocher, qui d'ailleurs en avait assez. Il le retrouvera dix ans plus tard, après l'amnistie, d'une façon imprévue: c'était le garçon coiffeur d'Henry Bauer; et voilà pourquoi, jusqu'à sa mort, Vallès assista au bal annuel des garçons coiffeurs.

Vallès se trouve donc seul rue Antoine-Dubois; il se souvient qu'à deux pas de là, passage du Commerce, il y a l'hôtel de Rouen, qu'il avait habité plusieurs années auparavant; il s'y rend par la rue de l'Eperon, la rue du Jardinet, et monte l'escalier de l'hôtel; la patronne ne le reconnut pas; il se nomma; elle voulut bien le recevoir et lui donna une chambre. Il écrivit à Constant Thérion, écrivain catholique mais bohème, vieil ami des mauvais jours, lui demandant asile. Thérion demeurait impasse Vavin, en face de la poudrière que Maxime Lisbonne avait fait sauter; il répondit ironiquement : « Je voudrais bien vous recevoir, mais vos amis ont démoli mon logement, je n'ai plus de toit. » (Albert Callet, *Nouvelle Revue*, sept.-déc. 1918.) Thérion n'a certainement pas reçu Vallès. Séverine, dans une polémique avec Poupart-Davyl, l'un des plus anciens amis de Thérion, lui déclara : « Non, réellement, ce révolutionnaire a eu peu de chance avec ceux de votre race et de votre parti... Thérion qui lui manque de parole devant le peloton d'exécution, vous qui insultez sa mémoire. » (Séverine, *Cri du peuple*, 22 juin 1885.)

Vallès, à cause des perquisitions, ne pouvait rester à l'hôtel; il se rendit 38, rue Saint-Sulpice, dans la maison où se trouvait le magasin d'objets de piété Périsse; il y fut recueilli par le chansonnier Etienne Ducret, qu'il avait autrefois aidé à publier ses chansons; il n'y resta que quelques heures, et, avant de partir, laissa une lettre, datée du 28 mai, à faire parvenir à sa mère, dans le cas où il serait arrêté (lettre qui a été publiée par Séverine dans ses *Pages rouges*).

En quittant Ducret, Vallès se rendit 21, rue Campagne-Première, chez les frères Rambaud, sculpteurs, qui le gardèrent quelque temps; enfin sa dernière cachette aurait été 61, rue de Rennes, chez A. Chevalier, qui avait commandité et édité le *Cri du peuple* de 1871.

En septembre, il quitte Paris, muni d'un faux passeport. « Je partis de Paris par la gare du Nord, dit-il dans le *Matin français*

du 20 août 1884; il était huit heures du soir, j'étais en première. J'avais laissé repousser ma barbe; j'avais seulement aminci le collier. » Selon Albert Callet (*Nouvelle Revue*, sept.-déc. 1918), il ne serait pas allé directement en Belgique par le train, mais se serait arrêté près de Péronne, où Chevalier avait une propriété, et de là, au bout de quelque temps, il aurait gagné en break les environs de Maubeuge, d'où il aurait passé la frontière, à pied, à travers bois.

Au premier village, dans une auberge, lisant dans un journal la liste des communards que la Belgique devait livrer à la France, il y voit son nom; il se rend alors, en évitant les villes, au port le plus proche, où il s'embarque pour l'Angleterre. (Léon Séché, *Jules Vallès*.)

Vallès ne s'est donc jamais caché sous l'habit d'infirmier à la Pitié, d'employé de pompes funèbres, de domestique à l'hôpital militaire du Gros-Caillou, ou de prêtre, comme on l'a dit tour à tour.

Traqué dans la journée du 28 mai, il ne se doutait pas, alors qu'il cherchait un asile, qu'il l'aurait trouvé chez Edmond de Goncourt.

Albert Callet raconte en effet, dans la *Nouvelle Revue* (15 nov. 1918) qu'étant allé, en 1879, demander à Goncourt sa collaboration pour la *Rue* que Vallès allait faire revivre, il reçut cette réponse :

« Vallès a été très bon pour moi lors d'*Henriette Maréchal*. C'est un grand cœur et un écrivain de haute race. Mais il y a une chose que je n'ai jamais pu lui pardonner, c'est de n'être pas venu me demander, lui proscrit, communard, athée, socialiste, à moi catholique et légitimiste, un asile que je me serais fait une joie de lui offrir. »

§

Poursuivant la série de souvenirs qu'il intitule « Faces et profils » M. Henri de Régnier trace dans les **Nouvelles littéraires** un bien joli portrait du poète Toulet :

Je ne puis me rappeler où je le rencontrai pour la première fois. Fut-ce au Weber, au Bar de la Paix ou ailleurs, mais je me souviens que j'éprouvai, dès l'abord, pour lui, une vive sympathie, sympathie qui n'allait pas sans quelque appréhension, car le charmant et délicieux Toulet n'était pas toujours d'une humeur très égale. Il se montrait volontiers quinteux et narquois, sarcastique et pincé. Il se plaisait à déconcerter son interlocuteur

par un accueil d'une froideur calculée ou d'une causticité presque agressive. Il eût paru facilement insupportable si ce qu'il y avait en lui d'épineux et de difficile n'avait été tempéré par d'excellentes manières et par une parfaite éducation qui l'empêchaient « d'aller trop loin ». Il savait à merveille dire des choses désagréables ou peu obligeantes avec une extrême politesse et avec ce sourire en coin qui donnait à sa longue et maigre figure une expression d'ironie, de dédain et d'amertume. Il avait des pointes dans l'esprit, mais il en arrêtait les piqûres « au premier sang ». Il voulait bien faire de la peine, mais il n'eût pas voulu faire du mal. Aussi lui passait-on ses boutades et même ses insolences, parce qu'elles n'étaient que le masque de ses secrètes qualités de cœur. Si son amitié était ombrageuse et susceptible, elle était loyale et fidèle. Il était d'âme délicate et de caractère désintéressé. Son ironie défensive voilait une sensibilité profonde et vulnérable, toujours à vif. Il se faisait revêche ou grinchu pour ne pas se laisser voir ému ou attendri. Il n'était impitoyable qu'en paroles et avec une certaine affectation, sinon envers les gens qui écrivaient en mauvais français. Ceux-là, il les exécrait.

Ses livres sont d'un écrivain délicieux qui sait sa langue en puriste et l'emploie en artiste. Il choisit ses mots avec une minutieuse exactitude et conduit sa phrase avec une charmante et fine rigueur. Sa prose a l'élégance, la souplesse, la grâce, la vivacité et le mordant de son esprit. Son vers concentre avec une précise concision l'émotion d'un sentiment ou la couleur d'une image. Sa musicalité aiguë ou sourde se résout en une harmonie toujours juste et pure. Lisez les courts poèmes des *Contrerimes*, tout y est à un point d'exquise perfection, aussi bien dans la négligence apparente que dans la préciosité voulue. Ses romans : *Le Mariage de Don Quichotte* ou *La Jeune Fille verte*, ses esquisses contées ou dialoguées : *Les Tendres Ménages* ou *Mon Amie Nane*, donnent la même impression d'un jeu de sentiment, d'observation ou de fantaisie mené avec la même dextérité hardie et prudente, avec le même doigté nerveux et sûr. Pourquoi tant de pages spirituelles, amusantes, de la verve la plus subtile et la plus rare, si originales et si attachantes ne lui ont-elles pas valu un succès mérité? Pourquoi, de son vivant, la gloire lui fut-elle si chichement départie?

De cette injustice faite à son destin littéraire, je crois que Toulet souffrit, mais il en souffrit fièrement et silencieusement. Je ne l'ai jamais entendu se plaindre, mais ne fut-ce pas le sentiment de son talent méconnu qui contribua à donner à son visage ce sourire d'ironie et d'amertume qui s'accordait avec

l'attitude de réserve et de causticité préventives avec laquelle il accueillait les sympathies et les amitiés qui venaient à lui...

. . . .

Il avait rapporté d'un séjour en Indochine le goût de la « drogue » et, à l'occasion de je ne sais quelle Exposition coloniale, il obtint une mission en Extrême-Orient. Au retour, il traversa l'Inde en compagnie de son ami Curnonsky, et les deux voyageurs en rapportèrent une connaissance approfondie des boissons en usage dans la péninsule indienne. A Paris, Toulet retrouva les difficultés de vie qui l'en avaient momentanément éloigné. Quand elles devenaient trop obsédantes, il se retirait chez sa sœur qui possédait une propriété dans le Bordelais, puis il regagnait le petit appartement qu'il occupait place Laborde et qu'il partageait avec son inséparable Curnonsky. Autant Curnonsky était bon vivant, gai, insouciant, autant Toulet était amer, irritable et assombri. Sa santé, qui était délicate, s'altérait à une existence trop régulière dans l'irrégularité. Ce fut la raison de sa retraite à Guétary, où il se maria. Il aimait d'ailleurs le pays basque et la terre de Béarn où le ramenait le souvenir d'années de jeunesse passées à Pau. Ce fut peu avant son départ pour Guétary que je le vis pour la dernière fois. Il était souffrant et m'avait demandé de passer chez lui. Je le trouvai émacié, toussant, plus long et plus courbé que jamais. Tout en causant, il feuilletait de son doigt amaigri les feuillets d'un livre. Il y avait dans la chambre un grand fauteuil de rotin, une « boutaque » comme on dit en Créolie, où il me fit asseoir et qui avait appartenu, prétendait-il au bailli de Suffren. Peut-être fut-ce dans ce fauteuil qu'il passa les dernières journées qui précédèrent sa mort, à regarder la mer en assemblant dans son esprit les images de quelque suprême « contrerime » ou en ajustant en pensée les mots d'une de ces phrases si purement françaises, de ces phrases « à la Toulet » auxquelles il a su donner un tour et un ton inimitables.

§

Un buste de Verhaeren a été installé dans le petit square récemment aménagé sur les bas-flancs de l'église Saint-Séverin. M. Ernest Prévost, dans **la Victoire,** trouve que l'emplacement est mal choisi :

On a improvisé récemment au flanc de l'église, à l'angle de la rue de la Parcheminerie, un petit jardin, un square, réservé, dit une pancarte, « aux enfants et aux personnes qui les accom-

pagnent ». Ce jardinet est sombre, pauvre et nu : quelques fusains, quelques buis, en plate-bande, c'est tout.

Mais, au fond, que voyez-vous?

Appuyé et presque scellé à la muraille, une colonne, un piédestal banal et dénué, planté, fiché entre deux contreforts; et sur ce piédestal, du bronze, un buste! Quelle est cette effigie isolée du monde, dédaignée, abandonnée, dissimulée entre ces deux piliers?

Ce n'est pas « le père la Victoire »! Qui est-ce donc? Vous vous approchez et vous lisez, de haut en bas, sur le piédestal : « EMILE VERHAEREN, — poète belge — né à Saint-Amand — le 21 mai 1855 — mort accidentellement — à Rouen — le 27 novembre 1916. — Offert à la — Ville de Paris — par le Comité franco-belge E. Verhaeren. »

Verhaeren! c'est Verhaeren, ce buste mesquin, minuscule, exilé dans ce square lilliputien, inconnu, perdu, où trois gosses font la ronde! C'est le poète des *Villes tentaculaires*, des *Forces tumultueuses*, de la *Multiple splendeur*, qu'on a représenté aussi misérablement, flanqué contre un pignon, entre deux arcs-boutants et deux gouttières.

Pourquoi a-t-on choisi cet emplacement impossible, inconcevable, humiliant?

Serait-ce parce que Verhaeren a évoqué et campé à jamais les *Moines*, « dans l'or pâli des soirs », qu'il a donné au théâtre les quatre actes du *Cloître*, ou que, croyant d'abord, égaré ensuite sur les chemins du doute, il est revenu, après une retraite mystique, à l'espérance et à l'amour?

Quelque raison qu'on ait invoquée, subtile ou absurde, d'ériger l'image du poète en ce paradoxal recoin, un geste s'impose : l'en arracher au plus tôt, ou élever ailleurs un monument significatif de son œuvre, de notre admiration et de sa gloire.

§

Dans **Comœdia,** M. Jules Véran avait raconté comment le marseillais Eugène Rostand, père d'Edmond et grand-père de Maurice, avait été battu aux élections législatives « pour avoir assassiné Salluste ». Il publie, dans le même journal, une lettre de M. Charles Maurras qui met au point cette anecdote :

Comme il avait commis, disais-je, une traduction de cet auteur, un de ses adversaires. M. Vaulbert, professeur au lycée de Marseille, lui avait reproché, en réunion publique, en provençal, de l'avoir « assassiné », accusation qui, prise à la lettre

par l'auditoire, fit bondir celui-ci contre le malheureux Rostand aux cris de : A bas l'assassin!

Dans une lettre amicale qu'il veut bien m'adresser à ce sujet, Charles Maurras met les choses au point. Sans diminuer en rien l'horreur du crime commis par le père Rostand, il rétablit l'identité de la victime, qui était Catulle et non Salluste.

Voici, pour l'Histoire politique de Marseille, la lettre de Charles Maurras, datée du 25 avril :

« *M'as tuia!* C'est vous l'assassin! Salluste, Salluste! Non, Eugène Rostand n'avait pas traduit Salluste; il avait traduit Catulle, et en vers encore! Et, ce faisant, *l'avié espia!* [Il l'avait écorché.]

« M. Vaulbert est-il l'inventeur de l'histoire? Mais était-il un vrai provençalisant? Je veux dire de façon habituelle! Il avait été le maître d'Auguste Marin. Mais il me semble bien me rappeler que cette farce illustre n'est ni de l'un ni de l'autre. Je l'attribuerais plutôt à Pierre Bertas que vous devez connaître, instituteur, poète, ancien adjoint au maire de Marseille, et qui a fait de fort beaux vers, à moins que ce ne soit Pascal Cros, l'admirable *Rimo-Sanço*.

« Enfin, l'un ou l'autre de la troupe accusa Rostand, non d'avoir assassiné, mais, en marseillais, d'*avé espia* l'infortuné Catulle, et l'auditoire supposa froidement que ce bourgeois n'avait pas « écorché » le pauvre Catulle sans l'avoir au préalable trucidé. D'où les cris.

« Le sûr est que le père Rostand n'a jamais traduit *Catilina* ni *Jugurtha*... — Ch. M. »

La tradition sera restée dans la famille : le grand-père « écorchait » Catulle; c'est sans doute par piété filiale que le père écorche Victor Hugo et le fils François Coppée.

P.-P. P.

ART

Le Salon des Artistes français. — La Société nationale.

Le Salon des Artistes français. — Le Salon des Artistes français célèbre le cinquantenaire, non du Salon qui date de Louis XV et de Diderot, mais de sa présente organisation de Salon des Artistes français. Ce pourrait, ce devrait être la représentation de l'histoire de cinquante ans de peinture française. Il n'en est rien ou cela n'en est qu'une approximation. Ce n'est pas tout à fait non plus la représentation de

cinquante ans d'expositions au Salon des Artistes français. D'abord, le Salon, qui a toujours compté au nombre de ses attraits un large accueil aux étrangers, se restreint ici aux artistes nés en France. Il y perd Sargent, Dannat, Munkacsy. Ce n'est pas énorme, dira-t-on. C'est tout de même une suppression. Puis, de peur d'encombrement, de difficultés de choix, on s'est restreint aux artistes morts, et ils n'y sont pas tous. J'entends de notoires et de représentatifs, genre Gagliardini ou Nozal. En revanche, le bureau du Salon a amnistié les scissions. Puisqu'il fait ménage avec la Société Nationale, il aurait mauvaise grâce à ne pas représenter les fauteurs de cette scission qui lui enleva il y a une quarantaine d'années ses meilleurs éléments d'intérêt. Donc, on met Rodin en bonne place et cela va des mieux. Vous entendez bien que parmi les membres actuels du bureau et du jury du Salon, il n'en est pas un de survivant de ceux dont les sévérités ou les raccornissements décidèrent Rodin, Besnard, Aman-Jean, Cottet, Roll, etc..., à se séparer du terrible jury du Salon des A. F. en même temps que Meissonier, dont Bouguereau ne jugeait plus le faire assez méticuleux et fignolé. Mieux même, il est fort certain qu'aucun des membres de ce jury ou bureau, n'a sur la conscience aucune des exclusions d'impressionnistes qui parvinrent à créer au Salon des Refusés une si belle agglomération de tous les peintres d'avenir ni plus tard des refus, ni des placements sous le plafond de petites toiles invisibilisées de Monet ou Cézanne. Sans doute, il ne demeure plus de survivants de ce jury de l'Universelle de 89, qui avait si bien bouché les portes à l'Impressionisme qu'il n'était représenté qu'à la section italienne, par le bon Zandomenoghi, qui, parce qu'Italien, occupait dans sa section patriale, avec huit toiles, un beau panneau, tandis que ses maîtres et amis, Degas, Pissarro étaient exilés. Comme Manet avait choisit le Salon, dont il forçait souvent la porte, comme terrain de lutte, il n'est que logique de l'y faire figurer, et Renoir et surtout Cézanne ont tant désiré d'y exposer, qu'on doit trouver fort bien de les y voir. Cela désaxe un peu, simplement, car il est très admissible qu'attirant les regards beaucoup plus que Jules Lefebvre, ils dénaturent l'aspect d'ancien Salon sélecté que devrait offrir cette rétrospec-

tive. Les y mettre en bonne place est d'aîlleurs réaliser le vœu des quelques peintres classiques qui les soutinrent, les firent recevoir ou les repêchèrent, ainsi Cabanel, qui défendit souvent Manet. Telle qu'on l'accrocha, cette Rétrospective est fort intéressante et en tout porte l'empreinte de l'esprit renouvelé du Salon. Encore que Gustave Moreau fût devenu depuis longtemps personnage officiel, ses contemporains de Salons lui eussent-ils accordé la place d'honneur. Cette grande toile des *Prétendants* n'est pas sa meilleure création, mais elle représente fort bien la nuance et la variété de son effort, par l'architecture du palais de rêve qu'il suppose dans Ithaque, par la noblesse d'attitude des personnages, l'harmonieuse disposition des cadavres et la richesse d'orfévrerie de l'apparition divine. On n'y trouve point le charme de couleur et de rêve de certaines de ses aquarelles bibliques ou persanes, mais l'ambition de son art se décèle tout entière dans cette grande toile dont certains morceaux sont si beaux, si la disposition est un peu complexe. Manet fait naturellement très bonne figure avec son Pertuiset, qui malgré ses dimensions semble le fruit d'une improvisation heureuse et le portrait plus complet, très travaillé, de si joli nuance moderniste de Nina de Villard, qu'il appelle *Dame aux éventails*, d'après la profusion d'écrans et d'éventails japonais dont il était à son temps coutume de pavoiser un boudoir. Cézanne aussi, avec un très beau portrait de vieux paysan. Renoir avec un nu très délicat et nuancé. C'est tout pour les impressionnistes, car on ne pouvait pas rallier les irréconciliables; mais voici de leurs grands amis, Boudin, Lépine et aussi Quost, dont le tableau est fort bien choisi pour définir l'éloignement chez son auteur de toute convention, surtout dans le choix et la composition du thème. C'est un coin de jardin négligé, presque de Paradou. D'un fond de hauts buissons s'évade un rosier exubérant, au pied duquel ont poussés sans qu'on les gênât, de grandes fleurs à hautes tiges. Quost n'a jamais cherché à dramatiser les paysages qu'il peignait. Un coin de pré, un boqueteau de pommiers, sous un ciel souvent brouillé, cela lui suffit. Quand il peint un coin de Paris, il accepte la rue telle qu'elle se présente à l'heure où il la saisit, au petit

bonheur. De là le grand charme libre de cet art. Charles Jacque est bien notifié par son grand tableau de troupeau de moutons baigné d'une pure atmosphère montagnarde, peint avec une sobre force d'animalier. Charles Jacque a connu les plus beaux succès. Il a été populaire, puis un peu oublié. Il regagne lentement sa place, qui est haute. On ne pouvait songer à représenter Puvis de Chavannes par une de ses grandes pages décoratives, populaires comme la *sainte Geneviève*, le *Ludus pro Patria*, le *Bois sacré* ou *Marseille porte de l'Orient*, son chef-d'œuvre peut-être. On a dû hésiter devant le *Charles Martel* et songer que ce tableau ne représente qu'un moment de son esthétique. C'est pourtant ce reproche même que l'on peut adresser au choix de la *Décollation de saint Jean-Baptiste*, malgré la puissante décision avec laquelle le saint, sous le coup de sabre du bourreau, abandonne mentalement sa vie dans une quiétude raidie d'espérance vis-à-vis de l'éternité qui vient. Un bon tableau rappelle sans la souligner la valeur de Desboutins. Ribot est là, avec un portrait double de bourgeoises provinciales, âgées et dévotes. C'est comme une simple phrase cueillie dans un beau et gros livre. Bonvin, aussi, a fait bien mieux pourtant que cette très agréable nature-morte. Le port de Vollon indique un excellent choix, dans l'œuvre très vaste qui compte des nature-mortes trop parfaites, de vigoureuses études de pêcheurs et de porteuses de poissons et des marines aussi fortes que celle que l'on nous montre.

Que demeure-t-il des dieux du Salon d'il y a trente ans? Bouguereau, que depuis quelques années on essaie de remonter en belle place, reste l'exemple d'un art sans élan, monotone, fignolé, d'une sécheresse de dessin qui n'est pas comme il le pensait la pureté du dessin. Pour Cabanel, il est certain que son portrait de femme le défend mieux qu'une de ses grandes compositions historiques. Ce portrait de femme légèrement orientalisé, malgré que le style s'en rapproche de la vignette de keepsake par la recherche du joli, a des qualités non seulement d'agrément, mais même de solidité. On sent que Cabanel, si ingriste fût-il, avait bien regardé certains portraits de Courbet. L'anecdote du combat de coqs que présenta Gérôme, lors de sa jeunesse, n'est point désa-

gréable à regarder. Ce sont les tableaux postérieurs, les autres anecdotes que Gérôme conta sèchement, qui ont discrédité sa renommée. On trouve souvent chez les peintres qui se sont voués au tableau d'histoire et au carton de tapisserie, avec plus d'application que de bonheur esthétique (il ne s'agit pas de succès) de bons portraits qui les relèvent posthumement le plus souvent, aux yeux de l'opinion. Cela tient à ce que ces peintres doués et habiles obéissaient trop dans leurs grandes pages à des traditions académiques oiseuses, à des leçons du Musée qui, pour être suivies par tous, devenaient monotones. C'est souvent la façon régulière dont ils travaillaient leur composition qui rendait leurs tableaux rêches et vides. Cela ne s'applique pas tout à fait à Jean-Paul Laurens, car son plafond de l'Odéon est une très belle œuvre mais enfin certains préfèrent à l'*Excommunication*, par exemple, son portrait de colonel et celui de Mme J.-P. Laurens. Cela fut-il l'avis de la Société des Artistes français? Elle a choisi pour reprendre Laurens un beau portrait qui tient à Couture et à Bonnat et qui ne donne pas idée de lui. Un portrait incisif et fin comme celui qu'il fit d'Edmond About ou un de ses portraits de femme eussent mieux rajeuni le souvenir de Paul Baudry que la *Fortune et l'Enfant*, mais le tableau est toujours agréable à revoir. Le portrait de Madame Pasca eût mieux servi la mémoire de Bonnat que ce solennel et obscur Vincent de Paul. La *Femme au gant* est le plus consacré des tableaux de Carolus Duran. Cela n'affirme pas qu'il fut grand peintre. *L'Atelier des Batignolles* est un des meilleurs Fantin-Latour, le plus opportun à présenter dans une sélection de peintures, auprès de tableaux de Manet et de Renoir qu'il y représenta. La *Maternité* de Carrière est d'une belle période, œuvre émouvante, exécutée avant l'emprise complète de ses parti-pris. Benjamin Constant n'est point desservi par l'esquisse que l'on montre de lui. Pour Jules Lefebvre on a eu recours au portrait représentatif. C'est une page froide et bien faite, une image de jeune Anglais, une sorte de Lord Ewald, sans fantaisie comme sans spleen. Déchenaud, Ernest Laurent sont encore dans toutes les mémoires qui ne se passionnent plus pour eux. Bastien-Lepage et Lhermitte retrouveraient là les toiles qui firent leur réputa-

tion, encore solide pour Lhermitte, un peu moins pour Bastien-Lepage, trop proche de Jules Breton. Peut-être Gervex eût-il été mieux servi par une toile de jeunesse, comme ses *Communiantes* où l'impressionnisme des voiles et des cierges eût plaidé en sa faveur. Ferrier, Chaplin, Hébert ne résistent pas ni Flameng, malgré une certaine vigueur dans son portrait de Rodin. Le portrait d'Astruc, de Roll est justement célèbre. Van Marke, Roybet, Cormon. On est surpris de les revoir. Français, qui fut l'ami de Corot et aussi un peu le disciple de Chintreuil, se défend bien.

A la sculpture, la robustesse de l'*Age d'airain*, de Rodin et *l'Ouvrier*, de Dalou, contrastent heureusement avec les mièvreries de Chapu ou de Dubois. Falguière résiste. Mercié, plus mollement, avec son petit *David*. A la gravure en médaille. Pouscarme et Roty se détachent. A la gravure, parmi d'excellents praticiens, on revoit Bracquemond et Lepère, les meilleurs graveurs de leur temps. On regrette que Lepère ne soit pas représenté en tant que peintre, car l'œuvre peinte de Lepère, sa patiente évocation du Marais et de la Vendée, est d'importance égale à ses étonnantes illustrations de livres et à son œuvre de graveur.

§

Très peuplée, très nourrie de portraits justes d'allure et de physionomie, la grande toile d'Henri-Martin, quoique empreinte de la maîtrise de l'artiste, est un peu froide. Le thème d'ailleurs le commandait : « Une minute de recueillement autour du monument aux morts » de Cahors. Un joli épisode, une guirlande de fillettes voilées de blanc autour du monument, des fleurs de jeunesse et d'avenir.

Paul-Michel Dupuy a le sens des grandes ordonnances et aussi il peint les rondes enfantines les plus fraîches. Il unit ces deux aspects de son talent, dans son tableau *Paris*. En haut de la butte Montmartre, dans un square, près d'une pièce d'eau, des enfants jouent. Des rues latérales débouchent des pensionnats et des nurses avec des bébés. Le tableau se compose harmonieusement de jolis et menus épisodes. Comme fond, un grand paysage gris bleuté de Paris matinal: une belle œuvre,

Jules Adler scrute méticuleusement les rides et le sourire d'une octogénaire franc-comtoise de robuste santé et de belle humeur. Une petite toile donne toute l'animation de l'avenue de Clichy à l'heure du marché.

Montézin montre une place de village au doux ensoleillement tout à fait attachante. Son grand paysage, au troupeau de vaches guidées par une paysanne d'intéressante silhouette, offre une très complète harmonie des verts, des verts foncés d'une berge de ruisseau au vert plus clair des prés, jusqu'au foisonnement d'arbres dans le lointain, qu'il réussit toujours à peindre dans leur légèreté pâle.

Victor Charreton, dans une petite toile, décrit des toits bruns où de la neige perdure en petits îlots; le fond est un de ces coteaux où il excelle à peindre les tons de pourpre, d'ocre et de rouille de la terre d'hiver. Sur sa grande toile, le bord de la Dronne, les frondaisons qui entourent un vieux moulin, tout l'espace vallonné du site, étincellent de claire lumière en une admirable harmonie.

Gaston Balande triomphe avec une souriante *Maternité* d'un grand charme et d'harmonie colorée. C'est un des meilleurs tableaux du Salon. De Maillaud, une très belle moisson en Creuse. Guillonnet ajoute à la nombreuse et belle série de ses portraits en blanc et noir l'effigie de M. Abel Combarieu, d'une pénétrante impression, d'un beau surgissement de personnalité du modèle. Il détache d'un ensemble de fresques pour Caracas, un sous-bois de forêt vierge, une furie de feuilles et de branches où de pauvres humains blancs ou noirs se taillent difficilement la route à coups de matchète. Cauvy dépeint un départ d'Ouled-Nails. Dabat, à côté d'une nature-morte très colorée, évoque dans une symphonie de coussins et de tentures aux tons profonds et éteints, un nu très bien construit. Autres orientalistes : Dabadie avec des notations d'hiver en Tunisie. Paul-Emile Dubois, avec une notation très séduisante du golfe de Carthage et une majestueuse nuit au Hoggar; Mlle Ackein avec un cimetière arabe largement peint et d'impression exacte. Mme Drouet-Cordier, une terrasse à Fez. Duvent donne une très intéressante vision de travailleurs marocains bruns ou noirs, travaillant dans une mine aux parois blondes et rugueuses à ciel ou-

vert de pittoresque évocation. Les *Kasbahs* de Moréteau sont fortement modelées et serties de hauts palmiers. A citer encore un marché à Blidah de Fredouilla et le crépuscule à Marrakesch, très nuancé et ressenti, de Lévy-Dhurmer; des fillettes arabes de Marius de Buzon, d'une jolie note pittoresquement juste.

§

Parmi les jeunes efforts, Lucien Cahen-Michel s'impose en paysagiste de grand talent, avec une notation très sensible et longuement étudiée du paysage d'arbres et d'eaux, avec une église voilée par de hautes feuillures, de Montigny-sur-Loing. Cela s'ajoute aux belles visions données par les meilleurs peintres de la campagne de Fontainebleau.

Autre page de choix. Les *Pêcheurs d'huitres* d'André Delauzières, toile spacieuse où dans de belles clartés se fixe l'allure lente des pêcheurs et l'alliciance d'une jeune fille à la vêture aux gros plis, la grosse chaussure accentuée; la face avivée de grand air est très séduisante. Les haltes de bateaux à voile sur la Seine, à Triel, de Clémence Burdeau, sont charmantes. Cornil continue de noter alertement, avec une grande exactitude à reproduire les ciels irisés de Paris, des rues populeuses, au mouvement bien synthétisé. Mlle de Bourgade peint joliment le jardin de Cluny. En Provence, Van Maldère nous montre un village blanc et fauve. Denis-Valvérane groupe autour d'un Mistral de franche et robuste allure, au sourire juvénile, les cheveux frisés par le vent doux, de jeunes admirateurs dont lui-même. Paul Urtin : un très bel intérieur aux teintes sombres et chaudes. Blanche Camus se surpasse avec des silhouettes très modelées de jeunes filles rieuses à l'ombre du figuier. Elle dénomme *Sur le seuil* un très beau portrait de femme cousant près des colonnettes d'une terrasse bordant un lumineux jardin. C'est un portrait. Il y en a bien peu de cette force et de ce sentiment profond à ce Salon.

Bacchi au seuil d'un clair atelier peint deux rieuses et jolies figures de modèles, égayées du repos de la pose. Il y a d'excellents morceaux, notamment une méditative figure de femme dans le *Repos*, de Giess. Untersteller représente son

grand envoi de Rome, le *Baptême de saint Augustin,* d'un curieux primitivisme, non point imité, mais retrouvé.

§

Parmi les vétérans, Paul Chabas avec deux beaux portraits. Jules Grün, avec un vivant portrait de Pierre Laval. Devambez avec le portrait du maréchal Pétain, Etcheverry un portrait de femme, Caputo des tableaux pleins d'intimité souriante; c'est un beau peintre de la grâce féminine. Befani, de riants paysages. Du Gardier avec un beau bouquet de couleur, vendeuses et corbeilles de fruits versicolores sur le pont d'un steamer blanc ancré en rade de Tamatave. Raoul Carré avec un de ses meilleurs paysages d'Annecy, de large facture limpide, Gustave Pierre avec un colloque de marins de grand style simple et une baigneuse d'un harmonieux vérisme. Désiré-Lucas avec une hêtraie de Bretagne d'un caractère large et ample. Foreau avec un gué baigné de brouillard mélancolique.

Rochegrosse est souvent discuté, ces temps-ci, ce qui prouve sa tendance à suivre sa fantaisie et son effort à se renouveler. Est-ce Adam et Eve qu'il figure échangeant le premier baiser, dans ce jardin à la floraison jaillissante et désordonnée, ou a-t-il songé à l'idylle de Serge et d'Albine au Paradou de la *Faute de l'Abbé Mouret?* Le tableau est fort agréable et d'allure spontanée. Léandre a un portrait de vieux paysan étonnant de vigueur. Fougerat donne un portrait très véridique de Charles Le Goffic et présente le recueillement sans surcharge ni emphase d'une famille de paysans bretons. Fouqueray fait planer les cavaliers de l'Apocalypse sur une fuite de pauvres paysans devant les malheurs de l'invasion, et ce groupe de paysans est traité avec émotion. Emile Domergue a une excellente étude de modèle. Lucien Jonas un puissant portrait du Docteur Roux, ascétisé et raviné. Sabatté un nu de la plus belle qualité, Maxence un clair portrait du général Ferrié. Coraboeuf, une dame au turban noir fortement modelée, Bompard une belle jeune femme nue, variant sa nudité en essayant un chapeau à la toute dernière mode. Bergès : des guides de montagne à

structure lourde et basse. Montagné donne la riante poésie d'une vieille cour à Villeneuve-les-Avignon et en contraste un point du Groënland où il accompagna, en bon peintre fécond, le docteur Charcot à un de ses récents voyages et ce méridional semble avoir bien traduit toute l'intensité des paysages nordiques. Michel Colle montre de beaux paysages lorrains d'une sobre lumière.

§

Bucci est un peintre et graveur italien dont l'œuvre est déjà touffue et toujours curieuse : eaux-fortes de la rue de Paris, paysages de Sardaigne, églises à vitraux éclatants, marchés populeux. Il expose cette année un morceau de maître, un nu de la plus grande simplicité de pose, mais d'une fermeté de dessin et d'une sobriété de couleur remarquable. Synave peint trois jeunes filles sous une tourelle avec un sourire printanier des personnages et de la lumière. Notons Kotasz, peintre hongrois de mérite. Mme Inglessi dont la grâce pénétrante ne dédaigne pas la joliesse, Mme Trabucco avec un expressif matin de février en Haute-Savoie, Renault avec un nu de forte charpente et d'harmonie très intéressante. Renault est un peintre de grand avenir. Mme Pironin note à Ploumanach, avec une très attrayante fraîcheur, rue, ciel et maisons. Claude Foreau a une page décorative de belle ampleur. Mlle Morstadt a un excellent portrait. Stoskopf des Alsaciens d'une évocation étonnamment précise. Emile Aubry représente une tendance néo-classique qu'il a affirmée dans ses *Centaures* de l'avant-dernier Salon. Son *Jugement de Pâris* de cette année, sans être aussi fortement exprimé, attache le regard par sa composition harmonieuse et l'élégance simple de ses nus. Dans les mêmes régions, Clément Serveau synthétise dans sa *Fontaine d'Hélène* de beaux rythmes de vie païenne. Il nous montre aussi un portrait de femme de tout premier ordre. Citons un beau paysage neigeux et spacieux de Chasteauneuf, les intérieurs clairs de Mlle Carro, un nu de nuance XVIIIe siècle, poudré et gracile, du meilleur style de Suzanne Ody, le beau jardin fleuri de Mme Ranvier-Chartier, un paysage de Mme Helo, le *Repos* de Mme Prévost-Roqueplan, de solide harmonie, le marché aux

bestiaux d'Haudeville, et encore Regagnon. Dorrée : une fenêtre fleurie. Chamard-Bois : des paysages sensibles et personnels. Yvonne Guffroy, une femme à sa toilette, de bon mouvement, Fernier avec un village sous la neige et un vigoureux marché à Pontarlier, un aimable portrait de femme de Mme Leroy d'Etiolles, des travailleurs de route de Koder, vigoureux et accentués. Parmi les Anglais, M. Eves montre un beau portrait de vieillard, Harwood, Mlle Browning, Langdale, etc...

Un brillant portrait de Mme Alice Schœngrun, un autre portrait de valeur de Mlle Decsenyi, un coin d'atelier plein de jolies qualités de Jacques Falcou, des paysages de Gabriel Venet, de Romanet... et nous en oublions.

Aux dessins et aquarelles, quelques-un des meilleurs artistes du Salon exposent leurs préparations. Ainsi Charreton avec des gouaches : études de neige. Adler, Fernand Maillaud : le large portique de sa maison provençale, gouache et le curieux dessin rehaussé d'un herbage; un portrait de Silvain Lévi, de Lévy-Dhurmer, un vigoureux pastel d'Anna Morstadt : portrait de M. Diagne, un joli portrait de jeune fille de Suzanne Quost, les élégantes et modernistes mythologies de Georges Meunier. Mme Delangle-Marevéry est une remarquable aquarelliste. Elle traduit avec une émotion que sert la précision de sa facture les vieilles architectures de villes de Bretagne et de Normandie, leur printemps frileux et des jours légers de leur hiver. Mme Pascalis peint avec verve des poissons. Une aquarelle de Mme Chrétien s'anime de fleurs vivantes.

La gravure aux A. F. n'est point remarquable. Léandre avec une lithographie originale, le portrait de son *Philosophe* qui orne une salle de peinture, Albert-Philibert une lithographie, un paysage d'arbres et de neige étonnamment rendu avec ses vigueurs d'eau-forte. Paul Baudier, une gravure sur bois, le chemin dans la montagne, des illustrations pour le *Carillonneur* de Rodenbach, par Bouroux; des eaux-fortes, aspects du vieux Paris de Pierre Desbois; des masques (intéressants) de Verlaine et de Balzac, de Jean-Jules Dufour, des pointes sèches de très beau métier de Pédro Gil, des eaux-fortes de Georges Meunier.

§

La Société Nationale. — La Peinture. — Un ensemble de bonne tenue, de bon métier, où le chef-d'œuvre est rare, comme partout, les audaces plus qu'ailleurs. C'est tranquille. Beaucoup de peintres de ce Salon progressent légèrement sur place. Les atmosphères claires, les colorations douces sont là, à la mode. Nombre de toiles d'un bon dessin. Beaucoup d'artistes qui avaient quitté ce Salon y rentrent. D'Espagnat, Maurice Denis, Lucien Simon. D'Espagnat avec un beau panneau: fleurs vivantes, des ports et un nu d'une grande pureté; le modèle a jeté un manteau noir sur ses épaules, mais le torse n'en est pas moins fortement modelé. Maurice Denis montre une procession en Bretagne et un portrait de Le Goffic très significatif, une parfaite effigie méditative de l'écrivain. Le grand studio de Lucien Simon, baigné de lumière, est d'un aspect agréable. Il n'était point facile d'équilibrer ce groupe de travailleurs, peintres, musiciens, jeunes femmes, sans y laisser quelque chose d'un peu conventionnel. C'est d'une belle exécution pourtant. Un portrait de femme de Lucien Simon est tout à fait vigoureux et attirant. Jaulmes, au bas d'une colline que couronne quelque cité grecque ou village provençal, encercle de danseuses harmonieuses une figure centrale de danseuse souriante. Des corbeilles de fruits et de fleurs jonchent le sol et mettent une impression d'abondance heureuse, dans l'atmosphère sereine de cette grande composition, une des meilleures que Jaulmes nous ait montrées.

Forain est représenté par quelques-unes de ses meilleures toiles, des plus récentes de sa production, qui était demeurée robuste. Jeanniot a de solides et fines études féminines, notamment la *Femme au châle*. André Dauchez des paysages bretons de note tempérée, rares et beaux bouquets d'arbres. David-Nillet montre un très solide portrait de vieux paysan breton et des intérieurs d'église, jubés et vitraux du meilleur style. Hugues de Beaumont présente trois portraits de style vigoureux, dont le peintre Pinchon dont tout près on peut voir de larges projets décoratifs. Goulinat montre les murailles d'Aigues-Mortes sous un ciel très justement observé,

une souriante rive de Bormes, sur la côte provençale, et un portrait très agréablement précis de la princesse de Monaco. Charlot a un vaste et beau panneau, baigneuses harmonieuses, bergère rose légère, faucheur robuste. Van Dongen dans sa manière la plus brillantée, mais aussi la plus plastique, évoque la svelte joliesse de la danseuse Alanova. Déziré a des tableaux de fleurs particulièrement éclatants et des paysages de Vendée de rare qualité. Roger Casse s'affirme un peintre subtil et solide de la beauté féminine dans un portrait de Mme Goulinat où la vie du regard est très expressivement notée. Angèle Delasalle a un nu de probe qualité et de très véridiques notations d'atmosphère sur la place du Carrousel. Camoin expose nombre d'effigies spirituelles de jolies personnes et dans ces portraits ou bustes fait preuve d'habileté à suggérer toute l'allure du modèle. Guiraud de Scévola en de rajeunissants pastels traduit M. Paul Léon, Le Bargy et lui-même. M. J.-Charles Duval a une intéressante étude de Trianon et une *Eve* attrayante. Arminia Babaian a deux portraits de femme d'une exquise sensibilité et d'une belle tenue picturale. Les projets décoratifs d'Esther Dumas sont marqués d'ampleur et sa *Marine* est fort distinguée de tonalité. Les nus d'Edelmann, pittoresquement campés, sont puissants et variés, d'attitudes nuancées. Guiguet, parmi nos artistes, est un de ceux qui saisissent le mieux la valeur fraîche et mystérieuse du regard des jeunes filles dont il rend avec tant de justesse la douceur d'allure et le calme voulu du maintien. Jean-Gabriel Domergue, assez longtemps éloigné des Salons, reprend d'y figurer. C'est toujours du même mode habile, un tantinet paradoxal qu'il stylise des femmes à têtes menues jaillissant de larges toilettes somptueuses. Yves Brayer met à profit son séjour à Rome pour nous représenter des fascistes au corps de garde, des fascistes à l'attitude méditative avec beaucoup de pénétration, de solidité et aussi de brio, car à ses qualités de fond il joint un remarquable entrain de peintre coloriste et sûr dessinateur.

La *Sparte* de Paul Bret est toute moderne. Des bergers poussent leurs ouailles, des amoureux accompagnent des jeunes filles dans une riante vallée, à végétation pourtant légère. Cette vallée de Sparte est élégamment sobre dans ses

effets de lumière et d'arborescence. C'est une jolie page. Robert Delétang montre un portrait de sa mère jouant du piano, de haute tenue et de vive émotion.

Clémentine Ballot traduit à merveille l'émotion poétique d'un vaste paysage de Poitou, moulin, coteaux, rivière paisible, en jolie lumière silencieuse et comme cendrée. Dans des jardins clairs elle décrit de belles jeunes filles abritant sous des ombrelles roses leurs traits souriants et leurs chevelures noires. Mme Jeanne Ponge montre des bords d'étang de Ville-d'Avray robustement agrestes, et des coins de la Cité enveloppés d'atmosphère grise qui s'irise légèrement. Le nu couché d'Antoine de Sypiorski est une page robuste, d'une parfaite solidité de facture et d'un puissant modelé, dans une harmonie de couleur synthétisée et puissante dans son unité. Madrassi a un souple portrait de modèle. Gumery situe au milieu d'une famille émue et recueillie le premier voyage d'une fillette, c'est-à-dire une excursion autour d'une grosse mappemonde; c'est d'un joli sentiment sans sentimentalité et d'une belle facture. Raymond Woog présente Alphonse XIII en campagne vide et pauvre de Castille, suivi de deux porteurs d'ustensiles de golf, et cela a de l'accent. Les bébés et les nurses de Béatrice How sont toujours marqués de la même maîtrise. La simplicité toujours accrue du faire en rend plus touchantes les trouvailles d'expression. Rupert Bunny présente des jeunes filles en vacances avec la plus admirable vivacité et une remarquable ordonnance. Il est aussi à l'aise dans la vie familière que dans la magnifique évocation des légendes. Mme Tournès d'Escola peint un intérieur qu'un rayon de soleil vient éclairer d'un bouquet de tons fins très joliment diffusés, et un joli bouquet. Les portraits de Marcel Batilliat, par Renée Moreau, sont justes et de belle ligne. Jean Peské est un des peintres doués du Paris moderne. Il aime à en noter les ciels changeants et le pittoresque sans cesse renouvelé des reflets sur les vieilles pierres et le bronze des monuments. Il rapporte aussi de Bretagne de fortes notations. Mme Martinie grandit le mouvement des maquignons qui matent les forts chevaux; elle donne à des chevaux qui se battent à l'écurie une noble et vivante animation tout en la stylisant. Jouve stylise aussi. Ses tigres

sont statiques et ses Touaregs modelés dans le granit. Le *Narcisse* de l'excellent peintre-graveur Emile Alder est remarquable d'harmonie. Notons Cardona, Georges Barrière, peintre de cathédrales, Clary Baroux, Claude-René Martin, bon portraitiste, Charlotte Couyba: un intérieur; Mme Galtier-Boissière et ses natures mortes touffues et bien ordonnées, Mme Charlotte Aman-Jean et sa halte de chasseurs, Ivanoff, bon portraitiste, Tanaka avec des nus élégants et des dessins de souple invention, Jacques du Paty de Clam et ses fines notations de coins de Paris, les intérieurs normands très bien peints de M. Tastemain, les paysages de Rouergue de Gobo, un nu du meilleur dessin de Gluckmann, les agréables scènes de coulisses de Cosson, la jolie jeune fille en rouge de Mlle Oliveda, les paysages très personnels d'Alphonse Osbert, l'intéressant coin de table d'Yolande Osbert, les fleurs de Guillermin. Pour préparer l'illustration d'un livre, Deluermoz crée de puissants monotypes. Aux pastels, une série d'études féminines d'une frémissante jeunesse de Desbois, qui est sans doute le doyen de nos grands sculpteurs.

Quelques belles gravures sont celles de De Hérain, effigies de Bretons et de Marocains, de puissantes estampes de Decaris, les paysages d'une extrême finesse de Beurdeley, les illustrations émouvantes pour la *Marie-Claire* de Marguerite Audoux, de Gabriel Belot qui, à la peinture, décrit deux jolis paysages des environs de Dourdan; les eaux-fortes de Hello, les bois originaux de Gusman, les illustrations pour le *Conscrit de 1813* de Hirtz...

§

La Sculpture (Aux A.F.).— C'est peut-être parmi les bustes qu'il faut chercher les plus belles œuvres du Salon, ceci peut-être dû à la présence de deux bustes de Niclausse où s'affirme l'admirable vérisme de ce maître. Autres bustes de valeur, le *Doumer* très énergique de Descatoire, le *Clemenceau* de Sicard, le *Branly* de Sarrabezolles, le *Claude Farrère* ingénieusement soclé de Geneviève Granger, deux beaux bustes de Charles Pourquet, le *Maurice Larrouy* de Moreau-Vauthier et encore Benneteau, Blattès, Josette Béhar : une tête de fillette. Parmi les grands monuments, un hommage aux

morts du IXe arrondissement, très académique, de Sicard, une jolie fontaine à thème de pastorale antique, de Desruelles, d'une grâce sobre et classique. La Jeanne d'Arc et le Saint Michel de Bouchard sont fortement conçus. Il n'y a pas d'objection à adresser à Maillard pour sa conception d'un maréchal Joffre cherché dans le calme, la puissance de l'équilibre. Perrault-Harry est à peu près le seul animalier qui se dégage de l'ensemble avec un beau chien de granit. Il y a bien un taureau de forte allure dans un *Enlèvement d'Europe* de Morénon, mais la figure féminine, dans ce groupe, est moins réussie. Il y a une belle étude de centaure dans un bas-relief de modelé fort intéressant de Jonchère, l'*Education d'Hippolyte*. Bertola montre une excellente statuette de maharadjah. Parmi les efforts de jeunes, un grand bas-relief de la vie des abattoirs de Maurice du Bus, une harmonieuse statue de *la Pensée*, de Carl Longuet, la petite porteuse d'eau de Duparcq, les *veuves d'Islandais*, d'une réelle émotivité, de Francis Renaud, une svelte baigneuse de Guérard, la statue très évocatrice de Pedretti, *Œterna*.

Le *Retour des Champs*, de Rémy, annonce un bon sculpteur de la filière de Niclausse dans sa recherche de vérité sobrement touchée de poésie. Le groupe de M. Remy représente une vieille dont la sénilité de figure est étudiée de fort près. Elle conduit un bouc qui est d'une bonne étude animalière.

Avec une étude de grâce, Géminiani s'impose en nous montrant l'aimable danse de deux jeunes faunes. C'est joli sans maniérisme.

Séverac a une remarquable étude de femme. On aimerait louer le tombeau de Huysmans où M. Perron a mis beaucoup de bonne volonté, mais la face de Huysmans n'a rien gardé, là, de sa maigreur ascétique et de son aspect heurté et spirituel.

A noter encore une baigneuse, de bon style élégant, de Traverse et un passable monument américain aux défenseurs de Charlestown aux temps de guerre de l'Indépendance américaine, de M. Mac-Neill.

(*A la Société Nationale*). — La sculpture n'est jamais nombreuse à la Société Nationale. Berthoud a trois bustes de femmes dont celui d'Odette Dulac. Ce sont des images spiri-

tuellement légères et d'un grand sens de la joliesse moderne, quoique établies d'un faire savant et classique. Mars-Vallett sculpte des jeunes filles qui dansent et les infléchit avec grâce. Troubetzkoï, parmi ses statuettes, compte un robuste Rodin, de Herain silhouette avec une pittoresque fidélité un berger Chleuh. Popineau dans deux figures, l'*Effort* et l'*Abondance,* se classe au rang de nos très bons sculpteurs. Le groupe de femme et d'enfant au chevreau, de Fix-Masseau, est tout à fait joli. Trémont montre un buste d'homme, de parfaite technique. Il y a des recherches excellentes et des réussites dans les bustes de femmes et d'enfants de Mme Cousinet. Des vautours de Monard, sur des cimes escarpées, tentative en grand format d'art monumental et touristique.

Art décoratif. — Clément Mère organise avec art la section décorative du Salon de la Société Nationale. Elle n'est pas touffue, le gros des décorateurs allant exposer à l'Exposition des Décorateurs qui vient de s'ouvrir au Grand Palais. Nous y retrouverons la plupart des décorateurs qui sont venus à la Nationale : Lalique, Suzanne Lalique, Dunand, Sandoz, le remarquable animalier, les verriers Sala, Navarre, Gilbert Lesur. Clément Mère traite l'ivoire en magicien de la ligne, du détail et de la couleur. Il en fait les plus gracieuses coupelles et les plus ingénieux monuments du mobilier. Waldraff est un peintre de la montagne fort habile et qui ressent profondément la nature alpestre qu'il excelle à synthétiser ornementalement dans toute la majesté de ses masses, dans des peintures et des *tempéra* décoratives.

La section des Artistes français, touffue en nombre, n'est pas très riche en talents. Le ciseleur Becker, dont les poignées d'épée et les ciboires sont célèbres, l'excellent émailleur Dransart, le verrier Platon Argyriadès, dont les formes et les harmonies colorées sont si souvent heureuses, Szabo le ferronnier, Marc de Thèze, bon orfèvre. Feuillâtre, émailleur de marque et qui détient l'excellente tradition de son père; le verrier Heiligenstein.

Beaucoup de miniatures. Ce genre un peu désuet est maintenu par Mme Debillemont-Chardon, la doyenne des miniaturistes, Mme Gallet-Levadé, etc...

GUSTAVE KAHN.

MUSIQUE

M. Wilhelm Furtwängler et l'Orchestre Philharmonique de Berlin. — M. Wilhelm Mengelberg et le Concertgebouw. — Malfaisance du snobisme. — Œuvres nouvelles de MM. Mihalovici, Martinù, Conrad Beck et Harsanyi. — Festival Vincent d'Indy à la Société Nationale.

C'est maintenant une tradition : depuis 1928, chaque printemps, l'**Orchestre Philharmonique de Berlin,** dirigé par M. Wilhelm Furtwängler vient donner deux concerts à Paris, et deux fois chaque printemps l'Opéra est trop petit pour contenir la foule attirée par le célèbre chef de cette fameuse compagnie. Le soin apporté à l'exécution des œuvres mises au programme légitime cet empressement. Je n'ai pu malheureusement assister au premier concert : on me dit que, tout autant que la *Cinquième Symphonie* de Beethoven, les fragments de *Roméo et Juliette,* de Berlioz, furent traduits d'inoubliable manière par M. Furtwängler et je le crois sans peine. Au second concert, la façon dont celui-ci conduisit la deuxième suite de *Daphnis et Chloé,* de M. Maurice Ravel, témoigna de sa parfaite compréhension de la musique française. Et puis ce fut un hommage auquel nous devons être sensibles que ce souci apporté par un Furtwängler de mettre aussi minutieusement, aussi intelligemment au point une œuvre comme *Daphnis et Chloé* (que le chef, par coquetterie, se plut à diriger « par cœur », pour bien montrer qu'il en avait parfaitement assimilé toute la substance). Cet hommage à notre musique n'est pas simplement une marque de courtoisie envers un auditoire parisien, et nous aurions mauvaise grâce à cacher notre plaisir.

Nous ne dissimulons pas davantage notre admiration profonde pour la cohésion de ce magnifique ensemble, pour l'étonnante qualité du quintette à cordes : les violoncelles, particulièrement, sont au-dessus de tous les éloges. Il faut louer également les cors, qui, dans *Daphnis,* s'appliquèrent à jouer « à la française » et à conserver sa fine transparence à l'instrumentation ravelienne. Mais nous ne pouvons cacher la surprise que nous donna l'interprétation de l'ouverture du *Freischütz* — interprétation plutôt qu'exécution, car nous ne retrouvions plus l'habituel *Freischütz* dans ce morceau paré de grâces viennoises et d'intentions inattendues.

Il nous a semblé, également, que M. Wilhelm Furtwängler a ralenti la dernière partie de la *Mort d'Ysolde* de manière à lui ôter cette fougue passionnée que d'autres *kapellmeister* gardent à l'héroïne wagnérienne jusqu'à son dernier souffle. Et cela nous a d'autant plus surpris qu'un récent enregistrement phonographique de ce passage, par le même orchestre conduit également par M. Furtwängler, porte, au contraire, témoignage de son ardeur.

La semaine suivante, ce fut M. Wilhelm Mengelberg, à la tête du **Concertgebouw d'Amsterdam** qui vint donner deux concerts à l'Opéra. Si le premier fit une place à la musique française, avec les *Variations Symphoniques* de César Franck (dont une admirable exécution valut à Mme Marguerite Long un succès triomphal), le second nous donna tout bonnement deux symphonies de Beethoven et l'ouverture d'*Egmont*. Et la composition de ces programmes suggère quelques réflexions.

Voici donc, à deux reprises, et malgré une crise économique sans précédent, la salle de l'Opéra trop petite pour contenir la foule (on dut placer dans les loges des chaises supplémentaires pour les concerts de la Philharmonique). Or, quel menu MM. Furtwängler et Mengelberg ont-ils donc offert à ces gourmets affamés? Précisément celui que ces mêmes gens dédaignent dans l'ordinaire de la vie. Est-ce donc qu'une préparation raffinée, un soin tout spécial de relever ces bonnes choses si connues par quelque condiment inattendu suffit à transmuer en morceau de choix un plat trop souvent servi? Je suis le premier à rendre hommage aux exceptionnelles qualités des deux princes de la baguette qui nous font l'honneur annuel de leur visite. Mais je tiens pour certain que sur les deux mille auditeurs et auditrices qui s'empressent de retenir leurs fauteuils dès que la venue de ces chefs d'orchestre est annoncée par la presse, il n'y en a pas cent qui soient capables de discerner les nuances que chacun d'eux introduit dans ses interprétations. Et je suis tout aussi sûr que cette espèce d'esprit de concurrence a sur la musique les conséquences les plus fâcheuses. La personnalité de MM. Furtwängler et Mengelberg les met au-dessus de ce débat; mais il est certain que la musique, considérée sous cet aspect de compétition sportive entre chefs

dirigeant les mêmes éternelles *Héroïques* et *ut mineur*, a pour conséquence de pousser les dits chefs à *interpréter* les œuvres au lieu de se borner à les *jouer*, et à substituer, finalement, la baguette à l'esprit même de la musique, à la pensée du compositeur. C'est un des **méfaits du snobisme** et ce n'est pas le moindre. Paris, chaque hiver, nous offre vingt exécutions honorables de ces chefs-d'œuvre que l'on joue devant des salles à demi-vides. Mais nos bons snobs se dérangeraient-ils si, au lieu d'afficher timidement un morceau de M. Maurice Ravel, les chefs d'orchestre étrangers en visite chez nous nous apportaient des programmes où la musique contemporaine de leur pays et du nôtre fût largement représentée? La proportion devrait cependant être renversée : une symphonie, une ouverture de Beethoven porteraient un suffisant témoignage de la culture classique de nos hôtes d'un soir. Que si l'on tient à faire la part plus large aux œuvres anciennes, il ne manque point de maîtres du passé que nous ignorons presque totalement — hélas! — et que nous continuerons d'ignorer aussi longtemps que le public exigera, contre son bel argent, la même sempiternelle pâture. Ce ne sont pas seulement nos contemporains que les ombres démesurées de Beethoven et de Wagner privent de lumière, c'est toute une longue liste de musiciens glorieux — mais dont toute la gloire se réduit au seul nom, sans que nous sachions de leurs œuvres autre chose que des titres.

J'entends l'objection : ces orchestres étrangers nous apportent le salutaire exemple d'un « fini », d'une cohésion que nous n'atteignons point ici.

J'ai reconnu tout à l'heure la merveilleuse discipline de l'Orchestre Philharmonique et la perfection de ses cordes. Mais croyez-vous que nos orchestres — quelques-uns de nos orchestres — n'atteindraient point semblable magnificence si nos mélomanes apportaient pour les encourager autant d'argent qu'ils en trouvent dès qu'il s'agit des orchestres étrangers? Nous possédons ici des éléments individuels *supérieurs* à ceux que l'on nous prône parce qu'ils viennent d'outre-mer ou d'outre-Rhin. Je le disais ici même dans mon article sur l'Opéra, et je pourrais répéter pour nos

orchestres ce que j'écrivais de nos chanteurs et de nos cantatrices : une Germaine Lubin et un Marcel Journet n'ont qu'un défaut, et c'est celui que les snobs ne pardonnent point. Ils sont de chez nous. Un Moyse, un Boulze, un Bleuzet n'ont rien à redouter des meilleurs d'entre leurs rivaux germaniques, bien au contraire. Mais ce qui manque à nos orchestres, c'est ce qui manque à notre Opéra; c'est l'encouragement des mécènes et de l'Etat, c'est l'argent qui permet de répéter tant qu'il faut, de travailler sans souci des leçons, des cachets, des enregistrements. Placez nos orchestres dans les conditions de sécurité où vivent leurs émules néerlandais et berlinois, et je tiens pour certain qu'eux aussi pourront exécuter *merveilleusement* l'*ut mineur*, l'*Héroïque*, et... beaucoup de musique française qui, hélas, faute d'argent, demeure à peu près inconnue.

Mais depuis les moutons de Panurge, vit-on jamais animal plus moutonnier que le snob?

C'est une « équipe » fort sympathique qui réunit quatre jeunes compositeurs, parisiens d'adoption, et qui représente dans notre monde musical, l'Europe Centrale : **Conrad Beck** est Suisse, Tibor **Harsanyi** est Hongrois, Bohuslav **Martinù** est Tchèque, et Marcel **Mihalovici** est Roumain. A eux quatre, ils forment une « petite entente » dont nous avons pu constater l'autre soir, à la S. M. I., les heureuses conséquences. Le lien qui les groupe est mince, mais solide : ils ont, en commun, un même idéal d'indépendance, un même désir de conquérir pacifiquement les suffrages des amateurs de bonne musique — j'entends par là qu'ils professent le dédain des moyens extérieurs et n'entendent imposer leurs œuvres que grâce à leurs mérites et à leur sincérité. Et il faut croire que notre temps n'est point si abominable que l'affirment les pessimistes, puisque Marcel Mihalovici, Bohuslav Martinù, Conrad Beck et Tibor Harsanyi ont déjà récolté chez Straram, à l'O. S. P. et, tout récemment à la S. M. I. des témoignages répétés de la sympathie avec laquelle le public suit leur production.

Le dernier programme de la S. M. I. nous offrait donc trois quatuors à cordes et un Concertino pour piano et quatuor dus à ces quatre musiciens. Le *Deuxième Quatuor* de

Mihalovici, le *Troisième Quatuor* de Martinù, le *Troisième Quatuor* de Conrad Beck, ont été joués par le Quatuor Roth avec une autorité et une intelligence qui méritent toutes les louanges. Mihalovici montre dans l'œuvre nouvelle sa nature de poète délicat et inspiré; Martinù, non moins habile, est plein de belle humeur et de cordialité; Conrad Beck, plus sévère, affirme dans le style fugué de son quatuor la puissance persuasive de sa dialectique. Tibor Harsanyi prit place lui-même au clavier et joua en virtuose accompli — avec le quatuor Roth — son *Concertino*, tout plein de musique et d'esprit. Le succès fut très vif et très mérité.

§

La Société Nationale a rendu à la mémoire de **Vincent d'Indy** un pieux et magnifique hommage : en réunissant sur un même programme des pages comme le *Sextuor* (*opus* 92), la *Suite en quatre parties* (*opus* 91), la *Fantaisie* (*opus* 99), composées à la fin de la vie du maître, et le *Poème des Montagnes* (1880), le *Lied Maritime* (1896), *l'Invocation à la Mer* (de *l'Etranger*, 1898) on nous offrait l'occasion de constater, en même temps que l'étonnante jeunesse des dernières productions, la non moins surprenante unité de cet œuvre si divers et si varié. Il ne semble pas que le temps puisse avoir de prise sur ces ouvrages : ils tirent du fonds populaire une saveur, une richesse qui les garderont de vieillir; on n'y sent point l'effort ni l'artifice; il n'y a rien de trop, rien d'inutile; mais tout est cependant construit de main de maître, et tout cela, qui est si logique et si solide, porte la marque d'un génie libre et spontané que le respect des règles n'opprime jamais. L'interprétation était de choix : accompagnée fort bien par M. M. Labey, Mme Germaine Lubin — qui créa *la Légende de Saint Christophe* — chanta le *Lied maritime* et l'*Invocation à la mer* dans un style sobre, ample et émouvant qui lui valut un triple rappel. M. Jean Doyen joua la *Fantaisie sur un vieil air de ronde française* avec la même fougue et la même clarté qu'il y mit le soir de l'an dernier, où, en présence du maître, il en donna la première audition. Quant au Quatuor Calvet, à Mme Pascal, à

MM. Lemaire, Le Roy, Jamet, René Bas, Grout, Roger Boulmé, ils se surpassèrent.

RENÉ DUMESNIL.

ARCHÉOLOGIE

Abbé Armand Loisel : *La Cathédrale de Rouen*, Laurens. — Henri Prentout : *La Normandie dans les Souvenirs du Passé*, Les Editions Rieder.

La Cathédrale de Rouen, dont parle M. l'abbé Armand Loisel dans la collection des monographies de la librairie Laurens, est un très bel édifice de la période ogivale, comme il s'en trouve d'ailleurs de nombreux en Normandie. C'est une grande église à cinq nefs, pourvue de deux tours sur la façade, et d'une flèche s'élevant au transept, qui n'est qu'une addition moderne. La cathédrale ancienne ayant été détruite presque entièrement par un incendie au XIIe siècle, on en entreprit aussitôt la reconstitution. La part principale de l'œuvre actuelle date certainement du XIIIe siècle. Les siècles suivants apportèrent à l'édifice diverses modifications et embellissements : le XIVe, la chapelle de la Vierge; le XVe le portail Saint-Jean, l'une des tours de la façade dite la tour de Beurre et l'achèvement de la tour Saint-Romain. Le XVIe, entre autres travaux plus ou moins heureux, une belle flèche dorée de cent cinquante mètres sur le transept. Au cours de cette période, un incendie (1514) occasionna divers dégâts et entre autres détruisit la flèche primitive et, en 1562, ce furent d'importants ravages avec le pillage des protestants. Au XVIIe siècle (25 juin 1683), un ouragan d'une terrible violence renversa trois tourelles de la façade, dont les débris crevèrent la voûte de la nef et brisèrent l'orgue. Au XVIIIe siècle, ce furent d'autres dégâts, — irréparables — causés en partie par le mauvais goût de l'époque et aussi par la Révolution. Au XIXe siècle, un nouvel incendie, cette fois causé par la foudre, détruisit la flèche et une partie des combles sur le chœur, le transept et la nef. C'est à la suite de ces dégâts que fut rétablie la flèche actuelle malheureusement en fonte et qui devait être dorée.

D'aspect harmonieux, l'édifice présente trois portes sur sa façade occidentale, qu'encadrent deux tours élevées hors-

œuvre. (Le couronnement du grand portail est, à lui seul, une œuvre si somptueusement conçue et si habilement exécutée qu'il dépasse toute description.) L'écoinçon supérieur, où sont la Vierge et le centre de la rose, offrent de visibles traces de polychromie et de dorure. Les portails latéraux, — Saint-Etienne et Saint-Jean, sont d'une ornementation riche et variée. Les deux tours, tour Saint-Romain et Tour-de-Beurre, sont différentes d'aspect; la première s'apparenterait à un beffroi dont elle a la toiture et paraît avoir eu un rôle défensif. La seconde, très belle et très ornementée, est due à l'architecte Guillaume Pontifs. Les portails du transept, portail de la Calende, portail des Libraires, datent du XIII[e] siècle. Ils sont célèbres par leur abondante ornementation et la figuration, qui constitue une véritable encyclopédie du moyen âge. — A l'intérieur, la nef est composée de onze travées, flanquées de collatéraux; elle compte dix-sept chapelles. Le chœur a cinq travées, plus l'hémicycle; son axe est dévié symboliquement. Au fond du croisillon nord, il existe, pour aller à la bibliothèque, un escalier qui est un véritable bijou d'architecture. De nombreux tombeaux se trouvaient dans la cathédrale; tous ceux du chœur ont disparu; des chapelles en ont conservé quelques-uns parmi lesquels on peut signaler celui des cardinaux d'Amboise. On peut encore mentionner les stalles et la vitrerie, qui, sans avoir la beauté de celle de certaines églises célèbres, mérite cependant d'être signalée. Au dehors, on rencontrera le cloître où se remarquent, à l'intérieur, une belle porte du XIV[e] siècle et l'entrée de la salle capitulaire; le vestiaire et le Palais archiépiscopal. Le volume de M. l'abbé Armand Loisel, abondant en descriptions de détail, peut être signalé comme un des plus intéressants de la collection Laurens; il est complété par une abondante illustration documentaire.

On pourra s'arrêter encore sur l'intéressante étude de M. Henri Prentout, dont le nom est depuis longtemps familier, et qui concerne **La Normandie dans les Souvenirs du Passé.** On ne peut nommer cette province sans que se présente immédiatement à l'esprit le nom de Rouen, dont tout le passé s'évoque avec ses monuments si connus : la

cathédrale, Saint-Ouen avec le portail des Marmousets, ses deux châteaux royaux, ses hôtels, son donjon, ses vieilles maisons à pans de bois, son très beau Palais de Justice, etc...

M. Henri Prentout retrace l'histoire de la Normandie depuis l'âge tertiaire, mais elle prend surtout de l'intérêt au moment de la propagation du christianisme et de la domination mérovingienne. On sait que c'est de cette époque que datent la fondation de ces abbayes si célèbres qui s'appellent les Bénédictins de Fécamp, Jumiège, Fontenelle, Saint-Ouen de Rouen, etc. C'est au IXe siècle que se produisit l'invasion des Vikings, qui devaient, par la suite, occuper toute la région. Le fondateur de la duché fut Rollon, dont le tombeau subsiste dans la cathédrale de Rouen; et Guillaume le Conquérant, qui s'empara de l'Angleterre et en devint roi, était l'un de ses descendants. Ce fut d'ailleurs à dater de ce moment qu'une rivalité s'instaura entre la France et l'Angleterre.

La reine Mathilde, femme de Guillaume, fut inhumée à Caen dans l'Abbaye-aux-Dames qu'elle avait fondée, et un peu plus tard le roi lui-même, d'après ses dernières volontés, dans l'Abbaye-aux-Hommes. Sous les Plantagenets, qui lui succédèrent, la guerre se poursuivit avec Philippe-Auguste et ses successeurs; puis vint la fameuse guerre de Cent ans, durant laquelle toute la région fut occupée et ne fut reconquise qu'après le supplice de Jeanne d'Arc à Rouen. La période de la Renaissance fut une ère de reconstitution pour le pays; on vit la fondation du Havre par François Ier, pour remplacer Harfleur, ensablé par la Seine. Les guerres de Religion et la Fronde n'amenèrent que peu de changements en Normandie, non plus que les années qui suivirent avec Louis XIV, Louis XV, etc. Avec la Révolution, le duché de Normandie, comme tous les apanages, fut supprimé, et son histoire dès lors rentre dans l'histoire générale.

Une très heureuse illustration accompagne ce volume de M. Henri Prentout, qui est très agréablement présenté par la maison Rieder.

CHARLES MERKI.

NOTES ET DOCUMENTS LITTÉRAIRES

La Grammaire de l'Académie. — L'Académie française qui, durant trois cents ans, s'était prudemment abstenue de publier une grammaire, a ressenti tout à coup le désir de vivre dangereusement. Et elle a publié cette grammaire qui, dès le premier jour, s'est vendue par dizaines de milliers d'exemplaires, preuve éclatante du prestige dont ses auteurs sont revêtus.

Chacun de nous a le droit de composer une grammaire; mais cet exercice, qui n'a rien d'innocent, demeure surtout le privilège des professeurs, recteurs, abbés ou Pères. Quoiqu'ils eussent été animés des meilleures intentions, on ne se doute pas du mal que tous ces Bouhours, ces Noël et ces Chapsal ont fait à la langue. Accréditées dans les écoles par l'Université, leurs grammaires ont perpétué quantité de règles absurdes ou bizarres qu'on se croit tenu d'observer, qui ont fini par s'implanter, mais qui n'ont jamais été celles des grands écrivains.

La nouvelle grammaire de l'Académie se flatte de ne pas innover, elle décline toute initiative, et elle le prouve en reproduisant servilement les préceptes parfois étranges des grammaires qui l'ont précédée. Mais, dans le cas présent, cela semble plus grave, car la signature académique confère à ces préceptes une autorité plus grande et pour ainsi dire définitive.

Ce n'est pas que cette grammaire soit mauvaise; elle n'est ni pire ni meilleure que beaucoup d'autres, elle rendra sans doute des services aux gens du monde; mais elle frappe par ses négligences et ses omissions. C'est un manuel qui semble un peu hâtivement rédigé.

Qu'on en juge par les menues observations que voici :

Page 216, l'Académie nous ordonne de dire : « On ne doute pas qu'il *ne* fasse froid demain », et page 221 : « Personne ne doute qu'il *ne* réussisse ». Mais dans la préface (p. VI) elle écrit : « Elle (l'Académie) ne doutait pas que le plus utile (de ses travaux) fût la grammaire. »

Page 221, la grammaire de l'Académie déclare que : « Le *ne* explétif s'emploie *toujours* après le verbe *nier.* » Mais

dans le dictionnaire même de l'Académie (cité par Littré) on lit : « Je ne nie pas qu'il ait fait cela. »

Page 20 : « *Amour* est féminin au pluriel. » Oui, quand il s'agit du sentiment; non (et il eût fallu le dire) quand il s'agit d'un commerce amoureux : « Et mes premiers amours, et mes premiers serments » (Voltaire, *Œdipe*). Ni lorsqu'il s'agit d'une image : « Ces enfants sont de petits amours. » Comment veut-on qu'un étranger s'y reconnaisse, si l'on néglige de lui indiquer ces distinctions?

Page 85 : « Beaucoup d'adjectifs en *al* d'origine récente forment leur pluriel en *als* : « des combats navals... » D'origine récente, *naval*? Veuillez, Messieurs de l'Académie, consulter votre grammaire historique. On le trouve dans Bercheure, savant bénédictin écrivant vers 1330 : « Compaignons navals estoient ceux que nous apelons notonniers qui menoient les nefs. » Ce pluriel, on le voit, remonte fort loin.

Page 26 : « *Des terre-pleins*, des lieux pleins de terre. » Définition et orthographe erronées. Un *terre-plain* (et non *plein*) est une portion de terrain de surface plane (de *planus*). En fortification, c'est la partie horizontale du rempart. Comparez avec de *plain-pied*, au même niveau. L'Académie avait là une belle occasion de rectifier une erreur au lieu de la sanctionner en l'aggravant d'une définition inexacte.

Page 81 : « *Tout* est adverbe et signifie *entièrement* devant un adjectif... Dans cet emploi, *tout* est généralement invariable, sauf devant un adjectif féminin qui commence par une consonne ou par une *h* aspirée. Exemple : « *La ville tout entière...* »

Voici des exemples contraires, signés de noms que je préfère à Noël et Chapsal et aux grammairiens de l'Académie, et qui démontrent en outre que *tout* n'est pas adverbe, mais adjectif, car on n'a jamais vu d'adverbe variable.

L'étoile garde encor sa chaleur toute entière.
(Corneille, *Louange de la Sainte-Vierge*.)

La nuit se passa toute entière. (Molière, *Tartufe*.)

Mon âme à ma grandeur toute entière attachée. (Racine, *Esther*.)

Quand de ces médisans l'engeance toute entière. Boileau, *Sat.* IX.)

Proportionnés à la Liberté toute entière... (Pascal, *Pensées*.)

Quand ils eurent goûté la liberté toute entière.
(Bossuet, *Hist. Univers.*)

Une mort toute empreinte de pyrrhonisme. (Victor Hugo.)

Julie était toute occupée de son corsage. (Mérimée.)

Elle en était toute éclairée. (Chateaubriand.)

Je vois Marguerite toute émue. (A. de Musset.)

Etc., etc.

Mais poursuivons.

Page 87 : « D'autres adjectifs, dérivés de formes latines, ont par eux-mêmes la valeur d'un comparatif, et l'on ne doit jamais les faire précéder des adverbes *plus* ou *moins* : exemples : *postérieur, supérieur, inférieur,* etc.

La règle tue mais l'esprit vivifie, et le style manie la règle à son gré chez les grands écrivains. C'est pourquoi Marivaux a écrit, a eu raison d'écrire : « Des esprits aussi supérieurs que le vôtre... » Et Voltaire : « Un mérite trop supérieur... » Et Michelet : « Supérieur par le vol, l'oiseau l'est *beaucoup plus* en cela... », etc.

L'Académie poursuit (p. 87) : « Les adjectifs *suprême, extrême,* etc., sont des superlatifs et ne peuvent être précédés d'un adverbe de quantité. Les adjectifs qui, sans être par eux-mêmes des comparatifs ou des superlatifs, expriment une qualité incompatible avec l'idée de plus ou de moins, restent toujours au positif : *principal, unique, divin, excellent, premier, dernier,* etc. »

Citons cependant :

Mentchikoff, homme qui a connu les plus extrêmes vicissitudes de la fortune... (Voltaire.)

Jamais nulle part l'indigence ne fut si extrême.
(Lamartine.)

Aristote est le plus excellent philosophe des Anciens, Descartes le plus excellent des modernes. (Dictionnaire de Furetière.)

Les plus excellentes choses sont sujettes à être copiées par de mauvais singes. (Molière, *Précieuses ridicules.* Préface.)

Ce premier plan, d'un ton chaud, forme le plus excellent repoussoir. (Théophile Gautier.)

Page 93. A propos du mot *feu*, l'Académie tranche délibérément une longue controverse : « *Feu* est invariable quand il est séparé du nom par un autre nom; il s'accorde avec le nom quand il le précède ou le suit directement. » Sur ce point, Bouhours, Vaugelas et Ménage ont tiré à hue et à dia. Guez de Balzac, en 1644, écrivait : « Feue ma bonne amie. » Et l'Académie elle-même (Dictionnaire de 1694) préconise : *Feue ma mère.* Quantum mutata!

A la page 128, on voit avec étonnement les formes *j'ai été, j'avais été* figurer dans la conjugaison du verbe *aller.*

A la page 160, on nous informe que le verbe *férir* n'est usité qu'à l'infinitif, dans la locution : *sans coup férir.* Messieurs de l'Académie ignorent-ils que dans la locution courante *il est féru d'elle, il est féru d'art, de musique,* le mot *féru* est le participe passé de *férir*?

Page 99 : « La conjugaison passive n'a que des formes composées avec les différentes formes de l'auxiliaire *être* suivies du participe passé du verbe à conjuguer. » Mais lorsqu'on dit : « Cette marchandise se vend bien », l'Académie croit-elle qu'il s'agit d'un verbe pronominal, et que la marchandise se vend elle-même, sans le concours du marchand? N'est-ce pas au contraire un équivalent du passif, donc une forme passive?

Page 165 : « *Poindre* n'est usité qu'à l'infinitif présent. » Ajoutons : à l'indicatif présent et au futur; nous avons lu souvent, et il èst d'une très bonne langue d'écrire : *L'aube point, l'aube poindra bientôt.*

Tenons-nous en là. Je ne me flatte point que l'Académie tienne compte de ces petites remarques dans sa prochaine édition.

La voix d'un simple mortel monte rarement jusqu'aux Immortels.

§

D'autre part, puisque l'occasion s'offre à moi, je voudrais, pour terminer et en guise de post-scriptum, exposer ici une opinion personnelle qui contredit celle qû'on professe communément. Toutes les grammaires, y compris celle de l'Aca-

démie (p. 18), décrètent qu'il y a deux genres : le masculin et le féminin. Je prétends qu'il y en a trois, et que le neutre existe encore dans notre langue. Il n'existe plus, ou presque, dans sa forme, comme en latin, mais il existe encore dans son esprit, dans sa forme logique.

Cette assertion a son importance, car elle permet de se rendre compte de certaines expressions erronément analysées par les grammairiens.

C'est à un besoin de simplification qu'est due la disparition progressive du genre neutre *dans ses formes extérieures*. Anciennement, le neutre prit souvent la forme féminine : « C'est *la voire* (c'est la vérité. ») La forme féminine du neutre logique a survécu dans certaines expressions telles que : « Vous me la baillez belle. » Plus tard, c'est la forme masculine du neutre qui prévalut : « Etes-vous satisfaite, madame? — Je *le* suis. » Cette anomalie de l'attribut ne peut s'expliquer que par le neutre logique.

Ceci, cela, ce, ça, sont des neutres.

Sous une forme féminine, *quelque chose* est du neutre; la preuve est que l'on dit : « Quelque chose de bon (en allemand : *etwas gutes*). Dans cette expression, la préposition *de* est explétive; *bon*, neutre logique, vient de *bonum,* non de *bonus*. L'on ne saurait expliquer autrement cette anomalie.

Les neutres latins nous ont donné (par leur pluriel) des substantifs tels que *arme, bras, doigt,* que rien ne distingue plus des masculins ou des féminins. Mais il existe pourtant encore en français un mot qui, dans sa forme tant extérieure que logique, atteste la survivance du neutre; c'est le comparatif *pis* (pejus), qui vit concurremment avec le comparatif masculin-féminin *pire* (pejorem).

Les grammairiens, y compris l'Académie (p. 87), ont rangé *pis* dans les adverbes, qu'on emploie, disent-ils, adjectivement ou substantivement dans certains cas. Assertion commode qui n'explique rien. Considéré comme neutre, tout s'explique, au contraire.

Voici des exemples : « Le remède est *pire* que le mal (masculin). » — « Cette créature est *la pire* des femmes (féminin). » Mais on dit, on doit dire, et c'est un neutre :

« Quelque chose de *pis* (1). » — « Ce serait encore pis si telle chose m'advenait. » — « Le pis de tout cela est que... » — « Et qui pis est. » Etc.

Passons maintenant au pronom *il*, qui, en français, a revêtu, pour *ille* comme pour *illud*, une forme extérieure unique, mais qui a conservé dans ses emplois son genre originel et logique, tantôt masculin, tantôt neutre.

La grammaire de l'Académie (p. 44) déclare avec simplicité : « Il y a deux pronoms *il* : l'un qui représente une personne ou une chose déterminée, *il dort, il mange; avez-vous vu ce tableau? Il est remarquable.* L'autre qui n'a aucune valeur de sens (*sic*) et sert simplement à introduire le verbe à la façon d'un préfixe : *Il pleut, il neige... Il nous importe de réussir*, etc. Dans tous ces exemples, *il* n'est qu'un sujet apparent. »

Aucun sens, *illud*? Et je ne sais pas ce que c'est qu'un sujet apparent. C'est plutôt l'explication académique qui me semble une apparence d'explication. Dans ces exemples, *il* est un sujet véritable au neutre. Comparez *es regnet* (allemand), *it rains* (anglais), qui sont des sujets neutres. Au surplus, lorsqu'il pleut fort, le peuple emploie d'instinct le neutre démonstratif et s'écrie : « Oh! ce que *ça* tombe! » Cela est encore plus frappant dans *il importe* (cela importe). Autre exemple : « Croyez-vous que je réussirai dans mon entreprise? — Il est possible (équivalent de : cela est possible).» *Il* est donc un sujet véritable, comme le serait *cela*, et non un sujet apparent. Qu'on se rappelle encore cet emploi dans Racine, qui savait, lui, que ce *il* est un neutre :

Ce que tu m'as dicté
Je veux de point en point qu'*il* soit exécuté.

Voilà ma thèse. Elle trouvera sans doute des contradicteurs; trouvera-t-elle des partisans?

ALFRED MORTIER.

(1) Cet exemple montre encore mieux que le précédent que *quelque chose* est du neutre.

LETTRES ALLEMANDES

Le centenaire de Gœthe. — *Gœthe, études publiées pour le centenaire de sa mort par l'Université de Strasbourg.* Publications de la Faculté des Lettres de l'Université de Strasbourg, fascicule 57. En dépôt : Société d'édition : les Belles Lettres, Paris. — *Die neue Rundschau,* avril 1932 (numéro consacré à Gœthe), chez S. Fischer, Berlin.

Ce ne sont pas des « Mélanges » hétéroclites, hâtivement rassemblés et juxtaposés sans ordre, que nous présente le recueil de vingt **Etudes sur Gœthe,** publiées pour le centenaire de la mort du poète par l'Université de Strasbourg. Elles sont signées des noms de nos plus érudits germanistes français, parmi lesquels, comme bien on pense, les noms alsaciens figurent en grand nombre et en belle place. M. Edmond Vermeil, qui a assumé la charge de grouper et de coordonner ces multiples collaborations, nous expose, dans une préface très brillante, ce qui fait l'intérêt et l'originalité de ce substantiel volume, lourd d'idées et d'une présentation typographique irréprochable.

Pareille collection a son unité. Cette unité, elle la doit à la personnalité même de Gœthe. Tous ces travaux gravitent, en effet, autour d'une même question. Dans quelle mesure Gœthe fut-il allemand, dans quelle mesure universel? S'il sut allier germanisme et classicisme, quel intérêt une synthèse de ce genre présente-t-elle pour nous? Quoiqu'il soit mort depuis un siècle, l'homme de Weimar parle-t-il encore?

De cette pensée centrale se sont dégagées les différentes rubriques sous lesquelles, sans artifice, la matière d'elle-même s'est disposée : La Jeunesse de Gœthe, la Philosophie de Gœthe, l'Esthétique de Gœthe, la Politique de Gœthe, le Testament poétique de Gœthe, Gœthe, les contemporains et la postérité : voilà les titres des différents chapitres. Disons tout de suite que ce volume ne prétend nullement nous donner une vue d'ensemble de l'activité du poète. Certaines périodes et certaines questions essentielles ne sont même pas effleurées. D'autres ne sont présentées que sous un angle spécial. Il nous faut accepter d'emblée ces lacunes et les absences de transitions que comporte inévitablement un recueil d'études fragmentaires. Ces réserves faites, il est juste de reconnaître que sur bien des points se précise l'image du poète.

M. Vermeil, par exemple, s'est attaché à scruter d'outre en outre l'énigme que reste pour nous *Gœthe à Strasbourg.* Il explore minutieusement le milieu historique et culturel où ce jeune Allemand s'est trouvé transporté, et il évoque à cette occasion les aspects sociaux et politiques de la cité alsacienne. Surtout il nous met en garde contre le tableau que Gœthe lui-même a présenté plus tard, dans ses mémoires, de cette période décisive de sa vie, en nous décelant les arrière-pensées qui ont conduit le poète à modifier intentionnellement l'image de la réalité historique. Voyez déjà le récit que Gœthe nous fait de l'idylle de Sesenheim. Ce qui frappe ici, autant que l'art incomparable de la narration, c'est l'habileté consommée du plaidoyer qui permet au poète de présenter dans le jour le plus avantageux son rôle de séducteur et de nous faire accepter la cruauté de l'abandon final en mêlant aux événements réels une foule de fictions ingénieuses et de déguisements romanesques, en faisant appel à la connivence du milieu et de l'entourage, ou même à des fatalités « démoniques », pour décharger d'autant sa responsabilité et nous donner le change sur l'égoïsme, au fond très positif et très calculateur, dont la voix a fini par l'emporter dans son cœur sur celle de l'amour. D'ailleurs toute son attitude à Strasbourg a quelque chose d'ambigu. Son titanisme prométhéen et son irrationalisme germanique n'excluent nullement un fonds tenace de rationalisme très positif et même de voltairianisme impénitent. Surtout ne soyons pas dupes du procès qu'il institue très tendancieusement, dans ses mémoires, de la civilisation française d'alors, où il ne découvre que symptômes de vieillissement et de rationalisme desséchant. Et pourtant, le lyrisme, les premiers drames, toute la psychologie de Gœthe à Leipzig et à Strasbourg, nous montrent qu'il était alors plein de Rousseau, comme d'ailleurs tous les initiateurs du « Sturm und Drang ». Pareillement, qui ne sait aujourd'hui ce que Lessing et les « Stürmer und Dränger » doivent à Diderot? L'injustice de Gœthe est donc évidente. Elle s'explique du fait que ce chapitre a été écrit plus de quarante ans après les événements, à une époque où l'Allemagne souffrait de la domination napoléonienne, à la veille des guerres d'indépendance.

En rejetant la culture française d'alors du côté du pur rationalisme, en faisant le silence sur les productions du génie français qui enrichissaient à ce moment et la France et l'Allemagne elle-même, les Mémoires de Gœthe ont jeté sur son séjour à Strasbourg une sorte de voile fallacieux.

Comme pendant à ce tableau du Gœthe de jeunesse, voici la très lumineuse et substantielle étude, d'une pensée hautement équitable, qu'à propos de *Pandore* M. Henri Lichtenberger consacre à Gœthe vieillissant, tableau que parachève la délicate analyse que Mlle Bianquis fait subir à l'*Elégie de Marienbad*. Pareillement, nous voudrions résumer les articles d'une psychologie pénétrante de M. Beckenhaupt sur *le quiétisme de Gœthe*, de M. Hauter sur *Gœthe et l'élite*, de M. Will sur le *génie visuel de Gœthe*; les discussions très serrées auxquelles M. Loiseau soumet *l'Idée du démoniaque*, M. Tonnelat *l'Idée de Kultur*, et M. Rouge *la notion du Symbole chez Gœthe;* enfin les pages sobres et nettes où M. Dresch évoque les relations entre *Gœthe et la Jeune Allemagne*, et M. Ehrhard les rapports entre *Gœthe et le comte de Pückler-Muskau...* Mais l'espace nous manque pour passer en revue ces multiples contributions dont chacune formule un problème ou définit une attitude. Signalons cependant encore, parce qu'elle jette un jour nouveau sur des questions encore peu connues en France, l'étude documentée de M. Gerold sur **Gœthe et la musique.**

Gœthe, on le sait, était médiocre musicien, incapable de se se rendre compte de la valeur d'un morceau en le lisant ou en le jouant. Et pourtant, une partie de sa production poétique côtoie la musique ou même fait appel à la collaboration du musicien. La représentation et la publication d'*Erwin und Elmire* marque en effet chez le poète le point de départ d'une longue activité dans un genre qui avait été récemment introduit en Allemagne par Hiller, le fondateur des concerts de Leipzig, sous le nom de *Singspiel*, adaptation allemande de l'opéra-comique français. A l'influence française s'ajoutera bientôt celle de l'*opéra buffa* italienne. On trouvera pareillement des observations très curieuses sur l'interprétation des *lieds* de Gœthe et sur le rôle que le poète assignait au chanteur. Constatons que cette conception musicale du *lied*

est chez Gœthe passablement simpliste et retardataire. La mélodie, d'un caractère toujours populaire, pour lui compte seule. Le poète se désintéresse de la partie de piano et il estime superflue toute coopération active de la partie instrumentale. Les efforts tentés par l'école romantique le laissent complètement froid et il n'a témoigné aucun intérêt à son plus génial interprète, à Franz Schubert. Ses compositeurs préférés étaient les représentants d'un style déjà suranné, Reichardt et Zelter, qui marquaient pour lui le point culminant de ce que le musicien peut atteindre dans le domaine du lied. Pareillement, Gœthe n'a pas compris les transformations prodigieuses que traversait alors la musique instrumentale. Si, vers la fin de sa vie, il a admiré certaines symphonies de Beethoven, ce fut surtout par un effort d'intelligence. Au fond, cette musique lui était peu sympathique. Et puis il faut se rappeler que, lorsque Gœthe rencontra Beethoven, le malheureux compositeur était déjà sourd. Il parlait d'une voix dure et criarde. Or, nous savons combien Gœthe craignait le bruit. Sans compter que les manières brusques du compositeur devaient choquer le sens esthétique du poète. M. Gerold note, à ce propos, combien les jugements portés par Gœthe sur les musiciens de son temps, exécutants ou compositeurs, étaient dépendants de l'impression produite sur lui par la personnalité physique de l'artiste. Maria Weber était chétif et souffreteux et portait des lunettes. Il déplut d'emblée à Gœthe qui ne s'est jamais intéressé à sa musique. Par contre, le jeune Félix Mendelssohn exerça sur le poète une véritable fascination. La figure fine, la grâce un peu orientale de l'enfant le charmèrent et lui firent suivre avec intérêt l'audition de bien des morceaux de musique qu'il aurait, en d'autres circonstances, refusé d'entendre.

Le recueil se termine par quelques réflexions fort incisives de M. Maurice Boucher, qu'il a intitulées : *Gœthe inactuel.* Après avoir écarté discrètement le Gœthe « classique », fantôme scolaire, l'auteur marque tout ce qu'il y a de discordant, pour qui sait écouter, et peut-être même d'insincère, dans cette actualité bruyante déchaînée autour du centenaire. Il souligne le contraste entre l'atmosphère de recueillement, de piété spirituelle, d'acceptation bienveillante où baigne l'œuvre

de Gœthe et l'ambiance de réclame tapageuse, d'arrivisme hargneux ou de fanatisme racoleur où se déroule notre vie littéraire d'aujourd'hui.

De sa pensée même tous peuvent réclamer une part. Mais cela nous est indifférent : c'est la forme de sa pensée qui n'est plus la nôtre. Car sa vraie grandeur réside dans une *qualité de pensée* dont nous n'avons généralement plus ni l'usage ni le désir.

Parmi les innombrables publications qu'a suscitées en Allemagne le centenaire de la mort de Gœthe, signalons la gerbe magnifique que nous présente la *Neue Rundschau* dans son numéro d'avril 1932, tout entier consacré au maître de Weimar. Gerhart Haupmann, Thomas Mann, Gottfried Benn, Friedrich Gundolf (avec la publication posthume d'une étude inédite sur *Gœthe et Walter Scott*), Emil Ludwig, Hermann Hesse, Jakob Wassermann prennent successivement la parole; André Gide représente la France, José Ortega y Gasset l'Espagne. L'étude de Thomas Mann s'intitule *Gœthe représentant de l'ère bourgeoise.* C'est un portrait en pied du poète pris, non pas à un âge particulier de sa vie ou sous un aspect isolé de sa personnalité, mais dans sa totalité, en tant que représentant le plus typique de la civilisation bourgeoise (à la condition de dépouiller cette épithète de tout ce que, depuis Gœthe, lui ont accolé de malveillant ou de malsonnant certaines idéologies romantiques ou révolutionnaires). Il a toujours considéré la classe moyenne comme le terrain le plus favorable pour la naissance et le développement du talent. Conservateur par ses instincts profonds, il avait le goût de l'ordre poussé jusqu'au pédantisme, le sens de l'économie, le besoin d'un confort sans luxe et cet amour bourgeois de ses aises que les Allemands appellent *das Behagen.* Bref, c'est un génie ordonnateur plutôt que novateur ou prométhéen. Sa vie a pris l'aspect d'une constante capitalisation et elle illustre, à sa façon et sur le plan spirituel, le fameux adage : « Enrichissez-vous ! » Thomas Mann ne nous cache pas, du reste, certains côtés inquiétants ou bizarres de sa nature : son indéniable morbidité, un certain goût germanique de la mort qui fait à de certaines heures son apparition, et surtout un tour d'esprit sarcastique, méphistophélique, négateur, où se manifeste une incrédulité

foncière à l'endroit des « idées », politiques ou sociales, une sorte de « nihilisme ironique ». Le Sage de Weimar tenait toujours en réserve quelques douches froides pour les enthousiastes et les idéalistes de tous bords. Sa tolérance même manquait parfois de douceur et d'aménité.

A en juger par certains symptômes, il semble qu'en Allemagne l'enthousiasme de la première heure fasse peu à peu place à un certain scepticisme. Faut-il voir là une réaction nécessaire contre une idolâtrie de commande, contre les clichés surannés où se complaît une éloquence intarissablement académique, contre les pompes d'un culte qui fait parfois trop songer à une oraison funèbre prononcée devant un catafalque? Le panégyrique continu finit par ennuyer. Déjà naguère, dans son *Steppenwolf,* Hermann Hesse, au nom de la jeunesse, avait irrévérencieusement notifié son décès à Son Excellence le Conseiller intime de Weimar. Dans le numéro déjà mentionné de la *Neue Rundschau,* M. José Ortéga y Gasset fait à son tour le procès d'un certain culte intempestif de Gœthe. Nous sommes, dit-il, excédés d'un Gœthe qu'invariablement on nous représente passant sa vie à modeler sa statue ou à élever la pyramide de son existence. Tout de même, il faudrait autre chose que ces vieux clichés sur « la sérénité olympienne », sur « l'équilibre gœthéen », à ceux qui portent au cœur l'angoisse d'une civilisation en train de faire naufrage. Qu'à la place de cette belle statue, proposée à l'admiration des siècles, on nous présente enfin, avec tout ce qu'il portait en lui de problématique, un *Gœthe vu du dedans,* scruté jusque dans ses défaillances secrètes et ses incertitudes les plus intimes. L'humanité y apprendrait plus qu'à tous les panégyriques de commande ou de circonstance.

On devrait une bonne fois citer les classiques à comparaître devant un tribunal de naufragés et leur faire subir un interrogatoire sur un certain nombre de points essentiels touchant les réalités de la vie... Déjà le seul emploi de ces termes de « génie », de « Titan » et autres vocables nébuleux, dénonce l'inanité de cette dévotion rendue à Gœthe. Osez donc une fois faire le contraire. Suivez le conseil de Schiller; traitez Gœthe « à la façon d'une prude orgueilleuse à qui il faut faire un enfant pour l'humilier aux yeux du monde ». *Écrivez un Gœthe pour naufragés.*

Se rencontrera-t-il quelque nouveau Nietzsche pour oser pareil attentat? Reconnaissons que jusqu'à l'heure présente la littérature du Centenaire ne semble point nous ménager cette surprise. Il serait d'ailleurs injuste de rendre Gœthe lui-même responsable de cette Gœtholâtrie surannée et encombrante. J'imagine qu'elle l'eût médiocrement édifié. Il ne l'a jamais souhaitée. Il ne l'aurait pas beaucoup aimée.

Mein Lied ertönt der unbekannten Menge,
Ihr Beifall selbst macht meinem Herzen bang.

Mon chant résonne aux oreilles de la foule inconnue, — de qui les applaudissements même emplissent mon cœur d'angoisse.

Ces deux vers tirés de la Dédicace de *Faust*, n'est-ce pas la réponse qu'il a donnée à l'avance, il y a plus de cent ans, à ces apothéoses posthumes?

JEAN-ÉDOUARD SPENLÉ.

BIBLIOGRAPHIE POLITIQUE

Sigismond Varga : *La Tragédie d'un pays millénaire*, préface de Louis Laville, Editions la Source, Paris, sans date.

On est vraiment gêné pour porter un jugement sur la propagande revisionniste que la Hongrie poursuit en ce moment en France. D'une part le patriotisme d'un peuple chevaleresque et éprouvé ne peut éveiller que de la sympathie, même chez ceux qui sont attachés au statut territorial actuel de l'Europe. D'autre part, il est trop clair que la propagande magyare sous-estime avec une obstination qui tient de la gageure l'intelligence et les connaissances du Français moyen.

C'est en particulier le cas de M. Varga. M. Varga est Hongrois : sa manière de voir est sans doute légitime, mais il l'étaie sur une argumentation si maladroite qu'on se demande si son livre ne fait pas plus de tort que de bien à la Hongrie. Il évoque pêle-mêle les souvenirs communs à la France et à la Hongrie, y compris l'origine « hongroise » de Ronsard, ce qui prouve que sa documentation n'est pas souvent mise à jour. Il rappelle les protestations magyares contre le démembrement de la France en 1871; nous serions plus sensibles à cette évocation s'il n'ajoutait pas : « Où étaient donc les amis tchèques? » Les « amis tchèques »? Renseignons M. Varga.

Ils avaient publié, le 8 décembre 1870, une mémorable déclaration où l'on lisait :

La nation tchèque ne craint pas d'exprimer sa très sincère sympathie à cette noble et glorieuse nation française... qui a rendu de si précieux services à la cause de la civilisation et fait plus que toute autre pour le progrès des principes de liberté et d'humanité.

Naturellement M. Varga ressasse la vieille légende du « pacifisme » de Tisza : il n'a entendu parler ni de la volte-face de cet homme d'Etat aux environs du 10 juillet 1914, ni du témoignage de son compatriote Théodore Batthyany («Si Tisza n'avait pas voulu la guerre, elle n'aurait pas éclaté »), ni des documents publiés en 1930 par la République d'Autriche. Ce qui lui permet de conclure avec une comique assurance : « La vérité sur cette question délicate est complètement mise à nu. »

Hélas! si son ignorance se bornait là! On lui pardonnerait de ne pas savoir que le provençal est une langue française, car enfin il est étranger; mais que dire quand on le voit — lui Hongrois — reproduire sans sourciller un passage d'un livre français qui place Arad dans la Hongrie actuelle, fait de Torontal une ville (alors qu'il n'y a pas plus de ville de Torontal qu'il n'y a de ville de Savoie ou de Dauphiné) et expose qu'à Esztergom (dont notre auteur ignore même l'orthographe), 600 industriels sont en faillite, alors qu'il n'y a jamais eu 600 usines dans cette localité, ni même probablement 60. Si les Français ignorent la géographie, M. Varga n'a franchement rien à leur envier.

Il complète son livre par des citations empruntées — dit-il avec candeur — « à ceux qui sont bien connus et qui ne sont pas susceptibles de partialité ». Suivent des extraits d'auteurs-amateurs dénués pour la plupart de toute ombre de compétence : l'un déclare que les Ruthènes n'ont aucun lien ethnique avec les Tchécoslovaques et s'imagine que la Subcarpathie est limitrophe de la Russie; un autre trouve que « tchécoslovaque », c'est « quelque chose comme bulgaro-grec ou turco-anglais ». Faut-il rire ou s'indigner?

Le ton du livre est en outre souvent déplaisant. L'auteur

prétend par exemple qu' « il y a encore peu d'opinions sincères en France ». Nous sommes servis. Il déplore que Budapest soit exposée « au crachement des Tchèques ». Et voilà pour eux! comme on dit dans les Mille et une nuits. Il parle d'un colonel d'artillerie serbe qui ne sait ni lire ni écrire : il en était déjà question dans les tracts antiserbes d'avant-guerre; par un heureux effet de son ignorance, cet officier supérieur échappe à la limite d'âge...

Bien des phrases de M. Varga pourraient d'ailleurs figurer au sottisier du *Mercure de France,* à commencer par celle-ci : la Hongrie est « le seul pays qui ait perdu le plus avec la paix ».

Il est vrai que son préfacier, qui (j'en juge par son nom plutôt que par sa prose) est Français, lui donne le mauvais exemple. Après avoir parlé inconsidérément de la Pologne « morcelée depuis des siècles », il nous révèle que, dans le nord de la Transylvanie, « il y a un foyer constant d'agitation, les Hongrois y étant privés d'y pratiquer librement leurs mœurs ». Diable!

Plus loin il nous invite à considérer le peuple hongrois comme « un peuple mettant toute sa confiance en la France pour servir d'arbitre entre elle (*sic*) et ses voisins ». Et il conclut :

> La Société des Nations doit accepter de l'entendre pour adopter une ligne de conduite en conséquence et dans l'intérêt des puissances qui l'entourent.

Que de choses à reviser dans ce livre, indépendamment du traité de Trianon! On se demande comment ces négligences (et bien d'autres) échappent à l'auteur, à l'éditeur, au correcteur. Nous sommes dans un temps où l'on écrit n'importe comment sur n'importe quoi; et on parle d'une crise de l'édition!

ALBERT MOUSSET.

OUVRAGES SUR LA GUERRE DE 1914

Bernadotte E. Schmitt : *Comment vint la guerre* (1914), A. Costes, 2 vol. — S. B. Fay : *Les Origines de la Guerre mondiale*, tome II, Rieder.

J'ai rendu compte dans le *Mercure* du 15 septembre 1931, page 741, du tome I des **Origines de la Guerre mondiale**

du germanophile Mr. S. B. Fay, professeur à Harvard. Le tome II, consacré exclusivement à l'attentat de Serajevo et aux négociations qui suivirent jusqu'au 6 août, vaut mieux que le tome I : Mr. Fay, étant de bonne foi, a dû reconnaître la volonté de guerre de l'Autriche; il ne chicane que sur la responsabilité de l'Allemagne, se raccrochant à toutes les paroles de Guillaume II et de Bethmann qui prouvent que ce qu'ils voulaient, ce n'était pas la guerre, mais obliger la Russie à admettre une guerre *localisée* entre l'Autriche et la Serbie. Mr. Fay est tendancieux, il n'avoue la vérité que quand elle lui crève les yeux. Tout autre est le professeur Bernadotte E. Schmitt, de l'Université de Chicago. C'est sans parti pris qu'il raconte les événements. Il en avait déjà fait un récit dans un livre publié en 1916, mais à cette époque il était beaucoup plus indulgent envers les Allemands qu'aujourd'hui. Son gros ouvrage **Comment vint la guerre,** près de trois fois plus considérable que celui de Mr. Fay, est une œuvre aussi impartiale que bien documentée. Non seulement Mr. Schmitt indique sa source pour tout ce qu'il avance, mais en outre généralement il cite les paroles mêmes des négociateurs. Le lecteur peut ainsi contrôler sans être obligé à aucune recherche. L'exposé de Mr. Schmitt s'impose par suite comme la vérité. Il a d'un coup renversé tout l'édifice de mensonges élevé par les auteurs allemands au sujet de la « question de la responsabilité ». De là leurs critiques dénigrantes contre son ouvrage. Elles seront vaines, ce qu'il a dit étant prouvé irréfutablement par ses textes, et ses compatriotes lui ont marqué leur estime pour son travail en lui décernant les prix Pulitzer et George Louis Beer, les deux plus grandes récompenses dont un ouvrage de ce genre puisse être l'objet aux Etats-Unis.

Mr. Schmitt a fait précéder son récit par un exposé magistral du « système européen » avant la guerre. Ceux qui ont essayé de faire de telles synthèses savent combien il est difficile de n'y glisser aucune inexactitude. J'en relèverai seulement une, à cause de son importance. M. Schmitt écrit, p. 19, note 6 (citant le n° 8 des *Accords franco-italiens*) : « Cela signifiait qu'au cas où la France, en vertu de ses engagements envers la Russie, déclarerait la guerre à l'Allemagne, l'Italie

ne reconnaîtrait pas le casus fœderis prévu par la Triple Alliance. » C'est faux : l'Italie n'avait promis sa neutralité que pour le cas où la France serait l'objet « de provocations *directes* ». Delcassé demanda des précisions sur la portée de cet engagement et Prinetti répondit le 11 juillet 1902 : « Le mot *direct* a ce sens et cette portée, à savoir que les faits pouvant être éventuellement invoqués comme constituant la provocation doivent concerner les rapports directs entre la Puissance provocatrice et la Puissance provoquée. » La querelle russo-allemande de 1914 ne pouvait être évidemment considérée comme le résultat de nos rapports *directs* avec l'Allemagne; l'Italie eût donc dû en 1914 invoquer une autre cause de neutralité si nous avions alors adressé une déclaration de guerre à l'Allemagne; celle que nous adressa cette dernière puissance dispensa l'Italie de ce soin. La conclusion générale de Mr. Schmitt est d'ailleurs exacte : les grandes puissances « n'étaient pas disposées à envenimer les problèmes qui les divisaient au point de recourir à la guerre pour les résoudre, mais la Grande-Bretagne, la France, l'Allemagne et l'Italie étaient toutes intéressées au maintien de l'équilibre européen; si cet équilibre venait à être menacé, elles prendraient aussitôt position ». Cet équilibre était considéré par chacune comme dépendant du maintien des particularités qui lui semblaient avantageuses.

L'asservissement de la Serbie semblait aussi désirable à l'Allemagne et à l'Autriche qu'il paraissait intolérable à la Russie. La victoire de l'un des deux camps signifierait une rupture en faveur de l'équilibre des forces. On le comprenait parfaitement, non seulement dans les capitales des trois grands empires militaires, mais aussi à Rome, à Paris et à Londres.

Même les Allemands ont reconnu l'excellence du chapitre de Mr. Schmitt sur Sarajevo. Sa conclusion en est :

Si le gouvernement serbe (comme il est probable, bien qu'on ne puisse l'assurer avec certitude) eut connaissance, même vaguement, d'un complot dirigé contre François-Ferdinand, il est coupable d'avoir gravement failli à son devoir en s'abstenant de prévenir les autorités austro-hongroises.

Je crois qu'en s'exprimant ainsi, Mr. Schmitt a perdu de

vue qu'il n'y a pas d'exemple qu'un pareil avis ait jamais été donné par aucun pays. Un écrivain américain (dont je ne me rappelle plus le nom) a, vers 1925, relaté tous les cas connus de demandes d'extradition pour raisons politiques; le cas le plus voisin de celui où se trouvait la Serbie fut celui du nihiliste Hartmann qui avait, vers 1881, pris part à un attentat contre Alexandre III; la France refusa son extradition et il s'en alla aux Etats-Unis où la Russie n'osa pas le réclamer. Et cependant dans ce cas il s'agissait de quelqu'un qui avait commis un crime et non de quelqu'un qui, simplement, en projetait un, qui pouvait se repentir avant d'exécuter. La doctrine des gouvernements a toujours été qu'ils doivent empêcher la perpétration des attentats sur leur territoire, mais qu'ils ne sont tenus à aucune révélation. C'est pour cela qu'aux beaux jours de l'alliance franco-russe, on permit l'installation d'une police secrète russe en France : notre gouvernement ne se reconnaissait aucun devoir de révéler à la Russie ce qu'il apprenait des agissements des nihilistes russes. L'Autriche ne se reconnaissait non plus aucun devoir de ce genre à l'égard de la Russie. Pilsudski, établi à Cracovie, provoqua un millier d'assassinats en Pologne russe de 1905 à 1914 sans que jamais les autorités austro-hongroises l'aient le moins du monde gêné. Apprenant la tolérance dont les autorités autrichiennes faisaient preuve envers des criminels de ce genre, Lénine en 1912 quitta Paris pour aller à Cracovie. Il y était encore au commencement de la guerre et fut arrêté alors par les Autrichiens, mais relâché par eux peu après, évidemment parce que leur police savait bien quels avaient été ses agissements et désirait les voir continuer; or, quels étaient ces agissements? excitation au pillage de caisses et à l'assassinat de fonctionnaires ou même de Romanoffs. Les assassins de François-Ferdinand étaient des Bosniaques, qui restèrent 28 jours en Bosnie avant d'accomplir leur attentat; c'était à la police autrichienne de les dépister; la police serbe n'avait pas plus à les dénoncer que nous n'aurions actuellement à dénoncer à Mussolini des Italiens ayant quitté la France avec des intentions criminelles; nos obligations auraient cessé lors de leur sortie de notre territoire.

L'archiduc ayant été assassiné, les Autrichiens résolurent d'en profiter pour écraser la Serbie. Comme il fallait s'attendre à l'opposition de la Russie, Berchtold envoya Hoyos demander l'appui de l'Allemagne; Guillaume et Bethmann la promirent; ils furent dès lors liés aux agissements de l'Autriche quoiqu'ils aient eu par instants des *velléités* de l'arrêter. Ce fut la cause de la guerre. Les plans de campagne de l'Autriche et de l'Allemagne imposèrent ensuite de plus en plus aux gouvernements de ces deux pays certaines modalités d'action qui précipitèrent la catastrophe.

Comme conclusion, Mr. Schmitt dit :

> Les diplomates ne sont pas les seuls à encourir le blâme pour n'avoir pas réussi à préserver la paix... Il y avait dans chaque pays un sentiment instinctif que c'était tout l'avenir, pour une période indéfinie, qui était en jeu... En présence de ce nationalisme ardent *né de la Révolution française* et rendu plus intense par les événements du XIXe siècle, les instincts pacifiques, les programmes socialistes, les scrupules religieux et les idées humanitaires étaient sans force.

ÉMILE LALOY.

PUBLICATIONS RÉCENTES

Archéologie, Voyages

Jacques Boulenger : *Corfou, l'île de Nausicaa;* Nouv. Revue franç. 15 »

Jacques Chabannes : *Mitropa;* Libr. Valois. » »

Paul Coze : *Cinq Scouts chez les Peaux-Rouges.* Avec 75 dessins et photographies; Libr. des Champs-Elysées. 7 »

G. Desdévises du Dezert et Louis Bréhier : *Riom, Mozat, Volvic, Tournoël.* Avec 105 grav. et 3 plans (Coll. *Les villes d'art célèbres*); Laurens. 18 »

A. Mabille de Poncheville : *Amiens et la côte picarde.* Couverture de Pierre Drobecq. Photographies de MM. Louis Lorgnier et C. de Santeuil. Avec 166 héliogravures; Arthaud, Grenoble. » »

Germaine Mallet : *Sainte Marthe.* Avec 36 illust. (Coll. *L'Art et les Saints*); Laurens. 5 »

Ch. Vigouroux : *Le Moulin de beurre et le cabaret de la Mère Saguet.* Avec des plans et des illustr.; Les Trois Monts, Soc. historique et archéologique du XIVe arrondissement, à la Mairie. » »

Art

Léo Bronstein : *Altichiero, l'artiste et son œuvre;* Vrin. 30 »

Jacques Daurelle : *L'art religieux ancien au Musée Masséna* (Nice). Etude critique avec reproductions; Edit. de la « *Vieille Provence* », Vence, Alpes-Maritimes. 10 »

Valentin Parnac : *Histoire de la danse.* Avec 60 planches en héliogravure; Rieder. 20 »

Marcel Valotaire : *David d'Angers.* Avec de nombr. reproductions. (Coll. *Les grands artistes*); Laurens. 12 »

Criminologie

Robert Elliot Burns : *Je suis un évadé,* traduit et adapté de l'anglais par Henry-Musnik; Edit. du Siècle. 9 »

Esotérisme et Sciences psychiques

Docteur Eugène Osty et Marcel Osty : *Les pouvoirs inconnus de l'esprit sur la matière,* premières étapes d'une recherche. Avec des figures; Alcan. 25 »

Ethnographie, Folklore

Charles Monteil : *Une cité soudanaise : Djénné, métropole du Delta central du Niger;* Soc. d'édit. géographiques, maritimes et coloniales. » »

Finance

Robert Eisler : *La Monnaie. Cause et remède de la crise économique mondiale;* Libr. Valois. 30 »

Héraldique

Vicomte de Marsay : *De l'âge des privilégiés au temps des vanités,* essai sur l'origine et la valeur des prétentions nobiliaires; Champion. » »

Histoire

Julien Benda : *Esquisse d'une Histoire des Français dans leur volonté d'être une nation;* Nouv. Revue franç. 15 »

Gustave Dupont-Ferrier : *Etudes sur les institutions financières de la France à la fin du moyen âge.* Tome II : *Les finances extraordinaires et leur mécanisme;* Firmin-Didot. » »

Linguistique

Oscar Bloch, avec la collaboration de W. von Wartzurg : *Dictionnaire étymologique de la langue française.* Préface de M. A. Meillet; tome I; Presses universitaires. » »

Littérature

Marcel Beethum Le Ducq : *Racine (coups de sonde)*; La Jeune Académie. » »

Léon Bocquet : *La littérature française de Belgique;* Messein. 15 »

Pierre Champion : *Mon vieux quartier;* Grasset. 15 »

André Ducasse : *La guerre racontée par les combattants,* anthologie des écrivains du front 1914-1918; Flammarion, 2 vol. 24 »

C. A. Fusil : *La contagion sacrée ou Jean-Jacques Rousseau de 1778 à 1820.* Avec 3 portraits gravés sur bois par L. J. Soulas; Plon. » »

Gérard-Gailly : *René Boylesve, ennemi de l'amour.* Avec un portrait de René Boylesve d'après une pointe sèche de Lucien Madrassi; Le Divan. » »

Lafcadio Hearn : *Pèlerinages japonais.* Traduction de Marc Logé. Mercure de France. 12 »

Pierre Jourda : *Une princesse de la Renaissance : Marguerite d'Angoulême, reine de Navarre.* Avec 2 portraits; Desclée de Brouwer. 20 »

Paul Poiret : *Revenez-y;* Nouv. Revue franç. 15 »

Adam de Villiers : *Clemenceau parle.* Avec 12 dessins de Maurice Toussaint; Tallandier. 8 »

Mœurs

Jean Lasserre : *Amour 100 %;* Nouv. Librairie Française. 9 »

Ouvrages sur la Guerre de 1914-1918

David Lloyd George : *La vérité sur les réparations et les dettes de guerre,* traduit de l'anglais par Georges Blumberg; Nouv. Revue franç. 12 »

Auguste Vierset : *Mes souvenirs sur l'occupation allemande en Belgique;* Plon. 30 »

Philosophie

René Berthelot : *Science et philosophie chez Gœthe;* Alcan. 15 »

Jean Delvolvé : *Réflexions sur la pensée comtienne;* Alcan. 40 »

André Krzesinski : *Une nouvelle philosophie de l'immanence. Exposé et critique de ses postulats;* Alcan. 25 »

Pierre Lachièze-Rey : *L'Idéalisme kantien;* Alcan. 60 »

Pierre Lachièze-Rey : *Les origines cartésiennes du Dieu de Spinoza;* Alcan. 40 »

Jean Zafiropulo : *La philosophie affective,* essai d'une métaphysique absolue, tome II; Alcan. 18 »

Poésie

Geneviève Choubac; *Sous la lumière basque;* La Caravelle. 10 »

Pierre Créange : *Vers les pays qui ne sont pas;* Messein. 10 »

Gaston Simon : *L'ombre dorée;* Lemerre. 15 »

Politique

H. R. Knickerbocker : *Allemagne, fascisme ou communisme,* traduit de l'anglais par Alice Cuénoud; Flammarion. 12 »

Guy de La Batut : *Fachoda ou le renversement des alliances* (Coll. *Sous la Troisième*); Nouv. Revue franç. 15 »

Arnold de Mascarel : *Mussolini, son programme, sa doctrine*; Perrin. » »

André Philip : *Le christianisme et la paix;* Edit. Je sers. 7,50

Hans Siemsen : *Russie pour ou contre,* traduit de l'allemand par Charles Burghard; Flammarion. 12 »

Georges Soyer : *Je n'ai pas découvert l'Allemagne ;* La Nouvelle Clairière. » »

L. Trotsky : *La révolution allemande et la bureaucratie stalinienne;* Rieder. 7,50

L'U. R. S. S. à la Conférence du désarmement. Préface de A. Lounartcharsky ; Textes et Documents, 17, rue Froidevaux, Paris. 15 »

J. Weinstein : *Haute Silésie, pays de contrastes;* Gebethner et Wolff. » »

Questions coloniales

Antoine Cabaton : *L'Indochine.* Avec 148 grav. et une carte. (Coll. *Anthologies illustrées; Les colonies françaises*); Laurens. 20 »

René Maunier : *Sociologie coloniale.* Introduction à l'étude du contact des races ; Edit. Domat-Montchrestien. » »

Raoul Monmarson : *L'Equateur français;* Baudinière. 12 »

Questions maritimes et militaires

Vice-Amiral de Marolles : *La dernière campagne du commandant Rivière, 1881-1883.* Avec 4 grav. h.-t. et 2 croquis; Plon. 15 »

Questions religieuses

Marie Gasquet : *La Fête-Dieu ;* Flammarion. 10 »

Juda Hallévi : *Le livre du Kuzari,* traduit de l'arabe avec un avant-propos par M. Ventura (Coll. *Judaïsme*) ; Rieder. 15 »

Maler : *Un scandaleux procès ecclésiastique : le Général des Jésuites, Pie XI et le Cas Bremer;* Rasmussen. 12 »

Memor : *La crise de « L'Action française »,* récit d'un témoin; Renaissance moderne. 8 »

Roman

Marcel Allain : *Crime d'amour;* Ferenczi. 3,50

Louis Arraou : *Un Martien sur la terre,* roman cosmique; Figuière. 12 »

Aurel : *L'amour par lettres;* Messein. 12 »

Binet-Valmer : *La luxure;* Flammarion. 12 »

Karen Bramson : *Un seul homme;* Flammarion. 12 »

Marie-Anne Comnène : *Le bonheur;* Nouv. Revue franç. 15 »

Josette Clotis : *Le temps vert.* Préface d'Henri Pourrat; Nouv. Revue franç. 15 »

Henri Danguy : *Le baiser à la lumière ;* Edit. Orient-Occident, Marseille. 12 »

Michel Davet : *Une lampe sur la marche;* Plon. 12 »

Alexandre Dumas : *Le château d'Eppstein;* Nelson. 7 »

Manuel Galvez : *Les chemins de la mort,* traduit de l'espagnol par G. Pillement. Préface de Benjamin Crémieux ; Nouv. Revue franç. 15 »

Dashiell Hammett : *La clé de verre,* traduit de l'anglais par P. J. Herr (Coll. *Les chefs-d'œuvre du roman d'aventures*) ; Nouv. Revue franç. 12 »

Emile Henriot : *La marchande de couronnes;* Plon. 12 »

Francis Jammes : *L'Antigyde ou Elie de Nacre;* Mercure de France. 12 »

Edouard Peisson : *Crise, légende;* Cahiers bleus, Libr. Valois. » »

Marcel Prévost : *Marie-des-Angoisses;* Edit. de France. 15 »

Louis de Robert : *Journal d'un mari;* Flammarion. 12 »

Georges Siménon : *Le fou de Bergerac;* Fayard. 6 »

Léopold Stern : *La chair à 0°;* Albin Michel. 15 »

Alan Thomas : *La mort de Lawrence Vining,* traduit de l'anglais (Coll. *Les chefs-dœuvre du roman d'aventures*) ; Nouv. Revue franç. 12 »

Edgar Wallace : *Le visage dans la nuit,* traduit de l'anglais par L. Riéffel-Dou (Coll. *Les chefs-d'œuvre du roman d'aventures*) ; Nouv. Revue franç. 12 »

Sciences

E. N. da C. Andrade : *Le mécanisme de la nature,* exposé simple des idées modernes concernant la structure de la matière et les radiations, traduit de l'anglais par G. Malgorn ; Dunod. 23 »

G. Florence et J. Anselme : *Les problèmes de la biochimie moderne.* Avec des figures ; Doin. 45 »

M. Haïssinsky : *L'atomistique moderne et la chimie.* Avec 47 figures ; Doin. 110 »

Sociologie

Jean Grave : *La situation anarchiste actuelle. Que faire? — Dans l'Internationale anarchiste. — A travers nos lectures. — Divers ;* Publications des Temps nouveaux, Robinson. 1 »

M. Iline : *L'épopée du travail moderne. La merveilleuse transformation de l'Union soviétique,* traduit du russe par Doccar. Avec de nombr. illustr. ; Edit. sociales internationales. 10 »

Jean Lescure : *Des crises générales et périodiques de surproduction.* Tome I : *Le phénomène.* Tome II : *Causes et remèdes*; Edit. Domat-Montchrestien, les 2 vol. 65 »

Carl Steuermann : *La crise mondiale ou vers le capitalisme d'Etat*, traduit de l'allemand ; Nouv. Revue franç. 15 »

Théâtre

Jean Bodin : *Alcide*, pièce en vers; Edit. Haumont. » »

Pierre Bourg : *Théâtre, IV : Cimes et abîmes*, pièce en 5 actes et 9 tableaux; Libr. Théâtrale. 12 »

René Vittoz : *L'Ivresse de Noé*, drame en 3 actes et un prologue. (*Cahiers romands*, 2e série, n° 5) ; Payot, Lausanne. » »

MERCVRE.

ÉCHOS

Prix littéraires. — Le vingt-cinquième anniversaire de la mort de J.-K. Huysmans. — Une défense de M. Canet. — Trois vœux de la Ligue Civique. — Le monument Beethoven. — Le Sottisier universel. — Publications du « Mercure de France ».

Prix littéraires. — Le prix de la fondation Strassburger, d'une valeur de 1.000 dollars, qui est destiné à récompenser le ou les meilleurs articles parus au cours de l'année dans la presse française et susceptibles de servir les intérêts de l'amitié franco-américaine, a été décerné, au second tour de scrutin, à M. Philippe Soupault pour ses articles parus dans la *Revue des Vivants, l'Europe nouvelle, Vu* et *Bravo*.

La bourse nationale de voyage littéraire pour 1932 a été attribuée au poète André Romane, auteur des *Poèmes de guerre, Chants perdus dans la tempête, les Pipeaux du faune, les Délassements amoureux, Raisons de vivre, les Ténèbres ensoleillées.*

Le prix Petitdidier, d'une valeur de 12.000 francs, a été attribué par « la Maison de Poésie » à M. Vincent Muselli pour l'ensemble de son œuvre qui comprend *Les travaux et les Jeux, Les Masques, Les Sonnets à Philis, Les strophes de Contre-fortune.* La même fondation a donné le prix Emile Blémont (5.000 fr.) à M. Raymond Genty (*Les Chansons de la Marjolaine*); le prix Paul Verlaine (5.000 fr.) à M. Charles Grolleau (*L'Etoile et le Cyprès*) et le prix Edgar Poe (5.000 fr.) à M. Léon Decoris (*Les Heures platoniques*).

Le prix des Vikings a été décerné à M. Henri de Monfreid pour son ouvrage *Les Secrets de la Mer.*

§

Le vingt-cinquième anniversaire de la mort de J.-K. Huysmans. — Le jeudi 12 mai, jour anniversaire de la mort de

J.-K. Huysmans, une messe a été dite à 9 heures, par le chanoine Mugnier, en la chapelle des religieuses de Saint-Joseph de Cluny, rue Méchain.

Mmes Lucien Descaves et Myriam Harry, MM. Pol Neveux, Pierre Galichet, P.-A. Bouroux, Georges Le Cardonnel, Pierre Dufay et plusieurs membres de la Société Huysmans, ainsi que des amis connus et inconnus de l'écrivain, assistaient à cette cérémonie à l'issue de laquelle une visite a été faite à M. Lucien Descaves, président de la Société, qu'un récent accident d'automobile, heureusement sans conséquences graves, avait retenu à la chambre.

L'assemblée générale de la Société Huysmans a lieu le mercredi 1er juin, 24, passage des Princes, et le n° 7 du *Bulletin* paraîtra le mois suivant.

§

Une défense de M. Canet.

Monsieur le Directeur,

Je regrette vivement de n'avoir pu, étant absent de Paris, vous écrire plus tôt au sujet de l'article que le *Mercure de France* du 1er avril a publié sous ce titre : *L'Eglise catholique en France.*

Si tenté que je sois d'entrer en discussion avec l'auteur de cet article sur un certain nombre des points qu'il traite, je veux me borner ici à relever une erreur qu'il n'aurait pas commise si son information était exacte.

Il écrit :

Afin de permettre au gouvernement de choisir plus directement les évêques, il fut admis que ce ne serait plus l'ambassadeur de France près le Saint-Siège qui serait interrogé par le cardinal secrétaire d'Etat, mais que tout se traiterait à Paris entre le nonce et le ministère des Affaires Etrangères, où M. Canet a organisé une officine secrète d'où l'on surveille étroitement, avec l'aide de la nonciature, le clergé français.

Pour la signification du mot officine, je me suis reporté, non pas au Dictionnaire de l'Académie Française, qui n'en est pas encore là — et l'on sait d'ailleurs ce qu'il faut penser de cette élucubration collective — mais au Dictionnaire Larousse, et j'ai constaté que le mot *officine* veut dire trois choses. Il signifie d'abord une pharmacie, ce qui n'est évidemment pas le cas, ensuite un lieu où s'élaborent des travaux scientifiques, signification que nous devons encore mettre de côté, enfin un endroit où se trame quelque chose.

Quand on trame quelque chose, il est assez habituel qu'on se dissimule. Il était donc bien inutile d'ajouter au substantif *officine* le qualificatif *secrète*. Mais M. Canet se cache à coup sûr moins que l'auteur de l'article en question. Prenez en effet une publication qui est à la disposition de tout le monde, je veux dire l'*Annuaire diplomatique et consulaire*. Vous y trouverez ceci : « Avis sur les affaires religieuses, conseiller technique M. Canet. » Voilà l'officine secrète.

M. Canet n'a jamais disposé de l'épiscopat français et, pour ma part, je le regrette. Peut-être l'auteur de l'article en question sera-t-il surpris d'apprendre qu'excellent catholique, M. Canet n'est pas franc-maçon. Le reproche que certains lui font, c'est d'avoir à un trop haut degré le courage de ses opinions. Reproche qu'on ne saurait évidemment adresser à notre auteur.

A. BARTHÉLEMY,
Ancien Consul de France.

§

Trois vœux de la Ligue Civique.

Paris, le 16 mai 1932.

Monsieur le Directeur,

La *Ligue Civique* remercie vivement le *Mercure de France* d'avoir bien voulu attirer l'attention de ses lecteurs sur trois vœux qu'elle a émis récemment et qui ont été reproduits dans les *Débats* du 29 février et dans d'autres journaux.

Elle demande au *Mercure* la permission de répondre aux objections qu'il lui a faites [*Mercure de France* du 1er mai, rubrique des *Sciences sociales*].

1° La mesure (consistant à dissoudre la Chambre ou à renvoyer devant le Corps électoral le tiers renouvelable du Sénat, en cas de crise ministérielle provoquée par un vote de défiance), serait contraire à la Constitution en ce qui concerne le Sénat et présenterait de gros inconvénients pour la Chambre.

Il est certain que la proposition de la Ligue Civique comporte une modification à la Constitution. Il est non moins certain qu'elle aurait de *gros inconvénients pour la Chambre*, puisque les députés ne seraient plus assurés de quatre années d'impunité, quelque sottise qu'ils eussent commise. Mais la mesure aurait de gros *avantages pour le pays*, et c'est ce qui importe.

2° Ce serait déjà beau d'obtenir un gouvernement nommé pour un an et ne posant jamais la question de confiance (est-ce qu'on la pose en Suisse, en Amérique?) et d'exiger que les Chambres refusent leur confiance par un vote distinct et exprès.

Nommer un ministère pour un an, ce serait systématiser et réglementer l'instabilité ministérielle. Ce serait la crise annuelle. Il est permis d'avoir plus d'ambition.

Il semble d'ailleurs qu'avec les pratiques actuelles, c'est toujours par un vote distinct et exprès que les Chambres manifestent leur méfiance.

En l'espèce, les exemples de la Suisse et de l'Amérique ne sont pas très pertinents. En Suisse, les membres du Conseil fédéral, c'est-à-dire les ministres, *sont élus pour trois ans* par l'Assemblée fédérale. En Amérique, les ministres n'ont pas à poser la question de confiance devant le Parlement, puisqu'ils ne dépendent pas de lui et ne relèvent que du Président de la République, lequel a bien soin de prendre ses ministres *en dehors du Parlement,* comme la Ligue Civique le souhaite pour la France.

3° Prendre les ministres hors du Parlement, c'est contraire à la convention constitutionnelle, à la fiction représentative. Les hauts fonctionnaires n'ont pas la mentalité de gouvernants. Pour qu'ils l'acquièrent, il faut qu'ils deviennent représentants du Corps électoral.

Qu'est-ce exactement que la convention constitutionnelle et la fiction représentative? Quant à la mentalité de gouvernant, avec les mœurs actuelles et les ministères hétérogènes que nous subissons trop souvent, elle consiste, pour un ministre, à tirer dans les jambes de son Président du Conseil, soit pour prendre sa place, soit pour servir les intérêts particuliers d'un groupe. La Ligue Civique est heureuse de constater que le *Mercure* admet que les minstres soient subordonnés au Président du Conseil, désolidarisés les uns des autres, et le Président d'eux tous. Le *Mercure* fait ainsi plus de la moitié du chemin. Il ne doit donc pas se refuser d'admettre que les Ministres ne soient que les administrateurs *compétents* de leur département ministériel, et, quand ils doivent toucher à une question politique, ne soient que le *reflet* de leur Président du Conseil. Nul besoin pour cela qu'ils soient parlementaires eux-mêmes.

Dans un pays de bonnes mœurs politiques, il ne devrait pas y avoir besoin d'un texte de loi pour établir la règle que demande la Ligue Civique. Mais dans l'état actuel de nos mœurs, il faudrait une *interdiction légale* pour empêcher le Président de la Répu-

blique de prendre ses ministres parmi les parlementaires, et de brouiller ainsi le législatif et l'exécutif.

Recevez, etc...

Pour le Président,

LE DÉLÉGUÉ GÉNÉRAL.

§

Le Monument Beethoven. — Il s'élève, — beaucoup de Parisiens l'ignorent, — sur une pelouse du Bois de Vincennes, à Fontenay-sous-Bois. Cette œuvre de José de Charmoy (une de ses meilleures réalisations) n'a pas de chance. Commencée en 1914 puis abandonnée pendant toute la guerre, elle fut menacée, en 1919, de recevoir une destination que n'avait pas prévue son auteur. Les quatre génies du socle (qui rappelle, c'est sa faiblesse, le puits de Moïse du musée de Dijon), étant terminés, on parla de remplacer la figure de Beethoven par une allégorie symbolisant la victoire de la Marne (Cf. *Mercure de France*, 16 mai 1919). Les amis du sculpteur disparu protestèrent, on renonça à ce projet et la maquette, en plâtre, du Beethoven couché, fut placée, à titre provisoire, sur le socle de pierre.

Depuis dix ans, elle y est toujours. Mais en quel état. Les intempéries, les balles ou les pierres des gamins ont à peu près démoli les montants de la maquette à droite et à gauche. Il faut s'attendre à voir, un jour prochain, s'effondrer le Beethoven. Ce sera dommage, car, malgré ses défauts, ce monument a vraiment bel aspect romantique sur son fond de grands arbres et avec son premier plan de verdure. Peut-on encore en appeler au Comité Beethoven? ou à la Direction des Beaux-Arts? — L. DX.

§

Le Sottisier universel.

A la suite de la mort du Président Doumer, Alfred Lebrun, Président du Sénat, devient Président de la France par intérim selon les formules constitutionnelles. — *Chicago Tribune* (Edition européenne), 7 mai.

EN BULGARIE, UN RAPIDE TAMPONNE UN AUTOCAR. — Bucarest, 5 mai. Près de Cluj, un rapide a tamponné, à un passage à niveau, un autocar transportant sept personnes. — *Excelsior*, 6 mai.

Le docteur Ugo Viviani cite Bertoldo, Pulcinella, les amusants bossus italiens; il y joint Punch, l'Anglais, et évoque le méchant bossu Thersite et Esope, qui comptait parmi les sept sages de la Grèce. — *Le Temps*, 2 mai.

LES MONOSYLLABES LES PLUS COURTS. — Exemples de monos à deux lettres : va, le, bu, ça, ce, ci, do, ré, mi, fa, sol... — *Le Cri de Paris*, 1er mai.

A Mexico ,l'auteur de *Cécile de la Folie* risque de rencontrer M. Paul Morand, qui annonce un tableau de l'*Amérique du Sud* « ni descriptif, ni documentaire, mais lyrique ». — *Le Charivari*, 21 mai.

On annonce la mise en vente à Oslo de la montre, de fabrication française, dont se servit Lincoln pendant la guerre d'Indépendance américaine. — *Le Temps*, 18 mai.

La tête entre les mains, elle ne me regardait pas et creusait la poussière du bout de son ombrelle. — PIERRE VILLÉTARD, *Le Journal*, 15 mai.

Si le nez de Cléopâtre avait eu une forme différente, nous a-t-on appris, la face du monde aurait peut-être changé. Il y a à Londres, sur la Tamise, une très ancienne statue de Cléopâtre, puisque, paraît-il, il y a trois mille ans, Moïse lui-même serait passé devant elle. On l'a amenée d'Egypte, il y a cinquante ans. — *Cyrano*, 24 avril.

§

Publications du « Mercure de France ».

L'ANTIGYDE, ou *Elie de Nacre*, roman, par Francis Jammes. Volume in-16 double couronne, 12 francs. Il a été tiré : 22 exemplaires sur Hollande van Gelder, numérotés à la presse de 1 à 22, à 80 francs; 220 exemplaires sur vergé pur fil Lafuma, numérotés de 23 à 242, à 40 francs.

PÈLERINAGES JAPONAIS, de Lafcadio Hearn, traduction de Marc Logé. Volume in-16 double couronne, 12 francs. Il a été tiré 55 exemplaires sur vergé pur fil Lafuma, numérotés de 1 à 55, à 40 francs.

Le Gérant : ALFRED VALLETTE.

Typographie Firmin-Didot, Paris. — 1932.

CHEMINS DE FER DE PARIS A LYON ET A LA MÉDITERRANÉ

TRAINS SPÉCIAUX A PRIX RÉDUITS POUR LES VACANCES

Ces trains partiront de Paris aux dates ci-dessous indiquées :

Pour la Savoie : 18, 30 juin; 2, 9, 12, 16, 23, 29, 31 juillet; 5, 12, 14, 20, 31 aoû
Pour l'Auvergne : 30 juin; 9, 16, 23, 29, 31 juillet; 4, 6, 8, 10, 12, 20, 31 aoû
Pour la Côte d'Azur : 14 juillet, 7 août,
Pour la Franche-Comté et le Jura : 24 juillet, 4 août.
Pour le Morvan et l'Avallonnais : 28 juillet, 7 août.
Pour le Gard et l'Hérault : 1er août.
Pour le Nivernais et le Bourbonnais : 2 août.
Pour l'Ardèche et la Drôme : 6 août.

Ces trains, à nombre de places limité, seront composés de 2e et 3e classe sauf ceux à destination du Nivernais-Bourbonnais et du Morvan-Avallonnais q ne comporteront que des 3e classes.

Le retour s'effectuera au gré des voyageurs jusqu'au 1er novembre 1932 inclu dans l'itinéraire suivi à l'aller, par tous les trains du service régulier, sans arr en cours de route et sous réserve, pour l'usage des express et rapides, des cond tions de parcours fixées pour l'admission dans ces trains.

CHEMINS DE FER DE PARIS A ORLÉANS

ÉTÉ 1932

LIAISON AUTOMOBILE

organisée par la

Cie d'Orléans et le Réseau de l'État

LA BAULE-ST-MALO

ou vice versa, par RENNES

Départ de La Baule à 13 h. 30; arrivée à Saint-Malo vers 18 h.

Tous les lundis et samedis à partir du 20 juin; tous les lundis, jeudis et [sa]medis du 2 juillet au 12 septembre.

Départ de Saint-Malo à 8 h. 30; arrivée à La Baule vers 15 h. (déjeuner [à] Redon).

Tous les dimanches et vendredis à partir du 19 juin; tous les dimanches, [m]ercredis et vendredis du 1er juillet au 11 septembre.

Prix du transport : par voyage simple. . . . . **140** fr.
— — : par voyage aller et retour. . . . . **240** fr.

CIRCUITS EN AUTOCAR

dans

LE QUERCY

au départ de

ROCAMADOUR (Gare)

Du 1er Juillet au 25 Septembre 1932

Circuit I. — Lundi, mercredi, vendredi. Départ 10 h. — Rocamadour-Ville [(dé]jeuner), Calès, Grottes de Lacave, Belcastel, Souillac, Meyronne, retour à [Ro]camadour vers 19 h.

Prix du transport par place. . . . . **30** fr.

Circuit II. — Mardi, jeudi, samedi. Départ 10 h. — Alvignac, Gouffre de [Pa]dirac (déjeuner), Gorges d'Autoire, Saint-Céré, Château de Montal, Grotte de [Pr]esque, Gramat, retour à Rocamadour vers 19 h.

Prix du transport par place. . . . . **40** fr.

Pour renseignements et billets s'adresser : aux Agences de la Cie d'Orléans, 16, Boulevard des [Cap]ucines et 126, Boulevard Raspail ou à la Maison de France, 101, av. des Champs-Elysées, à Paris ; à [la g]are de Rocamadour et aux principales gares du réseau d'Orléans.

Le nombre des places est limité. Location et billets aux bureaux de la Société des Autocars Roca-[ma]dour-Padirac à Rocamadour-Gare et Rocamadour-Ville (Lot).

BULLETIN FINANCIER

'allure de la Bourse de Paris laisse toujours à désirer. Il ne saurait en être ement. D'abord, aucun indice de reprise des affaires n'est constaté, bien que le mage soit cependant en régression légère. Ensuite, le renouvellement de la mbre a causé des inquiétudes qui, pour ne pas être justifiées, n'en subsistent pas ns. Enfin et surtout, la tournure qu'ont prise certains événements extérieurs a une atmosphère d'anxiété générale. La baisse n'est pas particulière au marché sien, elle se fait également sentir à Londres et à New-York. Et elle touche aussi les valeurs internationales que les valeurs françaises.

considérer les moins-values enregistrées par divers compartiments, il apparaît maintes valeurs françaises sont actuellement tombées à des niveaux qui appellent ention.

ar exemple, on ne saurait soutenir que le recul de nos rentes est fondé. Le franc avec le dollar la mieux garantie de toutes les monnaies du monde. Et si les prévi-s budgétaires se trouvent déjouées par la crise, il demeure que l'Etat peut parfai-ent recourir à l'emprunt, notamment pour entreprendre de grands travaux produc-. D'ailleurs, une tranche de Bons du Trésor vient d'être réalisée dans d'excellentes ditions. Ce fait montre que notre crédit est intact.

ssurément, la tâche de la nouvelle Chambre est délicate. Le rétablissement de uilibre budgétaire est le premier point qui sollicitera l'attention du Parlement. Il difficile, sinon impossible, de combler le déficit par de nouveaux impôts. Il est lement délicat de restreindre le train de vie de l'Etat; jamais en effet les particu-s ne recoururent aussi facilement à l'intervention des pouvoirs publics pour se tirer nbarras; jamais on n'invoqua autant l'Etat-Providence. Aussi bien, le Parlement ra-t-il entreprendre sans tarder des réformes et rechercher notamment les moyens pres à accroître la matière imposable. Comme un programme de ce genre ne peut e réalisé que dans une atmosphère de confiance, il est clair que le parti des épar-nts ne se trouve aucunement menacé. Il est également clair que les actionnaires es obligataires de nos grandes compagnies de chemins de fer n'ont aucunement de s'inquiéter : la réorganisation des réseaux français ne peut que leur être orable.

a situation des porteurs de valeurs de matières premières est toute différente. Les iétés charbonnières, minières, pétrolières, caoutchoutières, etc., ne peuvent songer istribuer des dividendes copieux tant que les prix de vente de leurs produits ne se ont pas relevés à des niveaux qui permettent de rémunérer le capital engagé.

Mais, il se trouve justement que le problème des prix est à l'ordre du jour. En gleterre et aux Etats-Unis, l'opinion réclame la convocation d'une conférence inter-ionale, chargée d'étudier les moyens de relever les prix par des systèmes d'accords. e entente de ce genre existe déjà : c'est le cartel international de l'étain, dont les ultats sont assez encourageants. Il est question aussi de réorganiser les conditions l'industrie pétrolière : c'est l'objet de la Conférence internationale du pétrole de w-York.

Une des causes de la crise est la facilité déplorable avec laquelle des gouvernements prunteurs renient leurs engagements. Une partie de l'Europe et de l'Amérique vit uellement sous le régime du moratoire. Mais voici que le gouvernement britan-ue fait des représentations au gouvernement hellénique, mauvais payeur. Voici que crédits sont consentis à l'Autriche et que le gouvernement égyptien n'a pas l'ap-bation des gouvernements anglais, français et italien, au sujet du payement en es-papier des coupons des emprunts or unifié et privilégié. La Conférence de Lau-ne ne saurait manquer de rappeler les Etats mauvais débiteurs au sentiment de onnêteté. Et s'il est encore trop tôt pour dire que les Etats-Unis sont à la veille nnuler les dettes intergouvernementales, on doit constater néanmoins que, peu à , les partisans d'un coup d'éponge sur l'ardoise des réparations gagnent du rain.

La dépression actuelle de la bourse doit logiquement faire place à un mouvement reprise.

Le Masque d'Or.

MERCVRE DE FRANCE

26, RVE DE CONDÉ, PARIS (6e)

R. C. SEINE 80.493

**Littérature, Poésie, Théâtre, Beaux-Arts, Philosophie
Histoire, Sociologie, Sciences, Critique, Voyages, Bibliophilie
Littératures étrangères, Revue de la Quinzaine**

VENTE ET ABONNEMENT

Les abonnements partent du premier numéro de chaque mois.

FRANCE ET COLONIES

Un an : 85 fr. | 6 mois : 46 fr. | 3 mois : 24 fr. | Un numéro : 5 fr.

ÉTRANGER

1° Pays ayant accordé le tarif postal réduit :

Albanie, Allemagne, Argentine, Autriche, Belgique, Brésil, Bulgarie, Canada, Chili, Colombie, Congo Belge, Costa Rica, Cuba, Dantzig (ville libre de), République Dominicaine, Egypte, Equateur, Espagne, Esthonie, Ethiopie, Finlande, Grèce, Guatemala, Haïti, Honduras, Hongrie, Lettonie, Liberia, Lithuanie, Luxembourg, Maroc (zone espagnole), Mexique, Nicaragua, Panama, Paraguay, Pays-Bas, Perse, Pologne, Portugal et colonies, Roumanie, Russie, Salvador, Suisse, Tchécoslovaquie, Terre-Neuve, Turquie, Union Sud-Africaine (Cap, Natal, Orange, Transvaal, Swaziland, Territoires sous mandat de l'Afrique du Sud-Ouest), Uruguay, Vénézuela, Yougoslavie (Serbie-Croatie-Slovénie).

Un an : 105 fr. | 6 mois : 56 fr. | 3 mois : 29 fr. | Un numéro 5 fr. 75

2° Tous autres pays étrangers :

Un an : 125 fr. | 6 mois : 66 fr. | 3 mois : 34 fr. | Un numéro : 6 fr.

En ce qui concerne les ***Abonnements étrangers***, certains pays ont adhéré à une convention postale internationale donnant des avantages appréciables. Nous conseillons à nos abonnés résidant à l'étranger de se renseigner à la poste de la localité qu'ils habitent.

On s'abonne à nos guichets, 26, rue de Condé, chez les libraires et dans les bureaux de poste. Les abonnements sont également reçus en papier-monnaie français et étranger, mandats, bons de poste, chèques postaux, chèques et valeurs à vue, coupons de rentes françaises nets d'impôt à échéance de moins de 3 mois. Pour la France, nous faisons présenter à domicile, sur demande, une quittance augmentée d'un franc pour frais.

TYP. FIRMIN-DIDOT & Cie. — MESNIL. — 1932.